

La tombe des lucioles

Nosaka,Akiyuki

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NOSAKA Akiyuki

LA TOMBE DES LUCIOLES

Récits traduits du japonais
par Patrick De Vos et Anne Gossot

POCKET



Picquier poche

AKIYUKI NOSAKA

La tombe des Lucioles

*Récits traduits du japonais
par Patrick De Vos
et Anne Gossot*

Éditions Philippe Picquier – Unesco

Titre original :
HOTARU NO HAKA et AMERIKA HIJIKI

© 1967 and 1968 by Akiyuki Nosaka
French translation rights arranged through Japan Foreign Rights
Center

© 1988, Unesco pour la traduction française et l'introduction
© 1988, Éditions Philippe Picquier

COLLECTION UNESCO
D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES
SÉRIE JAPONAISE

*Glouglou, v'là le sang qui glougloute
Cerisiers et pruniers sont en fleurs
Glouglou v'là le sang qui glougloute
Insomnies des filles de bonne famille
Leur rêve se déchire en mille couleurs
Au fusil bien-aimé des missionnaires
Mais quel goût avait-il ce premier café
Tant attendu jusqu'aux premières lueurs ?*

Et le chœur flûté et frissonnant des étudiantes de l'assistance d'entonner ce refrain de la fraternité : *Tu es vierge, je suis vierge, c'est le blues des vierges...* Depuis 1969, d'émissions de variétés en minables cabarets de province, de récitals d'adieux en « come-back » à répétition, la voix veloutée de Nosaka distille de forts relents de scandale. Au vrai, ces amours indécentes avec la chanson remontaient au temps du cha-cha-cha, quand, entre autres activités de camelot du verbe, Nosaka s'improvisait volontiers parolier de ritournelles publicitaires. C'était l'époque où, campant déjà son personnage de faux play-boy à lunettes noires, Nosaka tenait une chronique saugrenue des plaisirs nocturnes dans la presse à gros tirage, gardant toujours en réserve quelques déclarations équivoques, au besoin misogynes ou scatologiques, pour agiter l'opinion. L'individu était intempestif, on le savait, et on s'attendait encore au pire.

Ce fut chose faite en 1963, avec *Les pornographes*, son premier ouvrage. Il y était question de bandes magnétiques clandestines crachotant des rôles lubriques, de films « bleus » commentés par un vieil expert en littérature érotique, de poupées en plastique, de fausses vierges refilees en spectacle à quelque satrape libidineux, soit tout un arsenal de fantasmes au trafic duquel s'adonnent, pour « l'art » et « le bien de l'humanité », une bande de compères tranquilles. Nulle pornographie, nulle grossière scène de sexe, voilà qui était frustrant pour les censeurs. Toute la sensualité perverse ou bien pensante des tableaux de chasse de la littérature dite érotique est ici court-circuitée, piratée par le bric et le broc de laborieuses mises en scène du plaisir. Parfait charlatan de la libération sexuelle, Nosaka avait substitué au « roman du phallus » le « roman du zizi », foire d'attraction, aux

odeurs de cabinets, des fantasmes solitaires. Telle est bien la loi souveraine du sexe : l'onanisme, que découvre le don Quichotte Subuyan, héros du roman, au cours de sa conquête de la vérité, et qu'il épousera dans la figure hautement symbolique d'un mannequin affublé d'une marinière de lycéenne. Le héros lui-même n'y échappe donc pas. Mais à quoi bon : car si l'onanisme est la loi du sexe, son idéal suprême, sa raison pure en quelque sorte, de l'autre côté du miroir des perversions, c'est l'impuissance, la volupté désincarnée. « La véritable obscénité, c'est l'impuissance, un apanage tout masculin », précisera Nosaka. Ironie dernière, le pornographe et impuissant professionnel Subuyan expie et expire tout à la fin, dans une scène digne à la fois des fresques érotiques de Lascaut chères à Bataille et des expéditions lunaires de Méliès : « avec, tout mort qu'il était, le zizi dressé vers le plafond, comme une fusée pointée vers la lune (...) que c'était à s'tordre de rire, de voir à côté de sa figure de défunt, ce zizi tout fier, surmonté d'un mouchoir blanc, qu'on savait plus lequel des deux était son vrai visage. »

Mishima avait applaudi à ce « roman scélérat, enjoué comme un ciel de midi au-dessus d'un dépotoir », propulsant du même coup Nosaka sur la scène littéraire. Il applaudira encore, trop heureux de rencontrer un autre fossoyeur du Japon de l'après-guerre, quand paraîtra *Les enterreurs* (1966). Avec un humour aussi corrosif, Nosaka dressait cette fois un inventaire grand-guignolesque des funérailles que la société fait à la mort. Un programme en or que quatre joyeux drilles vont lancer sur les nouveaux marchés de la société-spectacle par un génial coup de publicité : un gigantesque office en forme de show hollywoodien célébré à la mémoire des millions d'enfants avortés.

Le rire de Nosaka levait ainsi le rideau sur l'hécatombe, un rideau qui n'allait pas se baisser de sitôt. Mais déjà, dans *Les enterreurs*, le rire laissait flotter sur sa grimace l'ombre d'une nostalgie : l'artisan de masques mortuaires finira par quitter la bande pour aller retrouver, au cours de ses combats fébriles entre la chair inerte et le plâtre mou, ses communions solitaires avec l'âme des cadavres. Même nostalgie, à peine plus convenable, chez les terroristes de *Tero-tero* (1971) – le roman qui clôt la trilogie « ero-guro-tero » (érotisme-grotesque-terrorisme) de Nosaka – pour qui l'extermination de l'autre, loin de donner dans les illusions idéologiques, n'est qu'une manière, indéfiniment différée, de caresser doucement la mort, sa propre mort.

À travers ses satires rigolardes de la société, Nosaka réglait aussi quelques comptes avec une mémoire, celle des années de l'après-guerre, le temps des « ruines et du marché noir », un des meilleurs labels de sa littérature. Orphelin, né en 1930 d'une mère qu'il n'a jamais connue, d'un père qu'il ne rencontrera que plus tard, par

hasard, Nosaka a vécu la guerre dans sa famille d'adoption, à Kôbe. Il a quatorze ans quand il voit tomber du ciel, en août 45, une mort aveugle, lâchée comme une manne terrible par un ennemi invisible et hors d'atteinte. Pour l'adolescent pétri d'éducation militaro-nationaliste, cette expérience des bombardements dépasse l'horreur ; c'est aussi l'effondrement de toutes les certitudes : celle d'être né pour être soldat, celle d'une guerre où l'on s'en va, l'arme au poing, combattre glorieusement et, si le destin le veut bien, se sacrifier en héros pour l'empereur. Devant les bombes, c'est une autre réalité qu'il faut apprendre : l'instinct, la fuite-panique, une affreuse impuissance, et après les bombes, l'humiliation pour survivre, le chacun-pour-soi-la-patrie-pour-tous, le sentiment d'avoir été trahi, salement. Sentiment qui se brouille chez Nosaka, peut-être d'avoir lui-même trahi son destin de victime innocente, et de sentir peser sur sa conscience un triple poids : celui d'avoir abandonné sa mère (adoptive) sous les bombes, d'avoir, au lendemain de la défaite, laissé mourir sa sœur de faim au milieu de la dévastation, bref de s'en être finalement bien tiré, lui, de ce cauchemar, et tout seul, en y laissant les siens. Et peu après encore, en 47, quand errant comme un chien affamé dans les milieux interlopes du marché noir, il se fait épingler pour un vol de nourriture et qu'on l'enferme avec ses semblables, voyoux et orphelins, dans une maison de correction près de Tôkyô ; une culpabilité, aussi vague, aussi oppressante, se coulera en lui, le jour où, à peine un mois plus tard, il se voit libéré comme dans un conte de fées, par un père, un vrai cette fois, surgi de nulle part, d'une lointaine province de Niigata dont il serait le vice-gouverneur.

De ce jour, Nosaka-Cendrillon chaussa, dit-on, ses lunettes noires. Comme pour guetter dans un rétroviseur les retours incontrôlables de l'ennemi, de ses souvenirs mal enfouis. L'enfant timide et chétif sortait de sa chrysalide, mais n'était pas encore au bout de son parcours du combattant de la survie. Il lui faudra s'aguerrir davantage, en ces temps nouveaux de paix et de démocratie restaurées, dans l'exercice de mille petits métiers : fendeur de bois, vendeur de sang, de poubelles, de D.D.T., laveur de chiens, terrassier, expert en tests d'intelligence, employé d'agence immobilière, etc., avec au bout du chemin, une cure pour revenir de l'éthylisme. Plus tard, durant ses plus glorieux moments au tournant des années soixante et soixante-dix, la boxe thaïlandaise sera encore pour Nosaka une sorte d'exutoire à cette volonté surentraînée de survie. Rien de comparable avec le body building, tout en contemplation narcissique et virile de la musculature, que pratiquait un Mishima.

C'est assurément de cette expérience de la guerre, de la fuite-panique et de la fuite en avant, de la peur et de la désillusion que sera nourri le sens très personnel de la révolte, le goût de l'opposition de

Nosaka. On s'en convaincra à la lecture de *La tombe des lucioles* et des *Algues d'Amérique*(1), deux textes à cet égard fondateurs de l'œuvre à venir : premières plongées vers les origines, et exorcismes, l'un pathétique, l'autre ironique et goguenard, de la mémoire. Nosaka y fouille en effet les entrailles de son histoire et de l'Histoire, s'en va remuer le fond de haine, de rage, barbouillé de complexes et de déréliction qui fera de lui l'ennemi déclaré de tous les États, de tous les leurres collectifs, de tous ceux qui ont toujours quelques bizarres projets, quelques drapeaux ridicules sous lesquels enrôler les niais afin de précipiter, ou ralentir, l'arrivée de catastrophes à venir. Pour Nosaka l'avenir est déjà arrivé, et s'il faut encore un chant de route pour traverser l'absurdité qui nous entoure, ce sera, comme dans ses plus belles chansons, d'étranges marches militaires qui ont l'air de berceuses pour armées progressant à reculons. La dernière utopie à laquelle Nosaka nous invite à croire, c'est, pour reprendre le titre d'un recueil d'essais paru en 1970, la *Pornotopie*. Sous le signe, bien sûr, de l'onanisme et de l'impuissance, mais aussi de l'inceste, troisième figure de l'obscénité et du crime de lèse-majesté nosakaïen contre la démocratie des libérateurs du sexe.

Ainsi dans la nuit des décombres, *La petite marchande d'allumettes* (1966) vend-elle la flamme éphémère d'une allumette frottée sous sa robe, en rêvant secrètement que parmi ses clients-voyeurs surgira bientôt pour l'êtreindre, le père chéri qu'elle n'a jamais connu. Pornotopie de l'inceste solitaire, obsédant comme une douce souffrance, lumineux comme une étincelle de rêve sauvée du cauchemar. Soit, en guise d'alternative, la pornotopie collective d'un inceste tribal, celle de *La vigne des morts sur le col des dieux décharnés* (1969), autre nouvelle exemplaire de l'art de la narration selon Nosaka. Il nous y raconte la grandeur et la décadence d'une famille régnant sur une mine perdue entre mer et montagne au fond de l'île de Kyûshû, une saga traversée par l'histoire du siècle, avec ses migrations de prolétaires et de prisonniers, ses émeutes, ses explosions. Cela commence le plus innocemment du monde, quand la fille de la famille, follement éprise des fleurs de la vigne des morts qui pousse sur les tombes, et infiniment reconnaissante envers son frère de lui en avoir secrètement dérobées, se donne à lui sur le trou même où elle vient de jeter en pâture à sa plante un nourrisson vivant. Tout s'enchaîne ensuite – de l'inceste du père avec la fille, de celle-ci avec sa propre fille, née du frère, jusqu'à l'orgie incestueuse qui gagnera le village affamé, condamné pour survivre à payer son tribut de nouveau-nés à la vigne, ultime nourriture – selon une logique où l'érotisme morbide célèbre les noces du merveilleux et du délire.

Une splendide nuit de neige tombe en silence, et à jamais, aux dernières strophes de cette parabole pornotopique et visionnaire sur la

fin de notre civilisation. Mais la pornotopie, c'est également ce langage de la catastrophe dans sa matière même. Tant il est vrai que c'est aussi bien par son style baroque, chaotique, à la limite parfois de la désarticulation que Nosaka a donné toute la mesure du jugement qu'il porte sur son temps. Un style inimitable – le traducteur a presque envie de dire intraduisible – que l'on reconnaît d'abord à son brassage de toutes sortes de voix, de langues, la plus vulgaire comme la plus classique, où se déverse, par coulées enchaînées les unes aux autres, le flot ininterrompu des images. Il y a aussi cet usage des langues vertes, de l'argot d'Osaka en particulier, usage proprement intensif qui dépasse le pittoresque et contamine tout, brouille définitivement la position erratique du narrateur, et achève d'ébranler la langue, celle en tout cas de la littérature « pure » trop souvent réfugiée dans la tour d'ivoire de l'introspection et des « romans du moi », ailleurs parodiés par Nosaka dans son *Roman du mort* (1979). Sa verve, avec toute sa ferveur anarchique, et parfois obscure, des versets de l'apocalypse, ne peut être que plébéienne. Elle ramène en surface le tuf ancien de la littérature populaire. On a parfois comparé Nosaka à Saikaku, le grand romancier du XVII^e siècle, avec qui il partage, il est vrai, une origine dans le terroir d'Osaka, le mépris de la syntaxe, un système prosodique proche du *haikai*, une prolixité frisant la performance (son œuvre compte à ce jour une quinzaine de romans, une trentaine de recueils de nouvelles ou de récits, et plusieurs dizaines de recueils d'essais et d'entretiens). Mais c'est plutôt à d'anciennes traditions orales, à la récitation dramatique du *jôryû*, aux contes drolatiques du *rakugo*, aux narrations chantées du *naniwabushi*, que fait penser l'écriture luxuriante de Nosaka, son mode de prolifération de proche en proche, d'images en images, charriées parfois sur des pages entières, son ton tantôt mordant, elliptique, tantôt élogique. Des voix multiples s'entremêlent dans l'oscillation pendulaire, qui structure nombre de récits de Nosaka, entre le passé, l'immémorial et le présent : voix du bouffon et voix du sorcier, voix du chroniqueur au regard froid et voix du conteur de mythes, ou de ces femmes-chamans qui, entrant en transes, font entendre la complainte des suppliciés de l'Histoire.

Ce n'est donc pas du tout indûment que le prix Naoki, la plus haute distinction couronnant au Japon les auteurs de la littérature dite « populaire », fut attribué à Nosaka en 1968 pour les deux nouvelles qu'on va lire. C'est assurément à cette littérature-là qu'il appartient, peut-être même plus que d'autres qui en ont comme lui pratiqué tous les genres, du roman policier au conte fantastique. Car il l'a désenlisée des conventions, en a renouvelé l'esprit de résistance, de détournement, de piratage, de destruction de la culture de l'élite. En un sens, Nosaka est à la culture du pauvre, des laissés-pour-compte,

des opprimés, des petites et grandes frustrations de la vie quotidienne, ce qu'un Mishima fut précisément à cette culture de l'élite : une exacerbation radicale. Pour le reste tout, ou presque, les sépare, la fin comme les moyens : quand on l'appelle, vers midi le 25 novembre 1970, pour lui annoncer l'ultime coup de force de Mishima, Nosaka était en train d'écrire un essai qui devait paraître dans les colonnes d'un grand quotidien à côté d'un autre essai : *Logique de l'action*, signé par Mishima. Le sien s'intitulait : *Logique de la désertion*. Une différence claire et nette. Son programme d'action, Nosaka l'a pour sa part expliqué dans de nombreux essais, dans *L'idéologie des lâches* (1969) notamment, autant dire un anti-programme qui met à l'honneur, non pas les face-à-face héroïques ou le spectacle de l'action célébrée sur l'autel de l'impuissance, mais le sentiment de n'en pouvoir plus devant l'horreur, de prendre ses cliques et ses claques devant la répression et la mort.

Après tout cela, on comprendra qu'il ne faut sans doute pas prendre Nosaka trop au sérieux. Il le reconnaît lui-même, sa révolte devant l'obscénité des bombes, décrite avec tant d'insistance, ne cache pas une évidente fascination pour les ruines calcinées et les cadavres. L'expiation qu'il semble s'infliger dans *La tombe des lucioles*, en se mettant à mort sous les traits du petit Seita, n'est pas seulement une manière de sauver son âme. *I am a Nosakadaramus* (lire sous ce mot-valise du meilleur cru de son auteur : l'ange-prophète des catastrophes Nosaka-Nostradamus) se double d'un *I am a Scandelon* (i.e. un « scandaleux Delon ») qui persiste et signe. Contre le pouvoir, mais aussi bien contre cette figure de Protée que son imagination féconde et les sollicitations mass-médiatiques lui tendent comme un miroir, Nosaka applique la même tactique de guérilla que les résistances populaires : être partout et nulle part. Au fond de la mine, dans « l'utérus de la terre », avec les *eta* (les intouchables), avec le front uni de la gauche et les étudiants lors des mouvements contestataires de la fin des années soixante, dans les champs, derrière son motoculteur pour dénoncer les faiblesses de la machine économique du Japon, mais aussi sur les écrans de cinéma dans des rôles de gangsters, sur ceux de la télévision comme mannequin de mode, devant le ballon de rugby du club qu'il a dirigé, et dans l'arène politique comme candidat aux élections sénatoriales de 1973, dans les salles de lycée et les coopératives agricoles comme conférencier ou sous les feux de la rampe du show-business. Au jeu d'histrien des stars médiatiques, Nosaka est l'un des seuls à n'avoir jamais galvaudé son talent, à n'avoir jamais mis de l'eau dans son saké. Les années quatre-vingts sont venues ensuite, et Nosaka a remis ses lunettes noires de mauvais garçon, comme il a sans doute assagi son style pour les besoins de certains romans de politique-fiction, redoutablement documentés,

qu'il a fait paraître récemment. Mais il ne s'est pas arrêté là. En 1983, il entra pour de bon au Sénat, et en démissionnait quelques mois plus tard, fidèle à ses palinodies et à sa tactique des escarmouches commandées par l'urgence de la situation, en l'occurrence se présenter aux élections législatives à Niigata, la terre de ses ancêtres, pour y tirer à bout portant sa petite flèche sur l'ancien Premier ministre, Tanaka Kakuei, « seigneur de l'ombre » et symbole de la corruption politique. Inutile de dire qui a joué le rôle du perdant.

Aujourd'hui il continue de tenir la chronique du Japon contemporain, sans se priver de temps à autre de cet « orgasme verbal » auquel il disait vouloir goûter au milieu des murs blancs du prétoire, face à ses juges, lors du procès fameux qu'on lui fit, au cours des années soixante-dix, pour sa publication d'un texte « pornographique » attribué à Nagai Kafû. Nosaka ne manqua certes pas cette occasion pour susciter un grand débat sur la censure. Mais pour une fois il se retrouvait à la place de Subuyan, le héros pornographe traqué par la police de son premier roman, et comme récupéré par ses propres fictions. C'est dire si ses personnages furent, et demeurent des précurseurs.

Patrick De Vos

La tombe
des
lucioles_{2}

Dos voûté en appui contre le béton dénudé sous la mosaïque tombant en capilotade d'un pilier de la sortie « côté plage » dans la gare des chemins de fer nationaux à Sannomiya, cul par terre, jambes étendues toutes raides ; et bien que rôti tant et plus par le soleil, bien qu'il ne se fût plus lavé depuis près d'un mois, sur ses joues décharnées stagnait une blafarde blancheur ; ses yeux fixaient des silhouettes d'hommes qui – fanfaronnades d'âmes que la nuit gonflait d'orgueil ? – allumaient des torchères et proféraient des injures, à tue-tête, comme des forbans ; ou bien le matin, parmi les élèves se dirigeant comme si de rien n'était vers l'école, il reconnaissait aux balluchons blancs se détachant sur les costumes kaki le lycée de Kôbe, aux cartables sur le dos l'école municipale, aux différents cols des marinières portées sur de larges pantalons les lycées Ken.ichi, Shin.wa, Shôin ou Yamate, et dans ce flot de jambes défilant indéfiniment à côté de lui, ceux qui machinalement avaient baissé les yeux sur l'étrange puanteur – s'ils pouvaient ne s'être aperçus de rien ! – ceux-là, perdant leur sang-froid, sursautaient et s'écartaient de lui, Seita, qui déjà n'avait plus la force de se traîner jusqu'aux latrines, à un jet de pierre de là.

Il y en avait un sous chacun des gros piliers de trois pieds de côté, de ces petits vagabonds assis comme sous la protection d'une mère, qui s'étaient ainsi rassemblés dans cette gare, peut-être parce qu'il n'y avait nul autre endroit où on leur permît d'entrer ; peut-être était-ce d'avoir languì après un lieu toujours peuplé par les foules ; peut-être était-ce pour l'eau qu'ils y pouvaient boire, ou dans l'espoir de quelque aumône capricieuse : dès les premiers jours de septembre, c'était à coups de cinquante *sen*⁽³⁾ le verre de sucre calciné dilué à l'eau et mis dans des bidons de fer qu'avait commencé le marché noir sous le pont de la voie ferrée à Sannomiya, avant que ne surgissent presque aussitôt les patates vapeur, les boulettes de patates, les boulettes de riz, les gâteaux de riz grillés aux haricots, les pâtes de riz grillées au sirop de haricot, les boules de pain farcies, les nouilles, les bols de riz garnis, les riz au curry, et puis les pâtisseries, blé, sucre, fritures, viande de bœuf, lait, conserves, poisson, eau-de-vie, whisky, poires, pamplemousses du pays ; les bottes de caoutchouc, chambres à air pour bicyclettes, allumettes, cigarettes, *tabi* de travail⁽⁴⁾, bambinettes, couvertures de l'armée, brodequins et uniformes militaires, demi-bottes, avec des types qui vous avaient à peine mis sous le nez, « pour 10 yen là, 10 yen ! » la boîte à repas en aluminium

préparée le matin même par leur femme et bourrée de gruau, que « pour 20 yen, j'vous dis, 20 yen ! », on vous brandissait déjà, suspendues au bout de quelques doigts, les godasses que l'on avait aux pieds. Errant au hasard des effluves de nourriture, Seita avait péniblement joint les deux bouts pendant quinze jours en revendant à un fripier établi sur une simple natte de paille, les souvenirs laissés par sa mère : un sous-kimono, un obi, un faux col et un cordon de ceinture, dont les couleurs avaient déteint en baignant dans l'eau au fond d'un abri antiaérien, puis c'étaient son uniforme de collégien en fibranne, ses guêtres, ses chaussures qui y étaient passés, et il se demandait s'il allait finalement y laisser son pantalon, mais entre-temps il avait pris l'habitude de passer la nuit à la gare – des qui revenaient apparemment de la campagne où ils avaient été évacués, leurs capuchons encore soigneusement pliés et attachés à leurs sacs de coutil, c'était une famille avec un garçon arborant sur son sac à dos le grand pavois de ses gamelle, bouilloire, casque d'acier, ceux-là lui avaient donné des pâtes faites de son de riz à moitié pourries, leurs rations de secours pour le train selon toute vraisemblance, comme on eût jeté un bagage devenu inutile dans le soulagement d'être arrivé à bon port ; ou bien encore la pitié d'un soldat démobilisé, la compassion d'une vieille femme ayant un petit-fils du même âge, lui avaient-elles valu la grâce d'un reste de pain, de quelques fèves de soja grillées, que toujours l'on déposait en silence, enveloppés de papier, légèrement à l'écart de lui, comme on eût fait pour une offrande au Bouddha – et quand il lui arrivait d'être chassé par les employés de la gare, prenant sa défense, le garde auxiliaire de la police militaire en faction devant l'accès aux quais le repoussait, si bien que, l'eau au moins ne manquant jamais ici, il resta là, prit racine, et au bout de deux semaines le courage d'en bouger l'avait abandonné.

Une diarrhée terrible ne le lâchant plus, il reprenait sans cesse le chemin des toilettes de la gare, où après s'être accroupi il lui fallait se redresser, les jambes flageolantes, en poussant de tout son corps sur la porte dont la poignée avait été arrachée, puis il marchait se retenant d'une main aux murs, allant comme un ballon qui se dégonfle, pour se retrouver enfin le dos en appui contre son pilier, bientôt incapable de décoller de là, cependant que la diarrhée l'assaillait sans merci, tant qu'en un clin d'œil autour de son derrière ça avait pris une teinte jaunâtre, alors Seita, affolé, mort de honte, voulant à tout prix cacher au moins cette couleur – car son corps inerte lui refusait de prendre la fuite – grattait le sol de ses mains pour rassembler un peu de sable et de poussière, de quoi recouvrir la tache, mais ses mains ne pouvant aller bien loin, les gens devaient sans doute se dire à sa vue que ce petit vagabond rendu fou par la faim s'était oublié sous lui et jouait

avec sa propre merde.

Mais déjà la faim n'était plus, la soif n'était plus, la tête pendait lourdement sur la poitrine, « Pouah, c'est dégueulasse », « P'têt ben qu'il est mort », « Quelle honte, laisser traîner ça dans la gare alors qu'les Américains peuvent arriver d'une minute à l'autre », ses oreilles qui seules tenaient encore à la vie pouvaient distinguer toute une variété de bruits, la nuit, quand tout retournait subitement au silence : des *geta*(5) résonnant dans le hall, le grondement du train passant au-dessus de sa tête, des pas s'élançant soudainement, la voix d'un petit gosse : « Mamaaan ! », ou celle d'un homme, là tout près de lui, qui parle entre ses dents, le bruit des seaux d'eau déversés à toute volée par les employés de la gare, « Quel jour qu'c'est aujourd'hui ? », oui, quel jour ça pouvait-y bien être, combien d'temps qu'il était là ? dans une lueur de conscience il vit le sol en béton juste sous ses yeux, sans pour autant s'apercevoir qu'il gisait sur le côté dans une posture identique à celle qu'il avait quand il était assis, le corps plié en deux, les yeux obstinément fixés sur la fine couche de poussière qui, à la surface du sol, frémissait au rythme de sa faible respiration, et se demandant seulement « quel jour qu'y peut être, quel jour qu'c'est ? », Seita expira...

C'était au cœur de la nuit du 21 septembre 1945, le lendemain du jour où fut décrété le « Plan général pour la protection des orphelins de guerre », et un employé de la gare qui examinait, épouvanté, les vêtements infestés de poux de Seita, découvrit dans sa ceinture de corps une petite boîte à bonbons dont il essaya d'ouvrir le couvercle qui, rouillé sans doute, résista, « Qu'est-ce que c'est que ce truc ! », « Laisse tomber va, tu peux fiche ça à la poubelle », « Çui-ci n'en aura pas non plus pour longtemps ; quand ils ouvrent ces grands yeux vides, c'est foutu », fit l'un d'eux, en scrutant la face pendante d'un autre petit vagabond, plus jeune encore que Seita dont le cadavre, à côté, était resté ainsi, pas même recouvert d'une natte, en attendant que le service de la mairie vînt l'emporter ; avec un geste d'agacement l'employé agita la boîte à bonbons, qui émit un cliquetis, et quand, avec l'élan du base-balleur, il la lança en face de la gare, vers un coin obscur déjà envahi par l'herbe drue de l'été, au milieu des décombres laissés par l'incendie, le couvercle sauta sous le choc, une poudre blanche s'échappa, trois petits fragments d'os roulèrent, surprenant les vingt ou trente lucioles cachées dans les herbes, qui s'égaillèrent affolées en une nuée de scintillements avant de se calmer.

Ces os blancs : ceux de la petite sœur de Seita, Setsuko, morte le 22 août au fond de la tranchée d'un abri antiaérien dans le quartier de Manchitani à Nishinomiya, d'une inflammation aiguë des intestins, si l'on en croit du moins la version officielle, car en réalité, percluse de tous ses membres à l'âge de quatre ans, c'était comme dans un

profond sommeil qu'elle avait quitté ce monde, de la même manière que son frère en somme : dépérissement dû à la dénutrition.

5 juin. Une escadre de trois cent cinquante B 29 lâcha ses bombes sur Kôbe, anéantissant totalement par le feu les cinq quartiers de Fukiai, Ikuta, Nada, Suma, et Kôbe Est. Seita, élève de troisième année à l'école secondaire, mobilisé comme ouvrier, devait se rendre aux Aciéries de Kôbe, mais ce jour-là, jour de restrictions d'électricité, c'est à la maison, à quelques pas de la plage de Mikage, qu'il entendit l'alerte ; il enterra alors parmi les tomates, aubergines, concombres, et autres petits légumes du potager familial derrière la maison, un brasero en céramique de Seto dans lequel il plaça, selon un plan conçu de longue date, les riz, œufs, haricots, beurre, saccharine, bonites séchées, harengs séchés, prunes séchées, œufs en poudre se trouvant dans la cuisine, recouvrit le tout de terre, débarrassa sa mère de Setsuko qu'il prit à son tour sur son dos, ôta de son support, pour la mettre sous sa chemise, la photographie de son père posant en uniforme, son père lieutenant dans la marine dont on était sans nouvelles depuis son enrôlement à bord d'un croiseur. Comme il savait, depuis les deux bombardements du 17 mars et du 11 mai, qu'il était tout à fait inutile de vouloir éteindre une bombe incendiaire avec une femme et un enfant sur les bras, qu'il ne fallait par conséquent pas compter sur la tranchée creusée sous le plancher de la maison, il envoya sa mère se réfugier dans l'abri bétonné construit par l'association du quartier derrière la caserne des pompiers, et il s'était mis à bourrer son sac à dos des vêtements paternels rangés dans la garde-robe, quand de tous les postes d'observation antiaérienne retentit avec une étrange pétulance un chassé-croisé carillonnant de cloches, et à peine eut-il bondi vers l'entrée de la maison qu'il fut submergé par le fracas des bombes s'écrasant au sol puis, la première vague passée, il y eut cette illusion que le silence tout d'un coup était revenu, cependant que les B 29 n'en finissaient pas de pousser leurs mugissements oppressants – jusqu'alors, quand il levait les yeux vers le ciel, ce n'était que points infimes, à la limite du discernable, qui filaient vers l'est en traînant derrière eux leurs moutonnants sillages, comme lors du dernier bombardement d'Ôsaka, cinq jours auparavant, où depuis l'abri antiaérien de l'usine il les avait contemplés tout bonnement, se faufilant comme un banc de poissons à travers les nuages, là-haut dans le ciel de la baie d'Ôsaka ; mais cette fois, leurs innombrables silhouettes volaient si bas qu'il distinguait nettement l'épaisse ligne peinte sur le ventre des fuselages faisant route de la mer vers la montagne, avant de basculer brusquement les ailes et de disparaître à l'ouest... Deuxième fracas de bombes ! Le corps pétrifié, Seita, cloué sur place, comme si la densité de l'air, subitement, s'était élevée... Badaboum ! À cet instant une bombe incendiaire, couleur

bleue, cinq centimètres de diamètre, soixante de longueur, dévala du toit et, telle une chenille arpeuteuse, sautilla sur la rue, jetant tout autour ses giclées d'huile ; ventre à terre, Seita se précipita alors vers l'entrée, mais une fumée noire commençant peu à peu à envahir la maison, il ressortit ; dehors, la file imperturbable des maisons, sans une âme qui vive, seulement un balai à feu et une échelle, dressés contre le muret d'en face ; du reste il fallait retrouver maman à l'abri, et il se mit en route, la petite Setsuko sur son dos toute secouée par les sanglots, quand à l'angle de la rue une fenêtre au premier étage se mit à vomir une fumée noire, puis d'un seul coup, comme si le mot de passe avait été donné, une bombe incendiaire qui couvait sans doute dans les combles embrasa tout, les arbres du jardin crépitèrent, le feu se rua le long de l'avant-toit, disloquant les volets qui dégringolèrent en flammes, devant ses yeux tout s'assombrit, l'atmosphère devint brûlante, et Seita, littéralement éjecté, détala à toutes jambes ; fuyant vers la digue de la Ishiya, comme il avait été convenu de longue date, il courut en suivant la voie ferrée aérienne de la ligne Hanshin, mais c'était là déjà un tel tohu-bohu de gens en quête d'abri, de gens tirant de grandes charrettes à bras, d'hommes chargés de balles de matelas, de vieilles femmes lançant des appels de leurs voix glapissantes, tout ça l'agaçait tellement qu'il mit le cap sur la mer, et toujours cette poussière de feu qui chassait, ce vacarme des bombes qui enveloppait tout, ici un foudre à saké de cinquante-quatre hectolitres servant de réservoir d'eau avait, défoncé, tout inondé, là on s'apprêtait à transporter des malades sur des civières, et quand il croyait l'endroit totalement désert, à deux pas de là, c'était le branle-bas d'une maison dont on vidait même les *tatami*, comme pour un grand nettoyage ; passé l'ancienne route nationale, il continua à courir par des rues étroites, et au fin fond d'un quartier où il n'y avait vraiment pas un chat, à croire que tout le monde avait déjà pris la fuite, il trouva les chais noirs des saké Nada Gogô, un endroit familier... l'été, il y flottait une odeur saline, et entre chaque chai, par intervalles de cinq pieds, on découvrait le sable étincelant au soleil et, sous un horizon étonnamment haut, l'azur de la mer... Or rien de tout cela à présent, seulement des réfugiés hantés par la même obsession, non qu'il y eût quelque abri sur ce rivage, mais pour échapper au feu ils s'étaient d'instinct précipités du même côté : l'eau ! et se serraient maintenant à l'ombre des treuils servant à haler filets et bateaux de pêche, sur les cinquante mètres de cette plage de sable. Seita marcha vers l'ouest jusqu'à la Ishiya dont le lit était aménagé en deux niveaux depuis les inondations de 1938, et dans une des cavités parsemant le lit supérieur, il se terra, la tête certes à découvert, mais ainsi tapi au fond de son trou il se sentait en sécurité ; en s'asseyant, son cœur se mit à palpiter furieusement, il eut soif, et à déficeler sa sœur de son dos, à la

prendre simplement dans ses bras pour la poser par terre, elle vers qui il n'avait pour ainsi dire jamais pu tourner la tête, ses genoux battaient la breloque, il faillit s'écrouler, mais Setsuko – elle avait la tête enfouie dans un petit capuchon « spécial antiaérien », du même tissu à motif traditionnel que son pantalon, elle portait une chemise blanche, était chaussée de *tabi* en flanelle rouge et d'une unique *geta*, de celles, laquées noires, qu'elle aimait tant – Setsuko, elle ne pleurait même pas, elle serrait fermement dans ses bras sa poupée et le grand porte-monnaie tout râpé de sa mère... Odeur de brûlé, vacarme des incendies qui porté par le vent semblait tout proche, fracas des bombes déferlant par averses de loin en loin vers l'ouest : la terreur s'emparait par instants du frère et de la sœur blottis l'un contre l'autre ; ou bien lui souvenait-il soudain que la veille au soir leur mère s'était résolue à cuire le reste de riz blanc – car à quoi bon le garder davantage ? – et l'avait mélangé au riz grossier cuit le matin même avec des haricots de soja, et Seita alors de déballer de son sac « antiaérien » ce repas qui transpirait déjà légèrement et d'en donner la partie de riz blanc à Setsuko, tandis qu'au-dessus d'eux le ciel se teintait d'orange, lui rappelant ce que sa mère lui avait dit un jour, que le matin du grand tremblement de terre du Kantô⁽⁶⁾, ils étaient devenus jaunes, les nuages.

« Où qu'elle est allée maman ? », « Elle est à l'abri antiaérien derrière chez les pompiers. Paraît qu'y peut encaisser des bombes de 250 kilos celui-là, alors faut pas s'tracasser », qu'il lui dit Seita comme pour se convaincre lui-même, et apercevant par moments, à travers le rang de pins sur la digue, la région côtière de Hanshin qui tout entière n'était plus qu'une vibration écarlate, il se ravisa, se disant que sa mère avait dû s'échapper loin de ces flammes : « Elle est sûrement du côté des Pins jumeaux de la Ishiya. On s'repose encore un peu et on y va. » « Ça va, Setsuko, t'as rien ? », « Y'a une *geta* qu'est partie », « J't'en rachèterai va, et des plus belles même », « Moi aussi j'ai de l'argent ! », fit-elle en montrant le porte-monnaie, « Ouvre-moi-le », et faisant sauter le solide fermoir, il trouva quelques pièces d'un et cinq *sen*, une petite pelote d'étoffe à pois blancs, une bille striée rouge, jaune et bleu, semblable à celle que Setsuko avait avalée un an auparavant et qui était finalement réapparue sans dommage le lendemain soir, au milieu du journal qu'on avait étendu dans le jardin pour qu'elle fit ses besoins dessus. « La maison, elle a brûlé ? », « On dirait qu'oui », « Qu'est-ce qu'on va faire alors ? », « Papa va nous venger j'te dis », une réponse hors de propos mais Seita non plus n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils allaient devenir, il y avait seulement que le grondement des avions reculait enfin dans le lointain, et qu'une pluie d'orage se mit soudain à tomber pendant cinq minutes : « Ça c'est p't-être bien la pluie d'après les bombardements »,

qu'il fit à la vue des taches noires qu'elle laissait sur eux, et la peur desserrant peu à peu son étreinte, il se redressa, regarda la mer qui en l'espace d'un instant ne fut plus qu'une seule masse charbonneuse où d'innombrables objets flottaient à la dérive, et la montagne, identique à elle-même, où s'étirait même avec nonchalance une traîne de fumée mauve, car à gauche du mont Ichiô un incendie de forêt semblait s'être déclaré. « Allez, en selle ! », il fit asseoir Setsuko sur la digue, lui présenta son dos qu'elle chevaucha, si lourdement lui parut-il, alors qu'il n'avait pour ainsi dire jamais senti son poids pendant la fuite, puis s'agrippant à des racines d'herbes il se hissa au sommet de la digue.

De là-haut, les deux Écoles des Patriotes(7) de Mikage, ainsi que la salle des fêtes municipale semblaient si proches qu'on eut cru qu'elles avaient marché dans leur direction ; les chais à saké, les baraquements de l'armée, qui plus est la caserne des pompiers et le bois de pin, tout avait disparu, et le talus de la voie ferrée Hanshin était là maintenant juste devant eux ; sur la nationale, trois voitures de tramway venues s'échouer à la queue leu leu, et sur toute la pente de la ville, des décombres qui semblaient s'étendre jusqu'au pied du mont Rokkô, puis tout au bout, l'horizon voilé par la fumée, car il en jaillissait encore, de la fumée et des flammes, en quinze ou seize endroits... Une déflagration déchira l'air ! Bombe qui n'avait pas explosé ? Bombe à retardement ? Allez savoir, au même instant un souffle tourbillonnant, dans une sorte de sifflement de bise hivernale, projeta des tôles de zinc en l'air, et Seita sentit Setsuko se cramponner à ses épaules : « C'est qu'ils nous ont mis ça tout propre, tout net, hein ? Regarde voir ! Là, c'est la salle des fêtes. On y est allés ensemble manger une soupe, tu t'souviens ? », il avait beau lui parler, elle restait muette. « Ah, une seconde », le temps de réenrouler ses jambières il reprit sa marche en haut de la digue, avec sur sa droite les ruines calcinées de trois bâtiments, la gare de Ishiyagawa, sur la ligne Hanshin, qui n'était plus qu'une carcasse, et le sanctuaire plus loin, rasé de fond en comble à l'exception de son bassin d'eaux lustrales ; au fur et à mesure les gens se faisaient plus nombreux, des familles tombées d'épuisement en bordure de la route, mais dont les langues, elles, s'affairaient, on bavardait, on accrochait une bouilloire au bout d'un bâton pour chauffer de l'eau sur des charbons ardents, on grillait des patates séchées ; les Pins jumeaux se trouvaient plus loin encore vers les montagnes, à droite de la nationale, mais quand ils y arrivèrent, nulle trace de leur mère, et comme tout le monde scrutait le lit de la rivière, ils regardèrent aussi, là-bas sur le sable du fleuve asséché, les cadavres de cinq asphyxiés, faces contre terre, bras et jambes écartés, et Seita sentait déjà le besoin d'aller vérifier si l'un d'eux n'était pas celui de sa mère.

Depuis la naissance de Setsuko, elle souffrait du cœur, sa mère, quand elle avait ses crises la nuit, elle lui demandait de refroidir sa poitrine avec de l'eau froide, et quand la douleur était trop forte, qu'il l'asseyait, en appui sur les coussins qu'il avait empilés derrière elle, il le voyait même à travers sa chemise de nuit, son sein gauche qui chahutait, boudoum boudoum, au rythme des palpitations ; elle se soignait surtout aux herbes chinoises, avalait matin et soir une poudre rouge ; déjà ses poignets étaient si maigres que d'une main on en eût fait deux fois le tour. Elle ne savait pas courir, c'est du reste pour ça qu'il l'avait envoyée à l'abri avant eux, en sachant pourtant qu'assiégé par les flammes l'endroit risquait de devenir son dernier refuge, puis ses craintes s'étaient tout bonnement volatilisées, à la simple vue du feu qui barrait le raccourci menant à l'abri, et il s'était sauvé à toute bride, il se le reprochait maintenant... Oui mais, et s'ils y étaient quand même arrivés eux à cet abri ? À quoi ça aurait servi ? D'ailleurs elle le lui avait dit, sa mère, à moitié en plaisantant : « Pars avec Setsuko, maman se débrouillera bien toute seule. Quelle excuse que je donnerai à votre papa si vous n'aviez pas la vie sauve tous les deux ? T'as bien compris ? »

Sur la nationale, deux camions des forces navales filèrent en direction de l'ouest, un homme de la défense passive perché sur une bicyclette s'égosillait dans un mégaphone, un garçon de l'âge de Seita bavardait avec un ami : « Deux qui sont tombées en plein sur nous, et t'avais beau vouloir leur fiche des nattes dessus, avec c'te huile qui giclait de partout... » « Habitants de Kaminishi, Kaminaka et Ichirizuka ! Rassemblement à l'École des Patriotes de Mikage ! », dès qu'il entendit le nom de son quartier, l'idée le traversa que sa mère s'était peut-être bien réfugiée à l'école, et il allait dévaler la pente de la digue qu'à nouveau c'étaient des explosions, le feu ne s'apaisait toujours pas au milieu des débris, et sur les routes, à moins qu'elles ne fussent très larges, on était battu par un air si brûlant qu'on ne pouvait avancer, « On va rester encore un peu ici », dit-il à sa sœur qui attendait peut-être qu'il lui adressât la parole : « Pipi, Seita ! », et hop ! il la posa par terre, la souleva par-dessous les jambes, la tourna vers les touffes d'herbe, l'urine jaillit avec une force surprenante, après quoi il l'essuya avec sa serviette... « Tu peux l'enlever ton capuchon maint'nant », sa figure était noire de suie, il la décrassa en imbibant un coin de la même serviette avec l'eau de sa gourde : « De ce côté-ci elle est bien propre, tu sais. » « J'ai bobo aux yeux ! », sans doute à cause de la fumée ses yeux étaient injectés de sang, « Tu verras, on t'les lavera à l'école », « Mais maman, où c'est qu'elle est ? », « Elle est à l'école », « On va à l'école alors », « J'veux bien mais il fait tellement chaud qu'on peut pas marcher », Setsuko se mit à pleurer, et ce n'était ni caprice, ni parce qu'elle avait mal, elle pleurait avec une étrange

voix d'adulte. « T'as vu ta mère, Seita ? », c'était la fille de la maison d'en face, celle qui n'était toujours pas mariée – dans la cour de l'école Seita avait fait laver les yeux de Setsuko par un sanitaire, et comme elle avait toujours mal, ils s'étaient replacés au bout de la file – « ... Hm, non », « Faut que t'y ailles tout de suite, parce qu'elle est blessée, tu sais ! », Seita allait lui demander si elle voulait bien s'occuper de Setsuko, mais il n'en eut même pas le temps : « Je vais t'la garder, va. Alors, Setchan, t'as eu peur, hein ? Et t'as pas pleuré ? », elle qui pourtant n'avait jamais été particulièrement amicale avec eux, n'avait-elle pas cette gentillesse excessive parce qu'elle savait leur mère au plus mal ? Seita s'éloigna de la file en direction du bâtiment où il était allé en classe pendant six ans, entra dans l'infirmerie qu'il connaissait par cœur : l'évier était barbouillé d'une couleur sanguinolente, tout, lambeaux de pansements, lits, blouses blanches des infirmières, tout était imprégné de sang ; un homme en tenue de citoyen patriote gisait complètement inerte, couché sur le ventre, une femme exhibait de sous son pantalon une jambe couverte de bandages, et Seita, ne sachant quoi dire au juste, restait là à attendre debout, muet. « Ah, mais c'est notre petit Seita, intervint M. Obayashi, le chef de l'association de quartier. Justement on te cherchait. Alors tu vas bien ? Tiens, viens voir par ici », et posant une main sur son épaule, M. Obayashi l'entraîna vers le couloir, puis, après être retourné un instant dans l'infirmerie, il déballa devant lui, d'une enveloppe posée au fond d'une cuvette chirurgicale, une bague de jade dont l'anneau avait été scié : « C'est à ta mère », et de fait, il s'en souvenait Seita.

Les blessés graves, c'était dans la salle des travaux pratiques, au bout du premier étage, qu'ils étaient installés, tandis que ceux qui étaient plus proches encore de l'agonie étaient couchés dans la salle des professeurs, tout au fond ; au-dessus de la taille, sa mère était tout emmaillotée de pansements, ses bras ressemblaient à des battes de base-ball, à l'emplacement des yeux, du nez et de la bouche, les spirales infinies des bandelettes enroulées autour de son visage étaient percées de trous noirs, d'où émergeait un bout de nez tout à fait pareil à un beignet frit ; son pantalon brûlé de partout était à peine reconnaissable et laissait apparaître un caleçon couleur poil de chameau ; « Elle vient juste de s'endormir. S'il y avait un hôpital, c'est sûr qu'il vaudrait mieux l'y mettre, d'ailleurs je me renseigne en ce moment, mais il paraît que l'hôpital Kaisei de Nishinomiya a brûlé » ; étant donné qu'elle était dans le coma, et non pas « endormie », sa respiration était irrégulière, « Heu... Elle a le cœur malade maman, on pourrait pas avoir un médicament pour elle ? », « Eh bien on va poser la question pour voir », qu'il lui fit en opinant de la tête, mais Seita savait lui aussi qu'on ne pouvait demander l'impossible... À chaque

respiration, l'homme étendu à côté de sa mère faisait éclater sur ses narines des bulles de sang qu'une écolière en marinière, écoeurée probablement, et à bout de nerfs, essuyait avec une serviette en jetant des regards furtifs autour d'elle... Plus loin, une femme d'une quarantaine d'années, nue sous la taille, avec juste un morceau de gaze posé sur le sexe, et dont la jambe gauche s'arrêtait au genou... « Maman... », appela-t-il sa mère à voix basse, sans pour autant mieux saisir la situation, de toute façon il y avait Setsuko qui le tracassait, et quand il ressortit dans la cour, il la trouva avec la jeune fille dans le bac de sable, sous la barre fixe, « Alors, tu sais maintenant ? » « Mmh », « J'suis vraiment navrée. Si j'peux faire quelque chose pour vous, n'hésite pas, dis-le. À propos, est-ce que vous les avez eues, vos rations de biscuits ? », et comme Seita hochait la tête, elle partit les leur chercher, tandis que Setsuko jouait avec une cuillère à glace qu'elle avait trouvée dans le sable. « Tiens, mets cette bague dans le porte-monnaie. Fais bien attention de pas la perdre ! », et elle l'y rangea ; « Elle a un gros bobo maman, mais bientôt ça ira mieux, tu verras ? », « Où c'est qu'elle est, maman ? », « À l'hôpital, à Nishinomiya. Alors ce soir on va dormir ensemble, toi et moi, à l'école, et demain, t'sais bien, not' tante de Nishinomiya, celle qu'habite à côté de l'étang, eh bien on ira chez elle », Setsuko continuait sans mot dire à faire toutes sortes de pâtés dans le sable, quand la jeune fille revint avec les biscuits emballés dans deux sachets bruns : « Nous on est dans une classe du premier étage, tous ensemble, vous venez pas ? », oui mais ils viendraient plus tard, la pauvre Setsuko, il allait quand même pas la mettre au milieu d'une famille, réunie au complet autour des parents, à moins que c'eût été plutôt Seita le premier à fondre en larmes ; « Tu veux manger ? », « J'veux aller chez maman », « Demain qu'on ira, aujourd'hui c'est déjà trop tard », il s'assit sur le bord du bac de sable, « Tiens, r'garde voir, comme c'est un crack ton frère », il bondit vers la barre fixe, au-dessus de laquelle il souleva son corps d'un ample mouvement, culbuta vers l'avant, une fois, deux fois, et puis encore et encore, interminablement... Le matin où la guerre avait éclaté, le 8 décembre, Seita, alors dans sa troisième année à l'École des Patriotes, avait sur cette même barre établi un record : quarante-six culbutes avant d'affilée... Le lendemain il fut question de conduire sa mère à l'hôpital, mais comme il ne pouvait quand même pas la transporter sur son dos, il alla héler un pousse du côté de la gare de Rokkô Michi qui de justesse avait échappé aux incendies, « Montes-y donc dessus jusqu'à l'école », c'était la première fois de sa vie qu'il prenait place dans un pousse Seita, pour filer sur cette route parmi les décombres, mais à son arrivée sa mère était à l'agonie... Plus la peine de la transporter désormais, le conducteur du pousse s'en retourna, refusant

le prix de sa course d'un geste de la main, et le soir même sa mère épuisée par les brûlures rendit son dernier souffle ; « Vous pouvez pas enlever les bandages, que je voie son visage ? », demanda Seita, à quoi le docteur qui, ôtant sa blouse blanche, avait découvert son uniforme de médecin militaire : « Vaudrait mieux que tu ne voies pas, tu sais, ça vaudrait mieux », elle était complètement inerte sa mère, enfouie sous un tas de pansements suintant de sang avec des nuées de mouches tout autour, l'homme aux bulles de sang, la femme à la jambe amputée, tous étaient morts, un policier interrogeait laconiquement les familles des défunts, prenant on ne sait quelles notes, sans vraiment s'adresser à personne : « Tout ce qu'on pourra y faire, c'est d'creuser un trou dans le jardin du crématoire de Rokkô et d'les y brûler dedans. Et faudra bien qu'on les emmène aujourd'hui en camion, pa'ce qu'avec cette chaleur... », dit-il avant de faire le salut militaire et de s'en aller ; nulle fleur donc, nul encens, nulle offrande de gâteaux de riz, nulle lecture de soûtras, personne non plus pour pleurer ; parmi les familles des disparus, une femme, les yeux fermés, se faisait coiffer par une vieille ; une autre, découvrant un sein, allaitait son bébé, et puis un jeune garçon s'exclamait, l'édition spéciale d'un journal demi-format déjà toute fripée en main : « Formidable ! 60 % des trois cent cinquante bombardiers du raid aérien abattus ! », et Seita de faire alors un petit calcul mental qui n'avait pas grand-chose à voir avec la mort de sa mère : 60 % de trois cent cinquante bombardiers... Ça ferait-y bien deux cent dix bombarbiers !

Dans la hâte il avait confié Setsuko à de lointains parents de Nishinomiya avec qui il avait été convenu de s'héberger réciproquement en cas d'incendie, et chez lesquels habitait un employé aux douanes de Kôbe, en plus de la veuve, du fils, élève à l'école de la marine, et de la fille. Dans l'après-midi du 7 juin, le corps de la mère de Seita devait être incinéré au pied du mont Ichiô ; à un poignet, on lui avait retiré ses pansements et accroché une plaque d'identité avec du fil de fer, aussi l'avait-il vue enfin, sa peau virant au noir que personne n'eût cru appartenir au genre humain ; au moment où l'on posa sa mère sur le brancard, de la vermine tomba par terre, mais à y regarder de plus près, c'étaient des centaines, des milliers de larves qui se tortillaient sur le sol de la classe des travaux pratiques, ce dont ne se souciaient guère ceux qui les écrasaient sous leurs pieds en transportant les cadavres, séparant ce qui ressemblait à des billes de bois calcinées, chargées roulées dans des nattes sur un camion, des autres morts, alignés tels quels sur un rang à l'intérieur d'un bus vidé de ses sièges, savoir les morts par suffocation, les morts par suite de blessures, et d'autres morts encore.

Sur le terrain au pied du mont Ichiô, une fosse de dix mètres de

diamètre, où l'on avait entassé en pagaille les poutres faîtières, piliers, *shôji*(8), cloisons mobiles de maisons abattues pour la sécurité, avec tout en haut les morts allongés ; les hommes de la défense passive balancèrent là-dessus leurs seaux remplis de mazout, comme s'il s'était agi d'un exercice de lutte contre le feu, on alluma un vieux chiffon, on le lança sur le tas, à l'instant même tout s'embrasa au milieu d'une nuée noire, des corps dégringolèrent en flammes hors du foyer, où on les ramenait en les attrapant avec de grands crocs de pompier ; à l'écart, sur des tables recouvertes de tissu blanc, de grossières boîtes de bois s'alignaient par centaines, c'était là-dedans qu'on allait recueillir les ossements.

On refoula Seita, sous prétexte que les parents des défunts gênaient le travail, jusqu'à ce que prit fin cette crémation où ne figura même pas le bonze le plus pouilleux, et qu'à la nuit venue, il reçût, comme si c'était une distribution de rations, une boîte marquée d'un nom au charbon contenant les os d'un doigt, des os vraiment trop blancs pour toute cette fumée noire, pensa-t-il, à se demander aussi si les plaques d'identité avaient servi à grand-chose.

Tard dans la nuit il arriva enfin à Nishinomiya, « Elle a encore du bobo, maman ? », « Hmm, elle a été blessée dans l'bombardement », « La bague, elle la veut p'us p't-être. T'crois qu'elle m'la donne ? », il cacha la boîte aux ossements derrière un volet au-dessus de l'étagère de l'alcôve, se mettant sans raison à imaginer cette bague enfilée autour des os blancs, mais cette pensée fut chassée sur-le-champ, « C'est très précieux ce truc-là, alors range-le », dit-il à sa sœur qui, perdue au milieu du grand matelas, s'amusait avec sa bague et ses billes. Seita l'ignorait jusque-là, mais sa mère avait pris la précaution d'envoyer des vêtements, de la literie et des moustiquaires chez ces parents de Nishinomiya ; « Ils en ont de la chance dans la marine nationale... se servir des camions pour transporter leurs affaires ! », lança la veuve sur un ton à peine sarcastique, en visant les colis, tassés dans un coin du couloir et recouverts d'un carré de tissu orné d'arabesques ; c'était entre autres une malle en osier d'où émergèrent de la lingerie à Seita et plusieurs habits ordinaires de sa mère, un coffre à vêtements occidentaux contenant aussi quelques kimonos de sortie à longues manches, le tout embaumant cette bonne et vieille naphthaline.

On leur attribua une petite pièce de trois *tatami*(9) juste à côté de l'entrée, et puisqu'ils avaient un certificat de sinistrés, ils eurent même droit à un rationnement spécial de riz, de saumon, de bœuf et haricots cuits en conserves ; en plus, quand il alla creuser à l'endroit présumé parmi les décombres et les cendres refroidies, sur ce terrain si minuscule qu'il n'en revenait pas d'y avoir vécu avec toute sa famille, Seita retrouva intacts les vivres qu'ils avaient enterrés dans le brasero

en céramique de Seto, et aux prix d'une journée entière, il les transporta sur un chariot d'emprunt, par-delà les quatre rivières d'Ishiya, de Sumiyoshi, d'Ashiya et de Sukugawa, pour les empiler enfin dans l'entrée ; sa tante alors de pester derechef : « Ces familles de militaires, elles ont les moyens ! », bien contente au fond, parce qu'elle pourrait aller chez les voisins partager des prunes séchées en prenant ses airs de grande dame ; sans compter qu'elle pouvait s'estimer heureuse, les coupures d'eau se succédant, d'avoir quelqu'un de fort comme Seita pour aller puiser l'eau du puits, à trois cents mètres de là, à telle enseigne que pendant quelque temps sa fille, élève en quatrième mobilisée par les avions Nakajima, avait pris congé afin de s'occuper de la petite Setsuko.

C'est là, au puits, que la femme d'un soldat du voisinage parti pour le front, avait le toupet d'apparaître bras dessus bras dessous avec un étudiant de l'université de Dôshisha, lui torse nu et casquette sur le crâne, devenant ainsi la cible des ragots du quartier ni plus ni moins que Seita et Setsuko, ces malheureux enfants d'un lieutenant de la marine qui avaient perdu leur mère dans un bombardement, et dont tout le monde avait pitié depuis que la veuve criait leurs noms sur les toits en jouant les modestes bienfaiteurs.

La nuit venue, les grenouilles-taureaux coassaient dans le réservoir d'eau tout proche, et de part et d'autre du flot vigoureux qui s'en écoulait, parmi l'herbe drue, c'étaient des scintillements de lucioles juchées chacune au bout d'une feuille, il suffisait de tendre la main pour faire monter les petites lumières le long des doigts, « Regarde ! Essaie de la prendre ! », il en fit tomber une sur la paume de Setsuko, mais elle ferma si fort son poing qu'elle l'écrasa, une odeur âcre qui vous picotait les narines lui restait au creux de la main, au milieu des ténèbres lisses du mois de juin, à Nishinomiya certes, mais au pied de la montagne, où les bombardements on s'en souciait peu, comme du malheur des autres.

Il écrivit à son père, aux bons soins de la base navale de Kure, une lettre qui resta sans réponse ; il alla vérifier combien ils avaient d'argent à la banque de Kôbe et à la banque Sumitomo, dans les agences de Rokkô et de Motomachi où il se souvenait être passé avec sa mère – au retour il l'avait tannée pour qu'elle lui achetât quelque chose – et lorsqu'il annonça à la veuve qu'il n'y avait guère que sept mille yen, elle bomba le torse : « Moi quand mon mari est mort, j'ai touché soixante-dix mille yen, de gratification de retraite », et de se vanter de son fils : « Yukihiro était seulement en troisième au lycée, mais fallait voir comme il savait faire ses politesses au directeur de mon mari, qu'il en était félicité ! Il savait se conduire mon gamin ! », tout ceci chargé de sous-entendus à l'adresse de Seita à qui il arriva, bien malgré lui, de se lever tard le matin, parce qu'il ne parvenait pas

à s'endormir la nuit, ou qu'en proie à des angoisses il se mettait parfois à hurler dans son sommeil et se réveillait à chaque fois ; en moins de dix jours le bocal de prunes séchées, les œufs en poudre, le beurre, tout avait disparu, les rations spéciales des sinistrés ayant de surcroît été coupées, et les rations ordinaires réduites pour moitié à des fèves de soja, du froment et du mil, la veuve s'inquiétait de ce que ces deux gosses en pleine croissance ne finissent par lui bouffer la part des siens, tant et si bien qu'à chacun des trois repas elle puisait d'abord bien au fond de la bouillie pour donner le riz à sa fille, et ne plus verser ensuite dans les bols de Seita et de Setsuko que de la soupe avec quelques morceaux de légumes, « Not' p'tite demoiselle qui travaille tous les jours pour l'pays, faut qu'elle mange ! Faut qu'elle fasse le plein de forces ! » qu'elle disait, peut-être parce que de temps à autre elle avait mauvaise conscience, encore qu'on l'entendait toujours dans sa cuisine racler avec sa louche le fond brûlé de la casserole, une croûte de brûlé bien imprégnée de la saveur du tout, pleine d'arôme et toute croquante, qu'elle devait engloutir voracement, imaginait Seita sans colère, avec l'eau plutôt qui lui montait à la bouche. Le locataire, employé aux douanes, donc bien renseigné sur les filières du marché noir, faisait du plat à la veuve et lui offrait viande de bœuf, sucre d'orge mou, ou boîtes de saumon, car elle lui plaisait bien sa fille.

« Si on allait à la mer ? »... Un jour d'éclaircie durant la saison des pluies, Seita s'inquiétant des affreux boutons de chaleur de sa sœur, s'était dit qu'en les frottant à l'eau de mer, ça devait guérir, « Oh oui ! Chouette ! », allez savoir comment dans sa tête d'enfant elle avait réussi à se faire une raison, mais elle ne parlait plus guère de sa mère, la petite Setsuko, toute cramponnée qu'elle était maintenant à son grand frère ; jusqu'à l'année dernière ils passaient l'été à Suma où leur mère louait une chambre, elle devait s'en souvenir la petite, Seita ne la laissait-il pas seule sur le sable pendant qu'il faisait son aller-retour jusqu'aux flotteurs de verre, là-bas au large où les pêcheurs jetaient leurs filets ? Ensuite à la buvette, la seule et unique de la plage, n'allaient-ils pas boire ce saké doux qui sentait le gingembre, soufflant tous les deux dessus pour le refroidir ?... Et puis ce jour où en rentrant à la maison, elle s'en était tant fourré dans la bouche, de cette poudre d'orge grillée que maman leur avait préparée, qu'elle en avait suffoqué et s'en était mis plein la figure... Elle s'en souvenait non ? Les mots étaient sur ses lèvres... Mais non ! Qu'est-ce qu'il allait lui rappeler là !

Cheminant en ligne droite vers la plage, au long du ruisseau, sur la chaussée goudronnée d'une route bordée çà et là de charrettes à cheval immobilisées, de gens évacuant déjà leurs affaires, comme ce grassouillet à lunettes coiffé de la casquette du premier lycée de Kôbe,

les bras encombrés d'une masse d'énormes bouquins qu'il s'apprêtait à charger sur sa carriole, pendant que son cheval fouettait mélancoliquement l'air de sa queue, puis, prenant à droite, ils débouchèrent sur la digue de la Sukagawa, passèrent devant le « Pavony », un café où ils se payèrent, puisqu'on en vendait, de l'agar-agar aromatisé à la saccharine... La pâtisserie, c'était chez Juchheim à Sannomiya qu'on avait continué à en faire le plus longtemps, leur mère ayant même acheté une des pièces montées qu'ils avaient fabriquées six mois auparavant, histoire de dire que cette fois ils fermaient boutique ; il était juif le patron, comme d'ailleurs ces hordes de réfugiés arrivés en 40 à la villa rouge, près de Shinohara où Seita prenait ses cours d'arithmétique, et qui portaient tous la barbe malgré leur jeune âge ; fallait les voir, vers quatre heures, partir en cortège aux bains publics, engoncés dans d'épais manteaux malgré la chaleur de l'été, y en avait même un qui clopinait avec une chaussure gauche à chaque pied, à se demander ce qu'ils foutaient là, c'étaient-y vraiment des prisonniers travaillant aux usines ? Parce que les prisonniers ils savaient travailler eux, même qu'on leur décernait la palme au classement, devant les étudiants, les réquisitionnés, et les ouvriers réguliers, pour la fabrication de l'étui à cigarette en duralumin et de la règle en résine synthétique... C'était-y vraiment avec ces trucs-là qu'on la gagnerait cette guerre ? La digue de la Shukugawa s'était tout entière transformée en potagers, et concombres et citrouilles fleurissaient en cet endroit quasiment désert jusqu'à la nationale où, entre les arbres bordant la route, des avions d'entraînement, deuxième catégorie, conservés flambants neufs pour l'usage d'une bataille décisive sur le territoire de la métropole, se tenaient là en silence, cachés pour la forme sous des filets de camouflage. En revanche, sur le rivage, on apercevait des silhouettes d'enfants et de vieilles femmes puisant de l'eau de mer avec de grandes bouteilles ; « Déshabille-toi, Setsuko », mouillant sa serviette, Seita lava et relava là où, sur ses épaules et sur ses cuisses, des mouchetures rougissaient par plaques entières sa peau déjà moelleuse de petite femme, « C'est pas trop froid ? » ; à Manchitani, quand ils allaient prendre leur bain chez des voisins à deux portes de chez la veuve, c'était toujours en dernier qu'ils passaient, dans l'obscurité du black-out – pas étonnant s'ils ne se sentaient jamais propres⁽¹⁰⁾ – mais maintenant qu'il retrouvait sa sœur toute nue, il lui découvrait une blancheur de peau lui rappelant son père, « Tiens, qu'est-ce qu'y fout çui-là ? Il dort ou quoi ? », près d'une digue basse, un cadavre à moitié recouvert d'une natte de paille laissait dépasser deux jambes démesurément grandes par rapport au reste du corps, « C'est pas la peine de r'garder ça... Tu sais, quand il fera un peu plus chaud, on pourra nager, tu verras, j't'apprendrai... »

« Si j'nage moi, j'avais avoir faim ! », Seita aussi avait déjà du mal à l'endurer la faim, à tel point que quand il perçait quelque bouton fantaisiste venu éclore sur son visage, inconsciemment il mettait en bouche la graisse blanche qui s'en échappait ; il avait bien un peu d'argent, mais aucune expérience du marché noir, « Et si on essayait de pêcher, hein ? », ils auraient sûrement pu attraper des labres, ou de petits gornauds, à défaut ils s'étaient mis en quête d'algues, mais rien, sinon de la sargasse pourrie se balançant vainement au gré des flots.

Ayant pris le chemin du retour au signal de l'alerte, ils entendirent soudain retentir la voix d'une jeune femme devant l'entrée de l'hôpital Kaisei : « Oh ! Maman ! », une infirmière était tombée dans les bras d'une femme d'une quarantaine d'années, la mère sans doute, qui, un sac de voyage à l'épaule, arrivait de sa campagne, Seita regardait la scène, l'air songeur, moitié jaloux, moitié fasciné par l'expression qu'il trouvait si belle de l'infirmière... « Aux abris ! », il se tourna machinalement vers la mer : des B 29 volant à basse altitude larguaient des mines au large de la baie d'Ôsaka, à croire qu'ils n'avaient plus d'objectifs à incendier de ce côté-ci, car de fait, les bombardements de grande envergure s'étaient portés au loin depuis quelque temps.

« Désolée d'te dire ça, mais les habits d'ta mère, ils vont plus servir, alors tu pourrais p't-être les échanger contre du riz, non ? Ta tante, c'est pas d'hier qu'elle échange une chose par-ci une chose par-là pour joindre les deux bouts », d'ailleurs sa défunte mère en serait elle-même contente, qu'elle ajoutait la veuve, et avant que Seita n'eût le temps de répondre quoi que ce soit, elle avait ouvert le coffre, sortant d'une main experte qui en disait long sur toutes les vérifications qu'elle avait pu faire en son absence, deux ou trois vêtements qu'eh vlan ! elle posa sur les *tatami*, « Avec ça t'en auras bien un *to*(11). Faut que tu t'alimentes, Seita, que tu deviennes fort, pour quand tu seras soldat ».

C'étaient des kimonos que sa mère portait quand elle était jeune, Seita s'en souvenait bien, le jour où l'association des parents était venue assister à la classe, il s'était retourné et l'avait regardée, avec fierté, après s'être assuré qu'elle était bien la plus jolie, ou quand ils étaient allés voir leur père à Kuré, qu'à sa grande surprise sa mère s'était habillée très jeune avec une toilette que tout heureux il n'avait cessé de palper alors qu'ils montaient ensemble dans le train... Mais maintenant c'était un *to*, un *to* de riz, déjà rien qu'à se l'entendre dire, il sentait son corps frissonner de bonheur, parce que les rares distributions de rations ne leur valaient plus guère, pour Setsuko et lui, qu'un petit panier en bambou rempli à moitié, avec lequel il fallait tenir le coup pendant cinq jours.

Autour de la maison de Manchitani, il n'y avait pour ainsi dire que des femmes, la veuve ne tarda donc pas à rentrer, les bras chargés

d'un sac de riz avec lequel elle remplit à ras bords le bocal de Seita, celui qui contenait les prunes séchées ; le reste, elle le vida d'un trait dans son propre coffre à riz. Pendant deux à trois jours ils mangèrent tout leur soûl, après quoi on en revint illico à la soupe, et il ne fallait pas s'aviser de se plaindre : « Seita, t'es quand même un grand garçon maintenant, alors tâche un peu de coopérer. T'apportes pas un grain de riz et tu voudrais en manger ? C'est pas bien ça, non, c'est pas raisonnable ! », raisonnable ou non, entre-temps le petit troc auquel elle se livrait avec les vêtements de leur mère lui permettait de concocter, toute ravie, les repas que sa fille mangeait au travail, et des boules de riz pour le locataire, tandis qu'eux à midi, c'était une mixture aux haricots de soja dégraissés qui, après l'éphémère réapparition du goût du riz, ne faisait guère envie à Setsuko, « T'as beau dire, mais ce riz il est à nous ! », « Quoi ? Mais dis tout de suite que votre tante vous roule ! C'est ça hein ? Quel culot alors ! On s'prend en charge deux orphelins, et voilà de quoi on est payé en retour ! Bon. Très bien ! On fera des repas séparés dorénavant. Comme ça, t'auras plus rien à redire, hein ? Et puis tu sais, Seita, vous avez aussi des parents à Tôkyô, non ? Que j'sache, il y avait bien quelqu'un de la famille de ta mère là-bas. Si tu lui écrivais, hein ? D'ailleurs ici à Nishinomiya on sait pas quand on s'fera bombarder », bien sûr elle ne lui disait pas de fichier le camp immédiatement, elle vidait seulement son sac, et certes, ce n'était pas tout à fait sans raison, car ils s'éternisaient chez elle qui n'était finalement que l'épouse d'un cousin de leur père ; ils avaient bien des parents plus proches à Kobe mais leur maison avait brûlé et on ne savait comment les joindre. Chez un marchand de couleurs Seita acheta une cuillère à riz faite d'un coquillage fixé à un manche, une marmite en terre, un verseur pour la sauce de soja, il offrit aussi à Setsuko un peigne en buis qui coûtait dix yen ; matin et soir, il empruntait le brasero de terre, y cuisait du riz qu'il accompagnait de crassules, de tiges de citrouilles blanchies, d'escargots de l'étang bouillis dans de la sauce au soja, de seiches séchées qu'il faisait gonfler dans de l'eau avant de les cuire, « T'es pas obligée de t'asseoir si convenablement », devant sa piètre pitance posée à même les *tatami*, car il n'y avait pas de plateau, Setsuko mettait des formes pour s'asseoir, ainsi qu'on lui avait toujours appris, « Toi tu vas d'venir une vache ! », faisait-elle observer à son frère qui se vautrait par terre après le repas. La cuisine séparée ça simplifiait les choses, mais il ne pouvait non plus veiller à tout, car où avait-elle ramassé ça, la petite, ces poux et ces œufs qui tombaient de sa chevelure quand il la coiffait avec le peigne en buis ; et le linge, si, sans penser à mal, il lui arrivait de le pendre, il s'attirait des remarques désobligeantes de la veuve : « Tu veux nous faire repérer par les avions ennemis ou quoi ? », il avait beau se donner une peine

de tous les diables, peu à peu leurs affaires se salissaient malgré tout, et comme ils se voyaient alors refuser le bain chez les voisins, c'étaient les bains publics, une fois tous les trois jours, où on les avait finalement acceptés à condition d'apporter du combustible, ce qui à la longue était une véritable corvée ; la journée, lisant, étendu de tout son long, de vieux numéros d'un magazine féminin que sa mère avait l'habitude de prendre et qu'il avait achetés chez un bouquiniste en face de la gare de Shukugawa, il entendait retentir l'alerte, la radio annonçant de surcroît l'arrivée d'une grosse escadre, lui à qui ça ne disait rien d'aller se terrer dans un abri fait à la diable, il emmenait plutôt Setsuko vers une cavité profonde située au bout de l'étang, chose très mal vue ! et par la veuve, et par les gens du voisinage qui en avaient marre de ces orphelins de guerre, d'ailleurs à son âge Seita, il devrait être un pivot de la protection civile contre l'incendie, qu'ils disaient, mais quand on avait goûté une seule fois des bombes qui tonitruent et de la vélocité des flammes, un ou deux avions passe encore, mais toute une escadre ! on ne se sentait pas la moindre envie d'aller se mesurer avec.

Le 6 juillet, alors que la saison des pluies tirait à sa fin, les B 29 attaquèrent Akashi sous l'averse ; du fond de leur cave, Seita et Setsuko regardaient rêveusement les ondes se propageant sur l'étang battu par la pluie, elle serrant dans ses bras la poupée qui ne la quittait jamais, « À la maison que j'veux rentrer. J'veux plus rester ici chez ma tante », pleurnichait-elle, elle qui pourtant ne s'était jamais plainte, « Elle a brûlé la maison, y'a plus de maison », ils ne pourraient cependant guère rester plus longtemps chez la veuve, d'autant que la nuit, quand Setsuko en proie à des cauchemars, se mettait à pousser des cris, elle surgissait la veuve, comme si elle était à l'affût : « J'ai une fille et un fils qui travaillent pour l'pays dans la maison ! C'serait beaucoup te d'mander d'empêcher ta sœur de pleurer ? Elle fait un de ces boucans qu'on peut pas fermer l'œil ! », là-dessus elle faisait claquer la cloison mobile, avec une telle véhémence que la petite sanglotait de plus belle, et il l'emmenait alors dans les ténèbres de la rue, parmi les éternelles lucioles ; si seulement il n'y avait pas Setsuko qu'il pensa une seconde, mais sur son dos n'était-elle pas là, déjà endormie, devenue par quel mystère si légère, le front, les bras bouffés à qui mieux mieux par les moustiques, tant que le pus suinterait au premier grattement. La veuve était sortie quelques instants plus tôt, il avait ouvert le vieil orgue de la fille pour jouer d'une main incertaine la chanson des carpes-oriflammes⁽¹²⁾, la toute première chanson qu'il avait apprise : *he to i ro ha ro i ro to ro i...* *he to i ro i he ni* – car depuis qu'on était passé au système des Écoles des Patriotes, *do ré mi...* c'était devenu *ha ni ho he to i ro ha*⁽¹³⁾ – et il chantait en chœur avec Setsuko, quand à leur insu la veuve était revenue : « Arrêtez ça !

T'oublies que c'est la guerre ? Et qu'est moi qu'on va venir engueuler ! Non, mais t'es pas malade ? » qu'elle hurlait, « Vraiment ! Quelle peste qui nous a envahis ! Et pas fichu de donner un coup de main pendant les bombardements avec ça ! Si t'as si peur de mourir, pourquoi qu'tu t'y installerais pas carrément dans cette cave, hein ? »

« Qu'est-ce que t'en dis ? Si on faisait not'maison à nous ici ? Y'a personne qui viendra dans cette caverne, on pourra faire ce qu'on veut », une cave en forme de U, soutenue par de gros étais, il n'y aurait plus qu'à aller acheter de la paille à la ferme pour mettre par terre, pendre la moustiquaire, et on devrait pas y être mal, que se disait Seita, à moitié excité à l'idée, bien de son âge, de partir à l'aventure, et dès la fin de l'alerte, sans rien dire il rassembla leurs affaires, « Merci de nous avoir gardés si longtemps. On s'en va ailleurs nous », « Ailleurs ? Où ça ailleurs ? », « C'est pas encore tout à fait décidé... », « Ah bon ? Faites attention quand même. Alors au r'voir Setchan », elle grimaça un sourire et se hâta de disparaître dans la maison.

Ils transportèrent tant bien que mal literie, malle en osier, moustiquaire, ustensiles de cuisine, ainsi que le coffre à vêtements et la boîte contenant les ossements de leur mère, jusqu'à ce vulgaire trou... C'est ainsi qu'il la voyait à présent leur cave, et rien que de penser qu'ils allaient habiter là-dedans, ça lui donna le cafard... En entrant au petit bonheur la chance dans une ferme, ils reçurent de la paille et, pour quelque argent, des échalotes, de gros radis, mais il fallait voir surtout Setsuko qui prenait ses ébats : « Et là ça sera la cuisine, et là l'entrée » puis tout à coup embarrassée : « mais les... le cabinet de toilette, où qu'y sera ? », « Ç'a pas d'importance, on ira où qu'on veut. J't'accompagnerai, j'te dis », elle se posa délicatement au milieu de la paille, « Une *schöne* demoiselle qu'elle fera cette petite, avec de la classe en plus ! », disait son père, et comme il lui demandait le sens du mot « classe » qu'il ne connaissait pas : « Heu... élégante si tu veux », de fait elle était élégante, et tristement émouvante par-dessus le marché.

Ils étaient habitués aux ténèbres du black-out, mais la nuit de la cave était bien plus noire encore ; quand ils se glissèrent sous la moustiquaire accrochée aux étais, ils n'eurent plus qu'à s'en remettre au bourdonnement étourdissant des moustiques pullulant à l'extérieur, d'instinct ils se blottirent l'un contre l'autre, Seita serrant les pieds nus de Setsuko contre le bas de son ventre, une fièvre monta soudain en lui, lancinante, il resserra encore son étreinte, « Tu m'fais mal, Seita ! », elle était terrifiée.

Incapables de trouver le sommeil, ils sortirent prendre l'air, firent pipi de concert, pendant qu'au-dessus de leurs têtes des clignotements bleus et rouges d'avions japonais sillonnaient le ciel vers l'ouest,

« R'garde ! Les unités d'attaque spéciales^[14] ! », « Mmh ! » qu'elle opinait Setsuko, sans savoir ce que ça voulait dire, « On dirait des lucioles, hein ? » « Ouais, ouais... », puis tiens, ils pourraient toujours en attraper des lucioles, pour les mettre sous la moustiquaire, ça ferait toujours plus clair, alors, sans vouloir imiter Che Yin^[15] ils se mirent à en attraper, à l'aveuglette, et quand ils les relâchèrent sous la moustiquaire, cinq ou six traînées lumineuses ondulèrent dans l'espace, d'autres lumières haletaient immobiles dans le filet... C'était assez, c'en faisait bien une centaine, et s'ils ne pouvaient encore distinguer leurs visages, le calme était revenu en eux, ils chaviraient dans les rêves, les yeux fixés sur ces doux mouvements lumineux, ici tel alignement de lucioles devenait bientôt la revue navale d'octobre 1935 avec l'immense illumination en forme de bateau qui ornait les flancs du mont Rokkô, là-haut d'où l'on dominait l'escadre et son porte-avion qui flottaient sur cette baie d'Ôsaka comme des petits bâtons, à la proue desquels on avait tendu des tentes blanches, et Seita cherchait désespérément la silhouette du Maya, le croiseur sur lequel son père s'était embarqué, mais nulle part il ne trouva la passerelle si caractéristique du navire, se dressant toute raide comme une falaise... La fanfare ! Celle de la faculté de commerce de Kôbe peut-être ? Une marche de la marine résonnait par bribes, « À l'heure de nous protéger – Comme à l'heure d'attaquer – L'acier flottant de notre forteresse – Toujours en première ligne se dresse »... C'est où qu'il pouvait bien faire la guerre papa... Sa photo, il l'avait toute tachée de sa sueur Seita... Tatatatata, les avions ennemis attaquent, avec les lumières des lucioles en guise de balles traçantes, oui justement, ces balles traçantes de la D.C.A. qu'il avait vues lors du bombardement de la nuit du 17 mars, et qui s'évanouissaient, mollement aspirées par le ciel, comme des lucioles... Est-ce qu'on touchait vraiment les cibles avec ces machins-là ?

Le matin, la moitié des lucioles gisaient sur le sol, mortes, des cadavres que Setsuko enterra à l'entrée de la cave, « Mais qu'est-ce que tu fabriques ? », « J'fais la tombe des lucioles »... D'ailleurs elle était aussi dans une tombe maman, qu'elle ajoutait en gardant la tête baissée, et comme lui ne savait quoi répondre, « Moi, ma tante me l'a bien dit que maman elle est morte, qu'elle est dans son tombeau », pour la première fois des larmes embuaient les yeux de Seita, « On ira un jour à sa tombe, hein ? Tu t'appelles, on y est déjà allés au cimetière de Kasugano, près de Nunobiki, c'est là qu'elle est maman », dans la petite tombe sous le camphrier... Au fait ! Faudrait bien qu'il y aille mettre ses ossements, parce que sinon elle dormirait pas en paix maman...

Comme il allait chez les paysans échanger les vêtements de sa mère contre du riz, et qu'on l'apercevait en train de puiser de l'eau, les gens

du voisinage avaient tout de suite su qu'ils vivaient à deux dans la cave, mais personne ne se montra ; et entre ramasser des branches mortes pour cuire le riz, aller chercher de l'eau de mer quand le sel venait à manquer, et, chemin faisant, servir de cible aux P 51, c'étaient des jours paisibles qu'ils coulaient, avec les lucioles pour veiller sur leurs nuits, ils s'étaient habitués aux longues journées passées dans l'abri, bien que Seita eût attrapé de l'eczéma entre les doigts à ses deux mains, et que Setsuko se fit de jour en jour plus affaiblie. À la faveur de la nuit, ils se glissaient dans l'étang, y ramassaient des escargots, tandis qu'il lavait Setsuko dont les omoplates et les côtes devenaient chaque jour plus proéminentes, « Faut qu'tu manges beaucoup plus ! », et il se demandait, en fixant avec insistance l'endroit où ça coassait furieusement, s'il pourrait pas attraper quelques grenouilles, mais comment ? Il avait beau dire qu'elle devait manger, il arrivait déjà au bout des vêtements de leur mère, et à 3 yen l'œuf, 20 yen la demi-livre de bœuf, 100 yen la mesure d'huile et 25 yen celle de riz, le marché noir, c'était, à moins de trouver le bon filon, des perles rares. Avec la ville toute proche, ils savaient arranger leurs affaires, les paysans, ils ne vendaient jamais leur riz pour de l'argent, aussi le retour à la soupe aux haricots de soja ne se fit-il pas attendre ; juillet finissant, Setsuko avait attrapé la gale, et lui avait beau s'escrimer à l'épouiller de toutes ses bestioles, le lendemain matin elles pullulaient à nouveau, serrées le long des coutures de ses habits ; il enrageait à se dire que la petite pointe sanguine sur les carapaces grises de ces poux ça venait de sa sœur, tellement qu'il les mettait au supplice, arrachant une à une leurs pattes microscopiques, bien en vain... Ces lucioles, si au moins ça se mangeait qu'il pensait... Déjà elle devait se sentir languissante, car allait-il seulement à la mer, c'était un « J't'attends ici », et elle restait couchée, sa poupée dans les bras ; à chacune de ses sorties, Seita ne manquait jamais d'aller chaparder dans les potagers un concombre gros comme le petit doigt ou une tomate pas encore mûre qu'il donnait à manger à Setsuko ; un jour il avait vu un garçon de cinq ou six ans en train de croquer une pomme, un véritable trésor, il la lui avait chipée et était rentré au pas de course, « Setsuko ! Une pomme ! Tiens, mange-la ! », alors avec des yeux qui pour le coup étincelaient, elle y mordit d'un grand coup de dent, pour prétendre tout de go que c'en était pas une de pomme ! Il y enfonça les dents à son tour, ce n'était qu'une patate douce, crue et épluchée, les larmes lui en montèrent aux yeux, Setsuko, on la lui avait bien trahie sa joie, « Une patate c'est tout aussi bon, enfin. Allez, mange ça vite ! Pa'ce que c'est moi qui va la manger sinon ! », dit-il sévèrement, d'une voix qui elle aussi s'étranglait.

Que se passait-il avec les rations ? Il avait certes reçu les allumettes

et le sel gemme avec le riz, mais n'étant pas inscrits à l'association du quartier, les denrées que les journaux annonçaient de temps à autre pour les rationnements ne les concernaient pas, tout simplement, ainsi la nuit venue il partait en maraude dans les champs de patates Seita, les potagers ne suffisant plus, il allait arracher de la canne à sucre dont il donnait à boire le jus à sa sœur.

La nuit du 31 juillet, il maraudait dans les champs quand l'alerte retentit, il continua néanmoins à déterrer ses patates sans s'émouvoir, mais des paysans qui s'étaient réfugiés dans une tranchée à proximité le repérèrent, le rouèrent de coups tant qu'ils purent, et dès la fin de l'alerte, le traînèrent jusqu'à la cave, où le faisceau de leur torche électrique tomba sur des feuilles de patates, des feuilles qu'il comptait cuire à la sauce de soja, une preuve irréfutable... « S'iou plaît, pardonnez-moi ! », qu'il s'excusait jeté aux pieds des paysans, devant Setsuko atterrée, mais rien n'y fit, « Ma p'tit sœur elle est malade. Qu'est-ce qu'elle va devenir si j'suis plus là ? », « Qu'est-ce que tu chantes là ? Faire du pillage en pleine guerre, c'est un crime qui s'paye cher ça ! », d'un croc-en-jambe, on le flanqua par terre, on l'empoigna par le collet, « Ho ! Tu t'grouilles ou quoi ? Elle t'attend la taule ! », mais au poste de police l'agent s'arrangea pour calmer les paysans excités, « Paraît que c'était à Fukui, le bombardement de cette nuit » qu'il faisait avec nonchalance, en sermonnant toutefois Seita qu'il relâcha aussitôt ; quand il se retrouva dehors, Dieu sait comment elle avait trouvé le chemin, mais elle était là Setsuko. De retour à leur abri, elle caressait le dos de son frère qui n'en finissait pas de pleurer, « C'est où que t'as mal ? Oh, oh... ! Y va falloir chercher le docteur pour t'faire une piqûre », disait-elle en imitant sa mère.

Août commençant, c'était tous les jours des attaques aériennes depuis les porte-avions. Seita attendait que l'alerte fût donnée pour partir en maraude, et profitant du moment où les gens se terraient au fond des abris, terrorisés qu'ils étaient dès qu'ils apercevaient tout au bout du ciel d'été ces scintillements de lumière qui l'instant d'après se ruaient au-dessus de leurs têtes en déversant leurs rafales de balles, il s'insinuait par les portails laissés grands ouverts jusqu'aux cuisines, raflait tout ce qui lui tombait sous la main, ainsi cette nuit du 5 août où le centre de Nishinomiya avait brûlé, tant que la panique s'était même emparée de la population jusque-là indifférente de Manchitani, l'heure était donc venue pour Seita d'aller gagner son pain, de s'élancer au cœur de l'épouvantable cacophonie mêlée de sifflements de bombes, de se faufiler à travers un quartier aussi totalement désert que celui qu'il avait vu le 5 juin, de ramasser les vêtements susceptibles d'être troqués contre du riz, à commencer par un sac à dos abandonné, de cacher ce qu'il ne pouvait emporter sous une dalle d'égout tout en chassant d'une main les escarilles volant tout autour,

de se tapir pour éviter la vague des fugitifs qui tout à coup déferla, de lever les yeux vers le ciel nocturne : les B 29 gagnaient les montagnes, rasant la fumée qui s'élevait au-dessus des flammes, puis ils mirent le cap sur la mer, et à l'instant même toute terreur disparut, à tel point qu'il hurla de joie, Seita, en leur faisant pour un peu de grands signes de la main.

Avait-il, au milieu de ce chaos, jeté son dévolu sur les vêtements voyants, plus propices au troc ? Comme ce kimono à longues manches, aux couleurs éblouissantes, que le lendemain, n'ayant rien pour l'emballer, il fourra sous sa chemise et sous son pantalon et transporta vers les fermes, les deux bras soutenant son ventre gonflé de grosse grenouille, car le kimono retombait à chaque pas qu'il faisait, mais la récolte de riz s'annonçant mauvaise cette année, les paysans rechignaient déjà à vendre, et comme évidemment il se méfiait du voisinage, il alla aussi loin qu'à Nishinomiya Kitaguchi, et jusqu'à la Nikawa, où partout les rizières étaient criblées de cratères de bombes, pour ne rapporter en tout et pour tout que quelques tomates, du soja en branche, et des haricots verts.

Setsuko était sans cesse harcelée par la diarrhée, son corps, blanc diaphane du côté droit, était couvert d'ulcères de la gale du côté gauche ; pour peu qu'il la lavât à l'eau de mer, elle pleurait et pleurait tant ça la brûlait. Ils virent un médecin en face de la gare de Shukugawa, « il faut lui donner des choses nourrissantes » qu'il disait, appliquant son stéthoscope sur sa poitrine par simple acquit de conscience, sans lui donner l'ombre d'un médicament ; des choses nourrissantes, ça voulait dire poisson à chair blanche, jaunes d'œuf, beurre, peut-être aussi de la boisson vitaminée pour bébé, ou de ce chocolat de Shanghai qu'il trouvait parfois au retour de l'école dans la boîte à lettres et que leur père leur envoyait... Ou des pommes râpées puis passées dans une gaze, comme on lui en donnait à boire à la moindre indigestion... Que c'était loin tout ça ! Dire qu'y a deux ans on n'manquait de rien... Quoi ? Deux ans ? Y'avait à peine deux mois, maman leur cuisait des pêches dans du sucre, même qu'elle ouvrait une boîte de crabe... Et lui qui refusait de manger des pâtes de haricot parce que c'était trop sucré à son goût, et ce repas avec du riz chinois qu'on avait jeté le Jour de la Grande Asie⁽¹⁶⁾ parce qu'il trouvait que ça sentait mauvais... Et cette cuisine végétarienne peu ragoûtante du monastère Mampuku sur le mont Ôbaku, et puis encore ces boulettes de froment cuites qu'il mangeait pour la première fois et qu'il n'avait pas réussi à avaler, tout ça c'était-y pas un rêve ?

Même sa poupée qui branlait de la tête dès qu'elle marchait, et qui jamais ne la quittait auparavant, où qu'elle allât, en la tenant serrée dans ses bras, elle n'avait même plus la force de la tenir, cette poupée dont les jambes et les bras, tout noirs de crasse, étaient encore plus

rebondis que les siens ; Seita s'était assis sur la digue de la Shukugawa, à côté d'un homme qui, sur la remorque d'une bicyclette, sciait un bloc de glace, il en ramassa quelques fragments de cette glace qu'il glissa entre les lèvres de sa sœur. « On a faim, hein ? », « Mm... », « Tu voudrais manger quoi, toi ? », « Des *tempura*⁽¹⁷⁾, des *sashimi*⁽¹⁸⁾, et puis de la gelée d'agar-agar... Il y avait déjà longtemps de cela, quand ils avaient encore leur chien Sonnette, Seita qui n'aimait pas les *tempura*, il les laissait discrètement dans son assiette, puis il les jetait au chien... « C'est tout ? », fallait qu'elle le dise ce qu'elle aurait aimé manger, se souvenir du goût c'était-y pas mieux que rien ?... Ce *sukiyaki*⁽¹⁹⁾ de poisson qu'ils avaient mangé chez Maruman à Dôtombori, après le théâtre, maman lui ayant d'ailleurs donné son œuf, car on n'avait droit qu'à un seul par personne... Ou quand il était allé avec papa dans une gargotte clandestine du quartier nankinois, « Y sont pas pourris ces trucs-là ? » qu'il avait dit devant des patates enrobées d'une gelée sucrée qui filait, et ça avait fait rire tout le monde... Et ces bonbons noirs qu'il avait piqués dans le colis d'un soldat mobilisé... Parce qu'il piquait, souvent même c'était du lait en poudre pour sa sœur, une aut'fois ç'avait été à la confiserie, il avait fauché de la cannelle... Y'avait aussi les limonades et les gâteaux des excursions scolaires, une fois il avait même partagé sa pomme avec un pauvre gosse qui n'avait qu'des caramels... « Ah zut ! Faut qu'j'lui donne ses choses nourrissantes à Setsuko ! » qu'il se rappela au milieu de toutes ces pensées, incapable de réfréner son exaspération, et il souleva à nouveau sa sœur, la prit dans ses bras et s'en retourna à l'abri.

Il la regardait qui somnolait, étendue par terre avec sa poupée dans les bras... Et s'il s'taillait un peu le doigt lui, y pourrait lui donner un peu d'sang à boire, et puis même, l'doigt, ça lui ferait rien d'plus l'avoir du tout, s'il lui donnait plutôt la viande d'son doigt à manger... « Y t'embêtent tes cheveux, hein ? », car seuls ses cheveux regorgeaient encore de vie et foisonnaient, et la remettant sur son séant il fit une tresse de sa tignasse, parmi laquelle ses doigts se glissaient en effleurant les poux, « Merci, Seita ! » ; arrangés de la sorte, ses cheveux creusaient autour de ses yeux des cernes encore plus profonds... Il lui passa quelque chose par la tête Setsuko, elle ramassa deux cailloux à côté d'elle, « Seita, sers-toi... », « Hein ? », « C'est du riz, tiens ! Tu veux du thé aussi ? », puis avec, soudain, un regain d'entrain : « J'ai cuit aussi un tourteau de soja, j't'en donne ? », qu'elle faisait en alignant mottes de terre et cailloux, comme pour jouer à la dînette, « Allez sers-toi ! Mange. Comment ? Tu manges pas ? »

Vers midi le 22 août, quand il revint à l'abri après une baignade dans l'étang, Setsuko était morte. Les derniers jours, elle n'était plus

qu'un squelette vivant, on ne l'entendait plus, elle avait laissé une énorme fourmi lui grimper sur la figure sans faire le moindre geste pour la chasser, c'était à peine si la nuit elle suivait encore des yeux les lueurs des lucioles, murmurant faiblement : « En haut... en bas... ah ! s'est arrêtée ! » ; une semaine avant, à l'annonce de la défaite, Seita avait lâché dans un cri de colère : « Mais qu'est-ce qu'elle fout la flotte ! », et un vieillard à ses côtés de déclarer d'un ton péremptoire : « Ça, ça fait belle lurette qu'elle a coulé, celle-là, qu'il en reste plus un de bateau, je vous dis ! », mais alors, le croiseur de papa, il aurait coulé aussi ? Chemin faisant il avait regardé la photo de son père, cette photo qu'il portait toujours sur lui, et qui était toute fripée à présent, « Papa ! Papa est mort ! Papa aussi il est mort ! », un sentiment de réalité de loin plus aigu que ce qu'il avait ressenti à la mort de sa mère, le vidant finalement de cette résolution tenace qu'il fallait rester en vie, lui et sa sœur, si bien que tout ça pouvait bien continuer maintenant, il n'avait plus rien à en fiche ! Malgré cela, pour Setsuko il allait encore battre le pays, avec dans sa poche plusieurs billets de 10 yen pris sur les économies de la banque, une fois c'était un poulet de 150 yen, une autre c'était du riz qui était subitement passé à 40 yen la mesure, mais il avait beau lui donner à manger, elle n'était plus capable de rien avaler.

À la tombée de la nuit, un orage éclata, Seita, blotti au fond des ténèbres de la cave, le cadavre de Setsuko sur ses genoux, somnolait, se réveillant à tout moment, caressant et caressant encore les cheveux de sa sœur, collant sa joue sur son front déjà tout refroidi, les yeux toujours secs. Au milieu de l'orage qui mugissait, qui se déchaînait en secouant furieusement les feuilles des arbres, il croyait percevoir les sanglots de Setsuko, et l'illusion le poursuivait encore d'entendre s'élever cette marche de la marine nationale.

Le lendemain, après le passage du typhon, le ciel avait pris une soudaine couleur automnale, pas un nuage ne voilait le soleil inondant de ses rayons Seita qui gravissait la montagne avec sa sœur dans ses bras ; à la mairie, on lui avait répondu qu'y avait plus d'place, qu'y en avait qu'étaient là depuis une semaine et dont on n'pouvait pas encore s'occuper, tout ce qu'il avait obtenu c'était un sac de paille rempli de charbon de bois, « Si c'est un enfant, t'as qu'à d'mander dans un temple qu'on t'le laisse brûler dans un coin, t'enlève bien tous les vêtements, et puis t'allumes avec des cosses de soja, ça flambe drôlement bien ce truc-là » que lui avait conseillé un homme du service du rationnement, l'air très au courant.

Sur une colline dominant Manchitani il creusa un trou, il plaça Setsuko dans la malle d'osier, calant tout autour sa poupée, le porte-monnaie, ses sous-vêtements, enfin tout, étendit ensuite les cosses de soja comme on lui avait dit, aligna des branches mortes, déversa

dessus le sac de charbon de bois, posa sur le tout la malle en osier, et au moment où il lança la baguette enduite de soufre à laquelle il avait mis le feu, les cosses de soja s'embrasèrent en crépitant de toutes leurs forces, une fumée qui ballotta un instant indécise prit en un clin d'œil le chemin du ciel, bien droite et vigoureuse ; Seita fut saisi d'une envie de déféquer, et sans quitter les flammes des yeux, il se mit à croupetons, car lui aussi était assailli par une diarrhée chronique.

Le jour déclinait, les charbons poussaient de petits ronflements sous la bourrasque, en allumant des rougeoiements tremblotants, le crépuscule emplissait le ciel d'étoiles, et quand il regarda en contrebas, vers les rangées de maisons au fond de la vallée où depuis deux jours le black-out avait été levé, il vit çà et là cette douce lumière d'autrefois, il avait marché de ce côté avec sa mère, quatre ans auparavant, quand ils étaient allés se renseigner sur le compte d'une candidate pour le mariage d'un cousin de son père, et il se souvenait à présent avoir regardé alors, là-bas au loin, la maison de la veuve, c'était exactement comme si rien n'avait changé.

Tard dans la nuit tout était consumé, il ne s'y retrouvait pas dans l'obscurité pour ramasser les ossements, aussi n'insista-t-il pas et se coucha-t-il à côté du trou ; tout autour c'était une nuée incalculable de lucioles, mais il ne fit pas même un geste pour en prendre dans sa main... Comme ça elle se sentirait quand même moins seule, Setsuko... Puisqu'y avait des lucioles avec... Et ça montait, et ça redescendait, puis ça filait ailleurs... Mais les lucioles c'était pareil, bientôt elles seraient plus là... Pourvu qu'elle parte alors avec les lucioles, Setsuko, au paradis... Il s'éveilla au point du jour, rassembla les ossements blancs qui, brisés en menus fragments, ressemblaient à des morceaux d'albâtre, et il descendit la colline ; dans l'abri antiaérien derrière la maison de la veuve, il trouva, roulés en boule et tout détrempés, un sous-kimono et un cordon de ceinture de sa mère – sans doute la veuve avait-elle jeté ce que Seita avait oublié – il les ramassa, les jeta sur son épaule et s'en alla, pour ne plus jamais revenir à la cave.

Dans l'après-midi du 22 septembre 1945, Seita, crevé comme un chien dans l'enceinte de la gare de Sannomiya, fut incinéré avec vingt ou trente cadavres d'autres petits vagabonds, dans un monastère au-dessus de Nunobiki, et ses ossements furent ensuite déposés au colombarium, comme restes d'un mort inconnu.

Traduit du japonais par Patrick De Vos.

Les algues d'Amérique

Dans l'azur d'un ciel de plomb, une pointe de blanc qui jaillit, oui... c'est encore un de ces trucs, qu'je me dis en regardant cette chose qui s'arrondit, avec en son centre une espèce de noyau qui tremblote légèrement, comme un pendule, et ça me vise, droit !... Non, pas de doute, c'est bien un parachute... mais quoi ? il aurait surgi comme ça du ciel ? sans avion ? sans un ronronnement de moteur ? Je n'ai pas le loisir d'éclaircir tous ces faits étranges, le voici qui approche, dessinant d'élégantes volutes, il descend vers le jardin, une impénétrable et fantasque broussaille de néfliers, bouleaux, kakis, pasanis, myrtes, lilas des Indes, hortensias, où, sans frôler une branche, sans arracher une feuille, il se pose, comme une fleur... « *Hello ! How are you ?* » C'est un étranger, efflanqué, un blanc – il ressemble drôlement au général Percival⁽²⁰⁾ – qui me lance ça d'une voix enjouée, la toile d'un blanc pur, comme une cape sur ses épaules, s'effondre dans le sable du jardin qui se change en neige immaculée... Allons bon ! Faut qu'je réponde à ce « *Hello !* » Qu'est-ce qu'on dit déjà ?... « *I'm very glad to see you* » ?... Ça va lui paraître curieux à ce visiteur impromptu, si en l'occurrence on peut parler de visite... « *Who are you ?* » Non, on dirait trop que je le cuisine, alors... « Hé toi, halte ! qui va là... Qui, QUI ? », et s'il ne répond pas à la troisième sommation... Paf ! je le descends... Mais qu'est-ce qui me prend ? Quoi qu'il en soit, on dit bonjour d'abord... « *How... How... How* »... Tout ça gargouille dans mon ventre, les mots comme des mille-pattes rampent jusqu'à ma bouche où ils s'engluent, pas moyen d'articuler un son... Et puis le souvenir de je ne sais quoi, d'avoir déjà été acculé comme ça... mais quand ? Toshio cherche, cherche, et émerge de ce rêve, pour se retrouver coincé, le nez au mur, par les fesses de sa femme Kyôko, dans une posture inconfortable. Elle dort, recroquevillée comme une crevette, il la repousse rudement... Vlan ! quelque chose qui dégringole du lit.

C'est le bouquin de conversation anglaise qu'elle feuilletait en ânonnant à voix basse avant de s'endormir !... À peine a-t-il identifié l'origine du bruit, qu'il saisit la cause de ce rêve mystérieux.

Aujourd'hui, en début de soirée, un vieux couple d'Américains vient s'installer chez eux ; des gens qu'il ne connaît absolument pas. Voici près d'un mois que Kyôko est venue lui dire toute excitée, brandissant une enveloppe *air-mail* à hachures rouges et blanches : « Toshio ! Les Higgins m'écrivent qu'ils ont l'intention de venir au Japon. Et si on les logeait à la maison ? » ; les Higgins, ce sont ces

gens qu'elle a rencontrés le printemps dernier à Hawaï.

Toshio dirige une entreprise de production de films publicitaires télévisés ; la boîte est petite, n'empêche qu'entre les rendez-vous avec les sponsors et les séances de prises de vue, il mène une vie sans horaires ; histoire de se rattraper, mais surtout parce qu'il avait pu obtenir une réduction sur le prix des billets, connaissant vaguement quelqu'un dans une compagnie aérienne, et puis, même si là-dessus sa conscience le tourmentait un peu, il s'était promis de faire passer une partie des dépenses du voyage sur les frais généraux de la société – une aubaine, cette comptabilité des petites entreprises... ! – il avait donc envoyé Kyôko et leur fils Kei.ichi, alors âgé de presque trois ans, à Hawaï ; Kyôko, bien qu'elle n'ait jamais fait que deux ans de conversation anglaise à l'université de jeunes filles, la perspective de voyager seule avec un enfant ne l'avait pas du tout inquiétée, et même plutôt culottée – un atout bien féminin ? – elle avait déployé les ailes et lié connaissance avec quantité de gens, dont les Higgins. À ce qu'il paraît, ceux-ci vivent de leurs rentes, lui est retraité du Département d'État, et après avoir casé leurs trois filles, il faut croire qu'ils avaient à l'époque une position drôlement confortable : les voilà qui font le tour du monde pour une nouvelle lune de miel... Pas désagréable, comme situation...

« Ces Occidentaux sont sans cœur ! Tiens, les enfants par exemple, une fois mariés, plus question de leurs parents, ils s'en fichent complètement... » Hé ! c'est qu'elle oubliait sa propre conduite, Kyôko ! « Figure-toi que moi, je trouve que ça ne coûte rien d'être gentil. Bien sûr que ça les a drôlement touchés que je m'occupe d'eux ! Ils m'ont même dit que j'étais plus mignonne que leurs filles » ; ce qui fait que – coup de veine ! – ils l'avaient invitée à dîner dans des hôtels de luxe, s'étaient arrangés pour qu'elle les accompagne dans un tour des îles en charter, choses qu'elle n'aurait jamais pu se permettre avec son budget de cinq cents dollars, et après son retour, ils avaient envoyé des chocolats à Kei.ichi pour son anniversaire, au mois de juillet, et Kyôko, pour les remercier, avait expédié une petite corbeille d'artisanat populaire ; de semaine en semaine les *air-mails* avaient fait le va-et-vient au-dessus de l'océan, apportant au bout du compte la nouvelle de leur arrivée prochaine.

« Ils sont vraiment adorables. D'ailleurs, un jour ou l'autre, tu iras bien en Amérique toi aussi ! Tu sais, ça donne de l'assurance de connaître quelqu'un sur place... Imagine qu'ils ont même conseillé à Kei.ichi d'entrer dans une université américaine ! »... À se demander si elle n'était pas un rien intéressé, Kyôko, parce que Kei.ichi, avec ses trois ans, si d'aventure il entrait à l'université, ça ne serait pas avant une quinzaine d'années... Et puis, avait-elle vérifié si les fonctionnaires mis à la retraite tenaient le coup longtemps ? Il s'était

senti une de ces envies de la foutre en boîte... quoique, au fond, tout ça c'était sûrement des arguments pour faire passer la pilule des dépenses qu'entraîne nécessairement l'hospitalité d'un couple ? Pensez, c'est d'un chic, les invités américains... Elle en était déjà aux anges ; « Depuis le jour de notre rencontre, ils n'ont cessé de me dire qu'ils aimeraient te connaître et la maison aussi. » Elle était sûre qu'il serait d'accord avant même qu'il ait pu placer un mot : « Keichan, grand-papa et grand-maman Higgins viennent nous voir. Tu te souviens ? Chaque fois que grand-papa te disait “Hello !”, toi, tu faisais “Ba-bye !” en agitant ta menotte », elle riait, ravie.

« Hello !... Ba-bye ! »... Tiens ? Une nouvelle devise pour l'amitié nippo-américaine ? Il y a vingt-deux ans, le mot c'était « Kyoû.Kyoû. ».

« L'Amérique ? Je vais vous le dire, moi, ce que c'est ! », nous avait tout bonnement déclaré le prof d'anglais, dès le premier cours après la défaite, « Un pays de *gentlemen* ! Un pays où on révère les dames, *Ladies first* ! Comme il se doit ! Voilà des gens qui cultivent le savoir-vivre ! Dans l'immédiat, le *Ladies first* ne vous concerne pas, mais... Le savoir-vivre ? J'ai bien peur que vous n'alliez faire dire aux Américains que le Japon est un pays de sauvages, avec vos balourdises ! » ; et pourtant zélé comme un rat, il nous avait traqué jusque-là pour nous apprendre la langue de l'ennemi, contre son gré d'ailleurs et, sans doute, se rachetait-il ainsi ; d'ailleurs, c'était un trouillard ce mec, à la moindre alerte, il courait se terrer au fond d'un abri antiaérien et se mettait à psalmodier, tout grelottant de peur, le soutra de la Grande Sagesse⁽²¹⁾ ; suite à ce préambule, il inscrivit en grand au tableau : THANK YOU. EXCUSE ME, marqua un temps de silence, puis balayant la classe d'un regard lourd de mépris : « Des incapables... Tous ! Même pas foutus de lire ce qu'on leur écrit au tableau ! » Il transcrivit alors la prononciation : *San kyou. Exkyouzemi.* ... Vu ? Et l'accent porte sur ce « Kyou » : *Kyoû !*, il appuya de toutes ses forces dessus, et sous cet excès d'enthousiasme, la craie vola en morceaux... V'là pas que ça recommence, s'était-on dit avec un petit sourire en souvenir du prof de lettres chinoises dont les cours, il y a deux mois encore, se passaient uniquement à prêcher : « À l'heure de l'ultime combat, les dieux nous sauveront de l'invasion », et qui écrivait alors au tableau : *Anglo-Saxons = Démonsoissoiffés de sang*⁽²²⁾, débordait tellement de rage, qu'on attendait dans les crisements stridents de la craie, le moment où elle allait se casser.

« À la limite, un *Kyoû* accompagné d'un petit sourire vous suffirait. Un Américain comprendra... Entendu ? » Et quand, au bout d'une heure de *Kyoû Kyoû*, on était allés remblayer les tranchées d'abris antiaériens le long de la cour d'école, si l'un d'entre nous râlait : « Aïe, j'ai reçu une pierre ! » on faisait « *Kyoû !* » et pareil pour remercier celui à qui on demandait : « Aide-moi à porter cette poutre ! » ; c'était

déjà le mot à la mode, ce *Kyôû*.

... Normal qu'on soit complètement nuls en anglais ! En dernière année de collège, on ne connaissait l'orthographe que d'à peu près deux mots : *black* et *love*, et le seul mot qui pour nous faisait vraiment anglais c'était *umbrella* ; quant à *I-My-Me*, les pronoms personnels, on n'y comprenait rien ; déjà, quand j'étais en première année, en 1943, après avoir passé un trimestre entier sur l'alphabet romain, c'était à la maison que j'avais déchiffré ma première écriture horizontale, en lisant ce qui était marqué sur une boîte de beurre de Hokkaïdô ; et avant qu'on ait fait de vieux os sur *Zis iz a pen*, les cours d'anglais avaient été remplacés par l'entraînement à l'auto-défense... Le prof venait quand même en classe, mais les jours de pluie uniquement : « Tout ce qu'on apprend à faire dans les universités américaines, c'est à s'amuser... Voyez-moi ça, des *dance-parties* chaque fin de semaine ! Pendant que les jeunes Japonais en revanche... » Disons que c'était sa manière à lui de chanter la louange des étudiants partis au front... « Vous autres en saurez bien assez avec *Yes* et *No*. Au moment de prendre Singapour au général ennemi Percival, le général Yamashita n'a eu qu'un mot à dire – Boum ! Le poing du prof s'était abattu sur le bureau – “YES OR NO ?”... Et tout est dans le nerf ! », l'ensemble dit avec un visage parcouru de tics et des yeux exorbités. Aux examens, car il y en avait, on pouvait répondre n'importe quoi en thème, même *she is house*, ça marchait.

Le prototype du blanc, c'était Percival, l'*Union Jack* enchevêtré dans le drapeau blanc pesant d'un bloc sur son épaule, ses mollets maigrelets exhibés sous des shorts ; « Ces blancs, évidemment qu'ils ont un physique de colosses, mais dans les reins... Pff ! C'est du mou ! Tout ça c'est à cause des chaises !... Nous, les Japonais, nous vivons sur les *tatami*, et s'asseoir sur les genoux, correctement, ça fait des reins solides ! nous criait le prof de judo sous la maxime encadrée : “Prenez garde à vos appuis !”, à partir de maintenant, quand vous en aurez un devant vous, rappelez-vous bien de ça : son point faible, c'est les reins. Alors, “Projection au sol” ou “Déséquilibre avant droit” par prise de hanche, voire un simple croc-en-jambe, et son compte est bon... Compris ? Tout le monde debou-out ! ». Depuis ce jour et même pendant l'entraînement libre, on se battait contre le fantôme de l'ennemi, Percival, et le bonhomme, avec son air désarmé et tout contrit, on le projetait au tapis où on le coinçait d'une prise d'étranglement : « Alors, c'est “Yes” ou c'est “No” ? “Yes” ou “No” ? »

Dès la deuxième année de collège on était envoyés en service obligatoire aux champs ; à partir de la capitulation de l'île de Saïpan, on est passés à l'évacuation des maisons sur le tracé des coupe-feu, autrement dit on enlevait et transportait, dans de lourdes charrettes à bras et jusqu'à l'École des Patriotes voisine, *tatami*, cloisons

coulissantes, *shôji*⁽²³⁾, volets, bref, tout ce qu'il y avait de démontable dans une habitation, puis une fois que la charpente était mise à nue, les pompiers arrimaient des cordes au pilier principal, tiraient... Patatras ! c'était fini ; ça se voyait que les gens avaient été bousculés pour partir : il y avait encore de l'eau dans les baignoires, ou des couches en lambeaux séchant sous l'auvent des cabinets, on avait trouvé aussi un rouleau peint représentant Hotei⁽²⁴⁾, une lance à trois pointes tout comme celle de Katô Kiyomasa⁽²⁵⁾, une tirelire vide, des trucs qu'on cachait dans les haies pour les rapporter plus tard en butin, comme on disait ; une fois, on avait même déniché un gros bouquin tout en anglais : « V'croyez pas qu'c'était un espion ? », « Ouah... ça serait des codes ? », on discutait, tournant les pages, les yeux rivés à l'affût d'un mot connu ; c'était le chef de classe qui l'avait finalement débusqué : *SILK HAT*, « ça veut dire "chapeau de soie" », murmura-t-il, à l'instant même, tout disparut : le plancher dépouillé de ses *tatami*, le calendrier périmé au mur, la trace laissée par une amulette sur un pilier, pour faire place à un décor de fête nocturne où évoluaient des invités en chapeaux de soie ; songeur, l'un d'entre nous dit alors : « Ah, j'comprends maintenant... *Silk hat*, c'étaient des chapeaux de soie ! » et aujourd'hui encore, à peine j'entends *silk hat* que je les revois, ces chapeaux de soie.

En voyant la première lettre des Higgins, abandonnée comme une fleur, là, bien en évidence sur la table de la salle à manger, Toshio s'est senti tout remué devant les couleurs criardes qui bordaient l'enveloppe ; remué non pas à l'idée d'avoir à refuser piteusement son aide à Kyôko – il se sent vraiment trop nul en anglais – simplement parce que cette lettre, elle venait d'un Américain... Mais Kyôko avait réussi à la lire, allez savoir comment, et comme elle était de fort bonne humeur, elle lui en a décrit le contenu, « Il va falloir leur répondre. Dis-moi, est-ce qu'il n'y aurait pas quelqu'un au bureau qui pourrait traduire ma lettre en anglais ? », « Bah, ça devrait pouvoir se trouver, on verra... », « Tiens, s'il te plaît, la voici... », il l'a prise et l'a lue, c'était un morceau choisi digne d'une gentille collégienne ; ça lui rappela un ou deux de ses jeunes employés qui s'appliquaient de tout leur cœur à apprendre l'anglais, persuadés qu'ils iraient un jour ou l'autre aux États-Unis ; Toshio pensait leur demander ce petit service, toutefois avant de leur passer la lettre, il y a rejeté un coup d'œil, « et mon époux vous exprime notre infinie reconnaissance pour toutes les gracieuses faveurs que vous nous avez accordées. » ... Voilà où ça clochait ! il l'a déchirée et jetée ; malheureusement, Kyôko ayant reçu aussitôt une seconde lettre où on lui demandait de ne pas se donner tant de peine et d'écrire dans sa jolie langue, parce que ses lettres leur seraient traduites par un voisin japonais, une attention qui l'a beaucoup touchée, Toshio ne lui a pas demandé ce qu'elle disait dans

la réponse – une longue missive, rédigée sur le papier à lettre « spécial grandes occasions » qu'il lui avait rapporté de Kyôto – mais il faut croire qu'elle leur a fait un rapport circonstancié et quelque peu grandiloquent : « M. Higgins me répond que même aux États-Unis, producteur pour la télévision, c'est le métier de l'avenir, et que d'ailleurs tu devrais faire attention à ta santé, parce que quand on est débordé... ! Eh, dis, tu m'écoutes ? J'te parle ! » ... hmm, c'est sûr, le bottin du téléphone les met toutes dans le même panier, les boîtes de production, les grosses, celles qui font de vrais films et sont capables d'absorber des studios hollywoodiens, et puis les malheureuses petites boîtes condamnées à leurs quinze secondes de spots publicitaires maximum qu'elles commercialisent à grande échelle, et à moindre profit... Mais il n'avait aucune envie de se répandre en commentaires ; Kyôko voyant son air absent, s'est impatientée : « Ça te ferait du bien d'y aller en Amérique ! Ça te redorerait le blason ! », « Mais j'ai passé l'âge, voyons ! Et puis au moins je ne suis pas comme tout le monde, moi, à vouloir faire mon petit voyage outre-mer... Parce qu'aujourd'hui n'importe qui y va, là-bas... Comme ça, je ne cours pas le risque d'être influencé par un Occident de carte postale ! », « Taratata ! Tout ça c'est des prétextes ! Et pour ce qui est de la langue, sur place, on se débrouille toujours »... Kyôko, à peine a-t-elle su qu'elle irait à Hawaï, qu'elle a acheté des disques de conversation anglaise pour s'exercer à répondre aux douaniers ou à s'adresser aux vendeuses, du coup plus question de dire *papa ni mama*, il fallait dire *daddy* et *mummy* et elle faisait la leçon à Kei.ichi : « *Mama*, ça fait femme de mauvaise vie. » Toshio n'a pas supporté ces *daddy* – déjà qu'il avait accepté *papa*, puisque paraît-il *otôchan*⁽²⁶⁾ ça faisait dépassé – et après s'être chamaillé avec Kyôko, son ordre était formel : « Je me fiche complètement de ce qui se fait à Hawaï. Nous sommes au Japon et vous m'appellerez *papa* ! »

Jusqu'à la défaite, aussi rares qu'aient été les cours, on n'avait jamais vu que l'anglais écrit ; après la défaite, il n'y en avait plus que pour l'anglais parlé, et sa devise : « *Come, come, every body* »⁽²⁷⁾ ; À la rentrée, pour moi en dernière année, il y avait une *E.S.S.*⁽²⁸⁾ dans l'école, fréquentée uniquement par l'élite ; un jour, alors que je prenais le soleil devant la salle de judo, désormais affectée au catch, quelqu'un me lança : « *Whats 'zemader'z' you ?* », hein ?... *'Zemader'z ?* Ça voulait peut-être bien dire *tomorrow*, est-ce qu'on n'était pas en train de me demander ce que je ferais le lendemain ? Voyant mon air perplexe, le garçon, un élève de dernière année, m'expliqua : « Ben oui... Figure-toi qu'y pigeront rien si tu dis : "*What's matter with you ?*" faut savoir prononcer, tiens ! ... "*What's zemader'z you ?*" », et sur un « *Hav'a good time !* », il se mit à rigoler avec ses copains. La sortie du collège moyen a marqué la fin de mes études : papa étant mort à la

guerre, maman malade, ma petite sœur s'occupait des tâches ménagères après la classe, pendant que moi, je travaillais pour nous faire vivre tous les trois, au début comme ouvrier dans un atelier de chaussettes, puis dans une usine de piles ; là-dessus, j'étais devenu démarcheur publicitaire pour le quotidien de la région, quand, un jour où je flânaï dans le parc de l'île de Naka no Shima⁽²⁹⁾, ayant séché le boulot : « T'es p't'être étudiant ? Si oui, j'te demanderais bien un petit service... »

Une femme m'aborda, probablement encouragée par mon allure, soignée pour l'époque, même si sur les sept boutons de ma veste d'uniforme des cadets il y en avait deux de bousillés en bas, et qu'en fait de pantalon, je portais un jodhpur en coton qui me moulait les mollets ; « J'te dédommagerai, pour sûr ! Attends-moi ici demain. » Elle voulait que je lui serve d'intermédiaire auprès d'un Américain, et effectivement son regard était rivé sur un soldat désœuvré, apparemment fasciné par les bateaux sur la rivière, ... Sûr que je savais « *How are you ?* » mais je n'avais encore jamais essayé de les saluer en face, je commençais à me sentir mollir quand le soldat qui s'était approché, flairant sans doute le coup, me tendit une large main : « *Squeeze !* » Com... Comment ça, *squeeze* ? Passée la première surprise, je me rappelai le prof d'anglais – qui était aussi manager de notre équipe de *base-ball* – expliquant ce type de passe à tous ses joueurs sidérés : « *Squeeze*. C'est un mot qui signifie : presser pour extraire, ou serrer dans la main... Prononcez : “s'kouiz”, et souvenez-vous de ce que je vous ai appris : quand on *squeeze* de la neige, on obtient une *snow-ball* », aussitôt, timidement, je « s'kouï-zai » la main du soldat qui me toisa, l'air de dire : c'est tout ? pas plus fort que ça ? et décontracté, sans plus d'effort que pour froisser une feuille de papier, il me retourna un *squeeze* à la mesure du bond que la douleur me fit faire, sans doute pour se donner une contenance devant la femme que mes grimaces amusaient car elle se tordait de rire, alors, saisissant sa chance au vol, le soldat entama la conversation, tandis qu'elle me lançait des regards désespérés, mais moi, hormis ça et là quelques « *friend* » ou « *name* », j'étais complètement submergé... C'est que même si l'enseignement de l'anglais avait repris sérieusement au début de ma quatrième année, les enseignants n'étant plus assez nombreux, on avait eu un suppléant qui nous disait : « Savez-vous comment sonne la clochette du tramway en Amérique ? “*Ding-dong*”, pendant qu'au Japon c'est “*Chin-chin*”. Et que fait le chat ? Ici c'est “*Nya-o*”, mais là-bas : “*Miaow*”... Et le coq ? “*Cock-a-doodle-doo !*”, et non pas “*Cokekokko !*”, et il y en avait d'assez indécorables pour mettre ça sur fiche : “*Chin-chin*” et au verso “*Ding-dong*” ; bref, c'était un spécialiste de l'onomatopée, ce vieux bonhomme, et qui ne nous enseignait que de l'anglais abracadabrant, même si on n'y comprenait

rien, du genre de « *He cannot be cornered* » pour dire « C'est un malin » ; comprenez bien qu'après être passé entre les mains d'individus de ce genre, les paroles du soldat américain ou les borborygmes d'un Chinois parlant dans son sommeil, c'était tout du pareil au même.

... Vite ! trouver quelque chose à lui dire ! *in extremis* : « ... *Double !... Double !* » le cri avait jailli à pleins poumons, pendant que mon doigt faisait le va-et-vient entre la femme et le soldat, « O.K., O.K. », le soldat, l'air satisfait, prenant la femme par les épaules, réclama : « *Taxi !* », mais certainement qu'il y en avait des taxis qui bringuebalaient par les rues avec leur drôle de bosse à l'arrière comme un sac à dos, mais de là à connaître la technique pour les faire arrêter, voyant mon air embêté, le soldat arracha une page de son carnet, y inscrivit au stylo bille en majuscules bien grasses : « TAXI », et m'agita ce bout de papier sous le nez en grognant, il devait croire que ça allait m'activer, mais comprenant bientôt que je n'arriverai à rien, il entraîna la fille et ils s'éloignèrent ; ... « TAXI ! » Ça c'était de l'anglais, et du solide ! Je regardai longuement le billet avant de l'enfouir dans la poche intérieure de ma veste, avec autant de soin que s'il s'était agi d'un autographe de star du cinéma, tandis que doucement, à voix basse, je m'exerçais à imiter la prononciation du soldat.

Je suis retourné au parc le lendemain, sans illusion bien sûr, or... Elle y était, et pas peu fière encore, serrant dans ses bras une boîte d'une demi-livre de café « MJB » et une autre de cacao « Hershey », « T'as vu ! Tu sais pas où j'pourrais les revendre ? », je l'informai que le Q.G. des gonzesses à Ricains était la buvette du parc, qu'on y rachetait café, chocolat, fromage, cigarettes, en somme tout ce avec quoi ils les payaient, d'ailleurs le patron était un Coréen (ou un Chinois), comme dans tous ces trafics ; « Tu veux pas y aller à ma place ? J'te donnerais quelque chose pour ta peine... » Elle m'implora tellement que j'y allai ; quand je me pointai à la boutique – où pour la moindre confiserie aux haricots rouges ou même un petit pain à la crème, il vous en coûtait dix yen, et cinq pour une tasse de café – le Coréen était absent, et je fus reçu par une femme bien en chair, probablement acoquinée à l'affaire vu le regard qu'elle faisait peser sur mes paquets : « Tu m'les laisses ? », elle tira d'une sacoche noire, grosse comme celle d'un contrôleur de bus, une liasse de billets dont elle me tendit sans façon quatre cents yen, « T'as pas de clopes ? On t'fait la cartouche à mille deux cents yen » ; à part elle, il n'y avait qu'une autre femme, une prostituée de toute évidence, chantonnant « *Only five minutes more, give me five minutes more...* », d'une voix qui était étonnamment pure.

Moi aussi j'étais fort, question chansons en anglais ! ... C'est

comme si toute notre éducation scolaire avait été les grèves, les débats, le Jazz-band et le base-ball ; pour les débats, on envoyait le plus bavard comme délégué, et les thèmes c'était du genre : « L'uniforme : pour ou contre ? », même s'il n'y avait de toute façon pas la moitié des élèves capables de s'en offrir un ; pourtant les filles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour avoir un uniforme marin... Un jour, à la fin de la première année après la défaite, je longuais les douves du château d'Ôsaka, enfin, de ce que l'incendie en avait laissé, quand surgit, venu de je ne sais où, un groupe de cinq ou six filles, manifestement élèves du collège d'Ôtemae, qui marchaient en faisant virevolter leur jupe plissée, j'en étais resté bouche bée, d'autant plus qu'à l'époque ma sœur portait encore les pantalons *mompe*⁽³⁰⁾ et que dans mon collège aussi on trouvait normal que des filles à peine sorties du primaire soient encore dans cette tenue de guerre. C'était quelques-uns de ces étudiants assez riches pour porter l'uniforme qui avaient monté le Jazz-band, formation complète, bien qu'ils n'aient pas de partitions, avec laquelle ils donnèrent au concert inaugural : « *You are my sunshine* », « Une lueur brille dans la vallée », « Les jardins d'Italie », « La lune sur le Colorado », et enfin leur succès : « La comparsita », un tango « du compositeur... RODRIGUEZ ! », comme nous le présenta un élève de dernière année – le fils d'un des grandes propriétaires du coin, qui d'après les ragots, se payait des filles au quartier réservé de Hashimoto – en prononçant son « Rodriguez » avec une gravité qui nous impressionna profondément ; le Prince héritier lui-même chante « *Twinkle, twinkle, little star* » publiait-on alors dans la presse.

Dans le parc de Naka no Shima, il y avait un photographe auprès duquel pour quelques clopes, et quand il avait le temps, je prenais des leçons d'anglais – c'était un étudiant de l'École des Langues Étrangères, il était bon en conversation anglaise ; c'est que j'étais devenu entremetteur, si on peut donner ce titre à qui servait d'intermédiaire une fois ou deux par jour seulement, à des filles à la mine de papier mâché, aux épaules maigrichonnes, et qui n'étant pas du métier venaient uniquement parce qu'elles savaient pouvoir y rencontrer des Américains et en tirer du chocolat, pendant que les soldats, de jeunes gars, restaient naïvement plantés en plein territoire de chasse des filles et contemplaient d'un air mélancolique la rivière Dôjima – il est vrai qu'à l'époque ses eaux couraient, libres et limpides... à moins que ces garçons n'aient eu la nostalgie du pays ? – le boulot consistait à établir les contacts puis à revendre la marchandise des filles, qui n'étant pas professionnelles ignoraient les combines, la chasse était fameuse en général, et à cent yen la commission, ça se révélait autrement plus rentable que de démarcher de la publicité tout en occupant mes heures perdues à vendre des

barrettes à journaux et des illustrés, si bien que je me jetai corps et âme dans la mêlée, un petit coup de flagornerie par-ci : « *I hope you hav'a good time !* », un petit clin d'œil par-là : « *What kind of pojition do you like ?* », des phrases auxquelles je ne pigeais pas grand-chose mais qui faisaient rire les soldats – en somme, comme dit Kyôko, sur place, on se débrouille toujours ! Un ex-copain de classe avait dû m'apercevoir un jour à l'œuvre, et apparemment, épaté de me voir discuter avec un soldat, il n'avait pas remarqué l'état piteux de mes vêtements : « Ce type parle couramment, c'est un interprète, un vrai pro ! », le bruit avait dû courir dans l'école, car des bandes d'élèves venaient souvent pour épier ma technique.

À peine Kyôko a-t-elle su que les Higgins arrivaient, qu'elle s'est replongé dans son manuel de conversation anglaise, et il fallait la voir, inculquant à Kei.ichi : « *Good morning*. Le matin, quand tu te lèves, tu leur dis « *Good morning !* » Répète s'il te plaît... Eh, papa ! Tu pourrais t'entraîner un peu toi aussi ? Parce que quand les Higgins seront là, il faudra que tu t'occupes d'eux. Tu leur montreras un peu la ville, tu les emmèneras au Kabuki, à la Tour de Tôkyô, par exemple. Ils ont été tellement gentils avec nous à Hawaï ! », « Impossible. J'ai trop de travail. » « Allez..., tu te débrouilleras bien pour prendre deux ou trois jours ! Tu sais, en Amérique, c'est soudé, un couple. Quand j'étais à Hawaï, ils me demandaient tout le temps : "Et votre mari ? Tout va bien, n'est-ce pas ?", j'étais bien obligée de noyer le poisson en disant que tu viendrais plus tard » ... Non mais qu'est-ce qu'elle va imaginer là ? N'était-ce pas justement parce que je travaillais qu'elle avait pu partir en vacances ? Plus que la rogne, c'était la déprime, complète, rien qu'à l'idée de les voir arriver, d'avoir à leur montrer Tôkyô : « Voici, sur votre droite, le plus haut building du Japon », « *Look at the right building that is the highest* »... Mais bon sang ! Est-ce qu'elle veut que je refasse le p'tit mac, comme à Naka no Shima ? Pas question ! Moi, m'afficher avec des Ricains ?... Manquer à ce point de scrupules ? Sûr qu'il y en a qui ne se gênent pas, j'en vois souvent, à Ginza, de ces jeunes effrontés qui baladent leurs copains américains... et ça plaisante et ça rit ! Il y en a même qui ont le culot de descendre les grandes avenues bras dessus, bras dessous avec leur petite Amerloque ; à l'époque, nous aussi on parlait aux soldats... : cet étudiant, au visage tendu, adressant un jour dans le tramway bondé la parole à deux soldats près de lui... « *What do you think of Japan ?* », l'un haussa les épaules et l'autre lui répondit en le regardant dans le blanc des yeux : « *Half good, half bad* », le garçon acquiesça d'un air aussi sérieux que si on venait de lui assener un axiome philosophique, avant de saisir la tablette de chewing-gum que lui tendait le premier, de la rouler comme une cigarette entre ses doigts et de se l'engouffrer dans la bouche – tous les passagers, dévorés d'envie, suivaient son

manège sans rien en perdre... Mais pourquoi donc les soldats américains éprouvaient-ils ce besoin de distribuer leurs cigarettes et leurs chewing-gums au premier venu ? Par peur d'être chez leur ennemi de la veille ? Était-ce de la pitié pour des estomacs vides ? C'est pourtant pas le chewing-gum qui calme un ventre.

L'été 1945, on habitait le bourg d'Omiya, dans la banlieue d'Ôsaka, il y avait des fermes à proximité et c'était sans doute la raison des éternels retards, voire de la suspension du ravitaillement ; ma sœur qui allait sans arrêt guetter les nouvelles au tableau d'affichage chez le marchand de riz, revenait chaque fois bredouille. Un jour, sous l'emprise d'une faim insupportable, on avait passé la maison au peigne fin, pour ne trouver que de la levure de boulanger et du gros sel qu'en désespoir de cause on buvait, mélangé à de l'eau – peu importe la faim, c'est infect – quand on vit accourir, criant à tue-tête, ses seins, de véritables pis de vaches, à l'air, la femme du barbier : « Ra-vi-taille-men-ent ! Pour sept jou-ours ! », inutile de m'en dire plus, déjà, le tamis à *miso*⁽³¹⁾ dans la main, j'allais me précipiter à la boutique... Halte ! s'ils nous en donnaient pour la semaine, tout ne tiendrait pas dedans, faudrait un sac – ce réflexe d'emporter le tamis, c'était parce que jusqu'ici, comme on ne recevait chaque fois que les rations de deux ou trois jours, soit exactement une petite poignée de riz pour nous trois, j'avais rien à faire d'un sac à provision – abandonnant donc le tamis, je partis comme une flèche vers le magasin ; une pile de cartons kaki de l'armée américaine trônait devant, et déjà un groupe de matrones discutait au milieu de rires égrillards : « Cré-nom de mari ! D'puis qu'il est revenu de Mandchourie, c'est tintin pour moi ! », « Quoi, t'es pas satisfaite ? T'es une sacrée veinarde, et c'est moi qui t'le dis... L'mien, pas plutôt j'sors du bain, malgré c'te foutue chaleur... Et vas-y que j't'y pousse ! Et y met encore tellement du sien que j'repique une de ces suées ! », sachant de quoi elles parlaient, j'ordonnai à ma sœur arrivée en courant derrière moi : « Va m'attendre à la maison » ; c'est qu'une fois une mégère qui avait pas les yeux dans sa poche, une ancienne infirmière, n'avait pas mâché ses mots à la gamine qui faute de corsage, exhibait un nombril légèrement saillant : « Hé, hé... C'est qu'il est mignon, ton p'tit bouton... Mais alors, t'auras sûrement pas l'air si fière quand tu seras dans cette tenue devant ton jeune mari ! »

Fromage ou abricots ? Ça nous connaissait, ces cartons kaki, pas un grain de riz, rien que des vivres américains ; les abricots secs, on n'aimait pas, mais le fromage c'était nourrissant, et même fameux dans le bouillon de *miso* ; sous nos yeux, le marchand de riz éventra les caisses avec un couteau, de petits paquets emballés d'un magnifique papier rouge et vert apparurent, pour prévenir nos questions dubitatives, il annonça : « Cette fois, à la place du riz, ce

sera du chewing-gum. La ration de sept jours. C'est ça, ces boîtes », il en sortit une, on aurait dit un coffret à bijoux : trois jours de vivres.

À raison de cinquante paquets de cinq plaquettes de chewing-gum dans chaque boîte, sept jours de rations pour nous trois, ça en faisait neuf en tout, qui pesaient sur mes bras, en me communiquant une sensation d'abondance certaine tout au long du chemin ; ma sœur bondit en me voyant arriver : « Ouah ! Qu'est-ce qu'il y a d'dans ? », et quelle n'était pas sa joie en apprenant que c'étaient des chewing-gums, ensuite maman posa une boîte en offrande devant la photo de papa mort à la guerre, sur l'autel bouddhique rudimentaire que le menuisier du quartier nous avait échangé contre un beau kimono rescapé de l'évacuation, puis elle fit tinter la clochette et on attaqua ce festin intime qui promettait d'être gai : on mâchait, remâchait, sans un mot, entièrement absorbés dans le dépiautage des plaquettes, à voir nos joues, on aurait pu croire qu'on s'empiffrait de petits pains et de boules d'agar-agar farcies à la confiture de haricots rouges – comme d'après mon calcul il y avait à peu près vingt-cinq chewing-gums par repas, et que les mastiquer un à un jusqu'au bout nous aurait épuisés, on s'en bourrait la bouche, sans attendre que le goût de l'un ait passé pour en reprendre un autre – bientôt, ma sœur brandit au bout de son doigt une boule brunâtre : « Comment qu'on fait, j'peux recracher ? »... C'est là que j'ai compris... Ces chewing-gums, ce n'était pas ce qui allait remplir nos ventres affamés, et cette salive au lieu de nous gonfler comme l'aurait fait le thé, ne faisait que relancer la faim qui à nouveau nous tenaillait... Déjà on en avait les larmes aux yeux, de rage autant que de détresse. Finalement, je les ai revendus au marché noir ces chewing-gums, peu avant sa fermeture définitive, et j'ai pu acheter comme ça de la farine de maïs ; on n'avait pas à se plaindre, on n'était pas morts de faim ; mais, je suis sûr d'une chose, le chewing-gum, c'est pas nourrissant !

Non, s'ils avaient su ce que c'est que de mendier ne serait-ce qu'une fois : « *Give me shigarettes, chocolate... San Kyoû !* », ils ne pourraient pas discuter tranquillement avec un Américain ! Regardez donc leur tête à ces Japonais, on dirait des singes ! Comparez-la au visage de l'Américain, avec son arête nasale marquée, ses orbites sculptées... Et dire qu'à notre époque, y en a qui osent prétendre que le Japonais a du charme, une belle peau... Des propos sérieux, ça ? Chaque fois que je vais dans un bar à bière – et la chose m'arrive souvent – je peux être sûr que mon voisin de table sera un soldat de la marine, ou en tout cas un étranger, et je veux bien que sur le chapitre de la tenue vestimentaire, il soit plutôt minable, mais, le visage... ! Toute la civilisation s'est exprimée là ! La tridimensionnalité de ces traits me fascine littéralement... Il tranche sur les Japonais autour, non ? Au moins au physique en tout cas... Ces bras massifs, ce torse puissant...

Est-ce qu'on ne se sent pas ridicule à côté ?

« Les Higgins ont des origines anglaises, paraît-il, et d'ailleurs lui, avec sa barbe blanche, il me fait penser à un de ces célèbres acteurs de théâtre... Tu vois ? » Bon, suffit comme ça, Toshio l'a déjà bien assez remarqué sur les photos en couleurs montrant Higgins en slip de bain à Diamond Head ou Black Sand Beach, les chairs du torse un peu lâches mais le ventre bien ferme encore, et sa *Mrs.* affublée d'un pseudo-bikini en dépit de son âge ; « Ils rougissent très vite au soleil avec leur peau blanche. Lui est très poilu, mais ses poils ne sont pas de la même nature que les nôtres, ils sont souples avec des reflets roux. C'est extrêmement joli », Kyôko imputant cela à une alimentation différente, une fois de retour de Hawaï, n'avait plus donné que de la viande à Kei.ichi, ça lui avait passé assez vite mais récemment elle s'y est remise : « C'est qu'ils aiment le bifteck, ces Américains ! La viande japonaise est délicieuse, je suis sûre qu'ils l'aimeront », en guise d'exercice probablement, elle a rempli le frigidaire à la manière américaine de morceaux de bœuf qu'elle leur a servi tous les soirs en grillade, en vrai maître d'hôtel pointilleux : « saignante ou à point ? »

Elle a habillé la lunette des cabinets d'une housse en tissu éponge rose – ça se fait à Hawaï, c'est une marque de savoir-vivre – le bain à la japonaise n'étant pas adapté à l'usage occidental^[32], lui donnait bien des soucis..., là-dessus elle s'est lancée dans la chasse aux cafards, puis a décidé de passer sa chambre aux Higgins et acheté pour la famille un matelas à l'occidentale, passe encore pour les fleurs en plastique de la pièce de séjour, mais quand elle a parfait le décor avec le portrait d'elle et Kei.ichi à Hawaï, et l'agrandissement de la photo de mariage, probablement une idée tirée des séries dramatiques vues à la télévision américaine, Toshio a quelque peu protesté ; mais par la suite, voyant que c'était plus simple de lui abandonner la responsabilité de ces petites initiatives, il s'est contenté de contempler de loin les remaniements quotidiens, au reste peu coûteux, de leur foyer.

Du temps où je faisais le mac à Naka no Shima, un ancien copain de classe dont le père était boucher au quartier de Shinsaibashi, était venu me confier : « Toi qui connais des Américains, tu pourrais pas en amener un à la maison ? On voudrait en inviter un à dîner. » Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? à l'entendre, son père s'était tellement enrichi avec sa viande, qu'il se faisait beaucoup de soucis, il s'était bien fait construire une maison avec une porte d'entrée munie d'un système d'ouverture électrique, n'empêche qu'il cherchait toujours quoi faire du magot, et comme il aimait avoir de la vie et de la gaieté autour de lui, il donnait souvent des réceptions, mais voilà que maintenant il aimerait inviter un Américain : « Ils sont venus de si loin... Et tout ce mal qu'ils se donnent... Il faut les dédommager ! » ;

je ne me fis pas prier deux fois, dans l'espoir d'en tirer un morceau de viande conséquent, et y allai avec un dénommé Kenneth, un Texan de vingt et un ans à qui j'avais expliqué tant bien que mal la situation ; la villa, cossue, était située en bordure du parc du Kôrien, on nous fit asseoir dans le salon, Kenneth sur une peau de tigre devant le *tokonoma*, puis on nous servit à chacun un petit plateau garni d'un repas traditionnel, que Kenneth ne toucha pas, occupé comme il l'était à essayer de fourrer ses longues jambes quelque part – d'ailleurs, je ne vois pas comment il aurait pu apprécier la carpe au bouillon de *misoshiru*^{33} ou le *sashimi*^{34} de dorade – pour tuer le temps il buvait d'un liquide étiqueté « vin d'orge » – de la bière – et pour finir, les gamins de la maison s'exhibèrent dans une sorte de mime sur la chansonnette : « Est-ce une ombre, un saule ou... Le petit Kantarô ? », j'étais mort de honte, mais monsieur le boucher, l'air suprêmement satisfait, tirait sur sa longue pipe des bouffées qu'il entrecoupait de « *Japan Pipe* », « *Japan Pipe* » – le seul mot qu'il aura jamais appris.

Pas de risque qu'on me fasse danser deux fois sur cet air-là, mais si, par hasard, Higgins faisait la grimace devant les plats de Kyôko, ou bien si celle-ci incitait Kei.ichi : « Chante quelque chose à ton grand-papa... *Let's sing !* » – c'est qu'il est doué maintenant pour imiter « Ah qu'*j'suis embêté* »^{35} et autres chansons de la télé – rien que d'imaginer le tableau, Toshio a le sang qui lui monte à la tête.

« Voici une robe de chambre qui devrait lui aller. » Kyôko déchirait le sac d'un grand magasin dont elle sortit une robe de chambre écarlate : « C'était la plus grande taille. Papa, essaie-la, s'il te plaît ! », elle la lui a fait enfiler sans lui demander son avis. Elle allait juste bien à Toshio – ses un mètre soixante-seize correspondent à la taille « X.L. » au Japon –, « M. Higgins fait ça de plus que toi », la main levée elle indiquait la différence, « Bah ! j'espère qu'il ne m'en voudra pas. À Mme Higgins, je passerai un de mes *yukata* »^{36}. »

« La taille moyenne de l'Américain est d'un mètre quatre-vingts, celle du Japonais : un mètre soixante. Une petite différence de vingt centimètres, mais tout est là. Pour moi, c'est ça, la raison de notre défaite. C'est tout le problème de l'incidence de la force physique individuelle sur le niveau de puissance nationale... » Le prof de Sciences sociales – son cours remplaçait celui d'histoire^{37} depuis la défaite – était très fort dans ces sortes d'interprétations, dont on se demandait par ailleurs qu'elle pouvait être la part de vérité... Avait-on affaire à un fanfaron ou à un roublard ? À moins que ce ne fût sa manière de maquiller son malaise : devoir prêcher le « Japon, pays démocratique » tout de suite après le « Japon, terre des dieux », et cela à l'aide de manuels scolaires caviardés à chaque page ; depuis les essais nucléaires américains dans l'atoll d'Eniwetok, les premiers de ce type depuis la guerre, il n'arrêtait pas de nous menacer : « Si la

réaction en chaîne est bel et bien infinie, le globe terrestre va finir par sauter ! », il se prenait aussi pour un prophète : « L'armée américaine nous oblige à ramasser les tuyaux dans les ruines parce qu'elle envoie le plomb sur son territoire comme matériau antiradiation. Bien évidemment, nous sommes à la veille de la troisième guerre mondiale, le conflit soviéto-américain est inévitable ! », ... Inutile d'insister, j'en étais déjà pénétré, et jusqu'à la moelle, de l'idée que cette différence de vingt centimètres, c'était toute la différence entre nos puissances nationales !

L'après-midi du 25 septembre 1945, par un temps splendide – pas le moindre nuage ne troublait le ciel de plomb accompagnant les journées préluant à l'automne cette année-là, ... non, d'ailleurs, ce n'était pas le cas, j'en suis sûr : le premier typhon n'était-il pas déjà passé, et en avance ? les jeunes plants de riz gisaient, vrillés en touffes dans les rizières, comme si le vent les avait piétinés, présage de récoltes catastrophiques... mais ma mémoire me joue parfois des tours... En tout cas, aussi bien le 25 septembre que le jour de la défaite, le ciel était, j'ai envie de dire d'« un azur américain » – comme on attendait le débarquement des troupes américaines dans les prochaines heures, on avait eu congé à l'école, de toute façon les cours se passaient presque exclusivement à déblayer les ruines ; or moi, comme je me doutais, sans savoir d'ailleurs pourquoi, qu'elles arriveraient en avion ou par bateau, m'étant éloigné de notre abri au milieu des ruines du quartier de Shinzaïke, je marchais en direction de la mer, quand déboula, pétaradant sur la nationale, un side-car monté par un policier, jugulaire du casque serrée au maximum et visage tendu, puis à cent mètres derrière avançant avec une allure d'autant plus majestueuse que le side-car avait filé, une colonne sinueuse de ce que j'identifiais après coup comme étant des jeeps et des camions bâchés, que je ne quittais pas une seconde des yeux, ahuri, regardant passer véhicule après véhicule et quand ils arrivaient à ma hauteur, j'avais l'impression qu'ils fonçaient à toute allure.

Six ans plus tôt, j'avais pu voir semblable détachement de camions sur la nationale, mais c'était de nuit et ces camions transportaient des troupes japonaises hébergées par les habitants pendant la bonne vingtaine de jours qu'avait duré l'attente de leur bateau dans le port de Kôbe ; les deux soldats qui étaient chez nous étaient devenus mes bons copains. Ils partirent tout d'un coup, un soir vers neuf heures : maman et moi on regardait depuis le trottoir, il y avait plein de camions, les soldats s'y étaient entassés sans un mot, de temps à autre le hululement d'un ordre déchirait la nuit et les silhouettes de nos deux soldats soudain avaient disparu dans les ténèbres... Peu après il m'avait semblé entendre un chant : « Nous sommes des braves, nous vous ramènerons la victoire » – j'ai dû avoir une hallucination – et ne

voilà-t-il pas qu'en dépit de mes efforts mes larmes s'étaient mises à couler, couler... Les camions étaient partis sur la nationale, en direction de l'ouest : deux faisceaux de phares dardés, immobiles, vers le ciel nocturne, découpaient le contour des nuages.

Les camions de l'armée américaine remontaient eux aussi la nationale en direction de l'ouest, je les avais détaillés au début comme si j'énumérais des wagons de trains de marchandises mais je n'en voyais pas le bout ; au milieu de la haie de gens encore en casque et guêtres qui s'était formée au bord de la route, un gamin au crâne nu et exceptionnellement bombé, s'était exclamé : « Hé, ils arrivent avec leurs cannes à pêche, les Américains ! », effectivement on la remarquait à l'arrière de chaque jeep, cette « canne à pêche », la tige souple qui vibrait à chaque secousse du véhicule, « Les Chinetoques y faisaient la guerre avec des parapluies, avait observé un vieillard, si les Américains s'y mettent avec des cannes à pêche... Pardi, ça change tout ! », moi je ne voyais pas la différence, et j'avais beau essayer d'imaginer les Américains venant pêcher des labres ou de petits gornauds, comme moi et mes copains, sur la plage de Tômei, ça me faisait tout bizarre, quand un jeune gars, démobilisé depuis peu selon toute apparence, nous expliqua : « C'est une antenne, pour la radio. » ... Bigre ! Ils font la guerre avec des radios ? Voilà qui franchement m'emballait...

Tout à coup le cortège s'arrêta net, sans intimation, sans un cri, des soldats qu'on n'avait pas encore vus à cause de leur treillis de la même couleur que les bâches, en jaillirent, fusil au poing, éjectés comme des balles, puis une fois à terre, ils s'adossèrent nonchalamment aux camions et se mirent à nous contempler, les joues plus cramoisies que des diables, « Non... C'est incroyable ! Qui c'est qui les a appelés des "Blancs" ? C'est des démons rouges !... » Probablement qu'il pensait à la même chose que moi ce type de mon âge, terrifié ; de la foule, à environ deux cents mètres en amont, une rumeur montait sans que l'on sût s'il s'agissait de cris de joie ou d'horreur : je tendis le cou et aperçus deux têtes, que dis-je, deux bustes d'Américains dressés au-dessus de l'attroupement, je me faufilai jusqu'au bord de la nationale pour voir de quoi il retournait... Soudain, trois géants que je n'avais pas vu approcher se dressaient à environ deux mètres de moi, les lèvres animées d'un mouvement de mastication, ils défaisaient des paquets de chewing-gums dont ils lançaient les plaquettes une à une par terre, plic ! plac ! Interdits, on les regardait faire, sidérés par tant de désinvolture, les Américains tendirent le doigt vers le sol comme pour dire : « Allez, ramassez, ramassez ! » ; sûr que le premier qui s'est baissé l'a fait par peur plutôt que par esprit de mendicité : il n'avait pas ce qui s'appelle l'air heureux, le bonhomme avec son chewing-gum à la main, en caleçons longs et maillot de corps de crêpe blanc,

chaussettes, guêtres et souliers marron ! Le premier y avait mis la main timidement, mais à sa suite les pigeons s'abattirent sur le grain.

Jusque-là je n'en avais pas eu l'intention, mais à voir ces Américains de près, le souvenir de la tirade du prof de judo assenée sur un ton théâtral me revenait : « Quand vous en aurez un devant vous, rappelez-vous bien de ça : son point faible, c'est les reins. Alors, "Projection au sol" ou "Déséquilibre avant droit" par prise de hanche, voire un simple croc-en-jambe, et son compte est bon ! C'est vu ? », et comme je les examinai, bien que sans projet sérieux, pour me faire une première idée sur la manière de s'y prendre, je me retrouvai drôlement découragé. Percival devait être un cas à part chez eux : les Américains que j'avais sous les yeux, ils avaient des bras comme des massues, leurs reins c'étaient des meules à broyer, et ces fesses puissantes bien prises dans le tissu brillant de leur pantalon ! Leur allure n'avait rien à voir avec la nôtre dans notre uniforme civil ! ... Bien qu'au judo on m'ait trouvé tout juste bon à être « postulant à la première ceinture », j'étais capable d'envoyer au tapis les plus grands d'une « Projection par-dessus l'épaule », mais rien à faire, je ne me sentais pas de taille à lutter avec ces bêtes-là, leur prestance me clouait d'admiration. Quoi de plus naturel que le Japon ait perdu ? C'était absolument prévisible... Pourquoi avoir fait la guerre à des colosses pareils ? On pouvait toujours essayer de les transpercer de nos baïonnettes en bois, elles se seraient rompues contre eux... Sur ce, lassés sans doute de semer le grain, les soldats retournaient aux camions, quand, deux ou trois personnes qui déjà devaient les regretter se précipitèrent à leur suite, à la surprise générale, les soldats d'un mouvement souple les couchèrent en joue, pris de court les poursuivants faillirent tomber à la renverse, les soldats éclatèrent de rire, ce qui déclencha aussitôt un ricanement dans la foule.

Le lendemain, on nous envoya en service bénévole à l'office des Douanes : sous prétexte d'un « Grand Ménage », on jetait par les fenêtres du bâtiment les documents qu'on y trouvait pour les brûler ; pourtant ce qui ne devait pas tomber aux mains de l'occupant avait probablement déjà fait l'objet de mesures particulières, en sorte que ce « Ménage » n'était qu'un pas de plus dans la folie qu'attisait le vent de panique ; ces feuilles, ce n'était que du papier réglé, et sur une seule face encore, elles me convenaient parfaitement car tout ce que j'avais pour écrire c'étaient des dos de vieilles factures d'une papeterie, et puis, vu qu'elles allaient être brûlées... J'en cachai, enroulées sous ma chemise, mais évidemment, ce n'était pas une douane pour rien, la contrebande fut découverte et aussitôt réduite en cendres !... Dire que trois mois plus tôt ce même bâtiment des douanes nous servait de point de rendez-vous quand, nous fauflant entre les hangars Mitsui et Mitsubishi serrés les uns contre les autres, on allait sur la place de

sable de Onohama construire des murs de protection pour les canons de 125 de la D.C.A. – une arme ultramoderne du Japon, censée pulvériser une paroi d'acier en plein vol et jusqu'à quinze mille mètres d'altitude, et qui « Grâce à ses radars et à son mode de couplage, peut tirer aussi bien à la verticale, qu'en approche ou en poursuite », nous expliqua le chef de section militaire –, ainsi, Kôbe était protégée par des murs d'aciers, l'ennui c'est qu'en tout il n'y avait que six canons ; le chef nous laissait regarder dans ses jumelles, et bien qu'il fît jour, on distinguait Jupiter.

Le 1^{er} juin, au moment où remontant la baie d'Ôsaka les B 29 fondaient sur la ville, la D.C.A. vomit autant de feu qu'elle le put, malheureusement pas un avion ne tomba ; les soldats, eux, ça les laissait froids, et à mes compliments : « Vos engins sont fabuleux, ils crachent le feu ! », ils répondirent le plus sérieusement du monde : « C'est pour ça qu'on les appelle des "cracheurs de feu". »

Entre se préparer à affronter l'armée américaine comme trois mois auparavant, et participer maintenant au « Grand Ménage » d'accueil, il y avait une évidente différence : le travail d'aide à la construction du camp de Onohama nous donnait droit à un supplément de ration d'un pain, alors que depuis la défaite le service obligatoire nous rapportait de l'argent : un yen et demi par jour ; une fois, à la pause de midi, quittant l'office des douanes, je poussai jusqu'à la plage de Onohama toute proche de là : les batteries de la D.C.A., les grils à poisson des radars... tout avait disparu, il ne restait qu'une trentaine de tuyaux en ciment, et au large une rangée de petits vaisseaux de guerre américains qui draguaient les mines qu'ils avaient eux-mêmes posées.

Une idée a soudain traversé l'esprit de Toshio : « Quel âge il a, le Higgins ? » Kyôko ne savait pas bien : « Oh, dans les soixante-deux ou soixante-trois ans, je pense. Pourquoi ? » « Il t'a pas dit s'il avait fait la guerre ? », « Mais non ! Tu crois que ça vient à l'idée de parler de choses pareilles à Hawaï ! », puis, sans désespérer : « Oh, mais je sais bien que tu le ferais, toi ! », avant d'ajouter précipitamment : « D'ailleurs je t'interdis de parler de la guerre quand ils seront là ! Imagine comme ils seraient contents s'ils savaient que ton père y a été tué. » Chaque fois qu'il invite un ami de son âge à la maison, l'alcool aidant, la soirée s'achève fatalement sur des histoires de mobilisés et des chansons de troupe, et Kyôko, devenue acerbe sans doute parce qu'elle se sent à l'écart, râle : « Ridicule... Encore ces sempiternelles histoires ! », voilà pourquoi sans doute elle a éprouvé le besoin d'enfoncer le clou, mais elle peut être tranquille : Toshio est bien incapable de discuter de la guerre en américain, il n'en sera pas question... « Tu ferais bien d'oublier toutes ces horreurs ! Tes histoires de guerre, les événements de l'époque, ça n'en finit pas ! Chaque année, l'été nous vaut des souvenirs inédits... Je déteste ça ! Parce que

tu sais, moi aussi j'en garde des images pénibles : quand maman m'emportait sur son dos vers les abris antiaériens... et ce goût des boulettes de farine !... Alors dis donc, jusqu'à quand ça va durer ces histoires ? À trifouiller ce passé, à exhumer les souvenirs du 15 août... J'en ai marre, moi ! On dirait que t'es fier d'avoir souffert ! » Kyôko argumentait avec une véhémence si sincère que Toshio n'a pas eu d'autre solution que de se taire, comme il le fait toujours en pareil cas, au bureau par exemple, quand il se laisse aller devant ses jeunes collègues à évoquer les bombardements aériens, le marché noir ou n'importe quoi de la guerre, il les voit esquisser un sourire, oh, juste un imperceptible « le voilà qui renfourche son dada », mais du coup il a l'impression qu'il se prend pour un Ôkubo Hikozaemon⁽³⁸⁾ racontant à la première personne les exploits de son meilleur lancier, Sumon Juyama, ou encore, qu'on va le soupçonner de toujours tout dramatiser, aussitôt, paralysé à l'idée d'être pris en flagrant délit et en proie à une forte émotion, il s'interrompt ; d'autant plus que le 15 août prochain, vingt-deux ans auront passé, et qu'on pourrait bien prendre ses histoires pour des propos séniles.

Le 15 août, dans l'abri antiaérien de Shinzaïke, j'avais maman et ma sœur sur les bras ; et ce n'est pas qu'un mot : nous, les garçons de quatorze ans, étions les seuls bras sur lesquels on pouvait compter, faute d'hommes, quand il fallait écoper l'eau de pluie dans les abris ou aller au puits si l'eau était coupée – maman, elle, était malade, sujette à l'asthme et à des névralgies. Aujourd'hui, je ne me souviens plus si c'est la veille ou le matin même du 15 août qu'on nous a avertis de la transmission prochaine d'une nouvelle importante – l'association de quartier⁽³⁹⁾ avait survécu à ses cendres, et puis notre voisinage était joliment reconstitué maintenant, les uns se logeant entre des tôles appuyées contre un pan de mur, d'autres dans des abris antiaériens sur lesquels ils posaient un toit à un mètre à peu près au-dessus du niveau de la rue. Une trentaine de personnes discutait, réunie devant l'association des jeunes rescapée, elle, de l'incendie : « Ils vont proclamer la loi martiale », « Vous croyez que Sa Majesté va prendre Elle-même la direction des armées ? »... Le 14 août, Ôsaka avait subi un grand bombardement et Kôbe avait été mitraillée par les chasseurs : personne n'imaginait un seul instant que la guerre pût cesser le lendemain ; « ŒUVRONS POUR LES GÉNÉRATIONS À VENIR. SUPPORTONS L'INSUPPORTABLE. ENDURONS L'INTOLÉRABLE ⁽⁴⁰⁾ », même si on tendait l'oreille vers cette voix surnaturelle, on était là, la tête dans les nuages, mais juste derrière un speaker de la radio relut la proclamation de l'Empereur, puis le son fut coupé ; l'idée que ça y était, que la guerre était finie, commençait vaguement à germer dans nos esprits, mais on restait sur nos gardes, par peur de la malédiction si on faisait par mégarde échapper un mot ;

« L'Harmonie est restaurée, voilà ce que cela signifie » déclara le chef de l'association de quartier, qui se remarquait avec ses petits cheveux blancs repoussant sur son long crâne rasé ; l'expression qu'il employa évoquait un souvenir remontant à l'été quinze cents et quelque..., à moins que ce ne soit l'hiver : le siège du château d'Ôsaka⁽⁴¹⁾, qui avait débouché sur une « Restauration de l'Harmonie » entre Ieyasu et Hideyori ; personne n'imaginait qu'on avait perdu la guerre, et je suppose que j'étais choqué, parce que je restais désorienté sous le ciel de plomb, sans me rendre compte que j'étais inondé de sueur ; c'est dans cet état que je rentrai à l'abri : « Maman ! Paraît que la guerre est finie ! », ma sœur, en train de peigner sa chevelure pour se débarrasser des poux qui y pullulaient, s'écria immédiatement : « Alors, papa va rentrer ? », mais maman continuait à masser ses genoux frêles avec du talc, elle se taisait, au bout d'un moment elle dit quand même : « Il faudra faire bien attention... », et c'est tout.

« Grand frère ! Y nous envoient des trucs... Les B 29 ! », c'était ma sœur, elle criait ; moi dans la touffeur moite de l'abri, je m'appliquais à souffler sur ma poitrine pour me donner une illusion de fraîcheur, ... V'là qu'ça recommençait les bombes ? « Hé, grouille-toi de rentrer ! », « Mais non, c'est des parachutes ! » ; quand je tendis le cou dehors, et bien timidement encore, le soleil déclinait, teintant les monts Rokkô des lueurs du couchant qui contrastaient avec le ciel d'un bleu sombre au-dessus de la mer sur lequel dans le lointain se fondait une formation de trois B 29 ; je redressais la tête, au-dessus de nous et sur tout l'ouest, d'innombrables parachutes se déployaient magnifiquement, on aurait dit qu'ils étaient comme enchevêtrés les uns dans les autres, légèrement inclinés ils descendaient, tous poussés dans la même direction comme par une volonté propre ; sans doute par peur, ma sœur se cramponnait maintenant à moi, je la serrai dans mes bras et on se baissa... au cas où ; « Qu'est-ce qu'ils ont encore balancé ? », ma voix tremblait – cette bombe d'un nouveau type lâchée sur Hiroshima, la bombe atomique, elle aussi était suspendue à un parachute... Mais alors pourquoi en envoyer une telle quantité et qui plus est sur des ruines à perte de vue ? Les parachutes perdaient de la vitesse à mesure qu'ils approchaient, ils glissaient vers le sol où ils venaient se coucher ; nul souffle d'air n'effleurait la terre en cette heure immobile du crépuscule, ils demeuraient inertes.

Le doigt brandi vers les parachutes, un bonhomme, la pelle à l'épaule comme un fusil, et une vieille qui en dépit de la chaleur épouvantable avait noué une capuche sur sa tête, sortaient et rentraient de leur cabane de tôle ondulée, au milieu d'un étrange silence ; un gamin d'une douzaine d'années, torse nu, s'élança en premier, ce que voyant, la curiosité ayant eu raison de la peur, je m'élançai vers le parachute le plus proche ; il se trouvait sur un court

de tennis transformé en champ de patates douces, et au milieu de la masse de toile blanche il y avait une bosse : une bombe ou quoi ? On savait que c'était son chargement, mais personne n'osait s'aventurer, « Défense d'approcher !... Arrière, on recule ! », vociférait dans son mégaphone un gendarme monté sur une bicyclette, je grimpai aux branches d'un sterculier épargné par les incendies pour guetter de là-haut la suite des événements ; un coup d'œil sur le paysage à l'ouest me révéla des taches blanches le long de la nationale, qui ressemblaient aux flaques d'eau des cratères de bombe, « Ouah ! Y en a plein ! », je m'époumonais pour faire part de cette découverte, mais déjà les gens s'attroupaient autour, alors que personne n'avait encore repéré les formes blanches éparpillées entre la mer et la nationale, une vieille femme accourait pour demander de l'aide : « Y en a un à côté de chez moi... Vous savez pas ce que c'est ? », bien qu'on ait intensément observé la descente des parachutes, on n'avait pas réussi à identifier leur chargement, « Ça ressemble à un tonneau, de la taille d'un quartaut à peu près. J'ai des œufs dans mon abri, vous croyez que je peux aller les prendre ? », nul ne s'était senti capable de la rassurer tellement on avait peur des bombes à retardement et des mines, on ne pouvait que contempler, effarés, le fantôme blanc qui soupirait au moindre souffle.

Un martèlement sec sur la chaussée annonçait l'arrivée au pas de course de soldats... Ouf ! Je supposais que c'étaient des artificiers venus désamorcer les bombes, mais, en y regardant de plus près, j'aperçus un groupe d'une dizaine d'hommes, torse nu et sans armes, qui, se dispersant autour des parachutes, s'en emparaient sans la moindre hésitation ; les spectateurs refermant le cercle autour d'eux, les regardaient retirer la toile blanche sous laquelle apparut un baril de couleur kaki – un de ces barils comme j'en avais déjà tant vus, tout calcinés, mais celui-ci avait l'éclat du neuf et était couvert de chiffres et autres minuscules inscriptions en anglais – les soldats se mirent à trois pour le renverser sur le côté et le faire rouler en le poussant à travers le champ de patates douces, sans d'ailleurs prêter la moindre attention aux plants déjà hauts et vigoureux, « C'est quoi qu'y a d'dans ? Une bombe ? », finit par demander quelqu'un, « Le ravitaillement de leurs prisonniers. Ils sont prévoyants, ces Américains ».

Il y avait bien un camp de prisonniers américains au port de Wakiham, je les voyais souvent travailler, notamment pour transporter des colis sur la jetée, mais... c'étaient vraiment pour eux, ces trucs ? Façon de plaisanter, quelqu'un déclara : « Ah, c'est que nous aussi, on est des prisonniers à partir d'aujourd'hui !... », il sortit de sa poche un paquet de cigarettes : « Fameux leur tabac ! Un cadeau de Roosevelt... hmm, plutôt de Truman ! », il en offrit une à un type

de la défense passive : « Y a vraiment tout ce qui faut dans ces trucs » ; le baril avait fini par arriver sur la route, ils le poussèrent du pied jusqu'à une charrette à bras sur laquelle ils le hissèrent, et pas plus tôt le cliquetis des roues se fut-il évanoui, que l'attroupement s'égréna aux quatre vents – ces trucs où y a tout ce qui faut, ces trésors en conserve, je vais quand même pas les laisser filer comme ça ? Si c'est pour des prisonniers, j'les rafle !... j'étais plus affamé que vindicatif – aussitôt je fonçai droit vers les flaques blanches qui se trouvaient entre la mer et la nationale ; le jour tombait déjà, et je courai à travers le quartier entre chien et loup vers les parachutes blancs, alors que la veille encore on aurait fui tout ce qui tombait du ciel, je cavalaï maintenant comme un fou, de la même manière que lors des bombardements du 5 juin, au milieu des ténèbres de fumées noires, je cherchais désespérément un abri ; les adultes pullulaient déjà tels des fourmis autour des barils, armés de marteaux et de tournevis ils suaient sang et eau pour les ouvrir, on me refoula bien que je me fusse tenu à distance pourtant ; sur le chemin vers notre abri, les glapissements de cette vieille qui tout à l'heure s'inquiétait pour ses œufs ébranlaient la nuit : « Il est tombé sur mon terrain, il est à moi ! Essayez toujours, je le rendrai pas ! Fichez le camp, allez ! Ouste ! »

L'armée intervint : il y avait trop de vivres pour les prisonniers, à chaque association de quartier revenait la responsabilité d'une distribution strictement équitable ; il fallait rendre tous les produits non comestibles, et faire disparaître les autres dans les plus brefs délais, car on ne savait pas quand les Américains allaient débarquer, et ce serait sûrement la peine de mort pour ceux qui seraient découverts ; après ce discours en forme de chantage, l'armée accorda deux barils à chaque groupement de voisins, abandonnant ceux déjà ouverts à leurs propriétaires ; la distribution eut lieu dès le lendemain après-midi, devant l'association des jeunes ; les paquets contenus dans les barils étaient enveloppés dans du papier vert, pas moyen de deviner leur contenu, le chef de l'association de quartier demanda avec un sourire forcé : « Y a-t-il quelqu'un qui lise l'anglais ? » ; les intellectuels de cet acabit avaient été évacués depuis longtemps, il ne restait plus que les gens contraints par leur métier : ferblantier, menuisier, tailleur, marchand de tabac, épicier, prêtre de la religion de la « Lumière d'Or »⁽⁴²⁾, instituteur ; moi, en tant que responsable de l'entraînement à la lutte contre le feu, je pouvais me permettre de bomber le torse devant les adultes, sauf quand on en arrivait au chapitre de l'anglais ; « Ouvrons-les un par un, pour qu'il n'y ait pas d'injustice ! », tous les barils contenant une seule espèce de produits, du genre chaussure ou tabac par exemple, avaient déjà été répartis entre les divers groupements de voisins, semblait-il ; on ouvrit une de ces étroites boîtes rectangulaires semblables à celles où on met le

casse-croûte des enfants, elle était remplie à ras bord de fromage, conserve de haricot, papier hygiénique vert, trois paquets de cigarettes, chewing-gums, chocolat, biscuit, savon, allumettes, confiture, compote, et trois comprimés blancs : chaque foyer en reçut deux ; ensuite on passa aux boîtes de conserves cylindriques, bourrées les unes de fromage, les autres de bacon, ou de jambon, haricots, sucre... J'avais envie de tuer tout le monde pour pouvoir tout embarquer, mais je ne devais pas être le seul vu les soupirs qui fusèrent au moment où le sucre fut rassemblé dans un carton – « *Le luxe : c'est l'ennemi* », « *Nul désir sinon la victoire* », chaque fois que je voyais ces slogans j'avais l'impression qu'il y était question de sucre, qu'on me rappelait que le sucre était un luxe dont on aurait à satiété si on gagnait la guerre, or qu'est-ce qui nous tombait du ciel le jour de la défaite ? Du sucre – parmi quantité d'autres trésors, on reçut deux pleines poignées de fines brindilles, racornies et noires, qu'on ne sut pas identifier sur le moment, mais on était bien trop occupés pour s'interroger : on aurait pu nous donner du sable, tout ce qui comptait c'était de comparer sa part avec celle du voisin avant de soigneusement la planquer. Il y eut même du coton absorbant qu'une matrone, lunettes au nez, proposa de céder aux femmes, le responsable de la garde changeant de couleur refusa tout net : « Pas d'injustices ! » ; ce coton, je me doutais de ce qu'elles en faisaient : après l'incendie qui avait détruit la maison, ma mère était allée chez le pharmacien : « Mes règles sont très en retard », une femme du même âge avait ajouté : « Moi aussi », elles en avaient discuté avec le pharmacien, embarrassante conversation conclue par ces mots : « De toute façon, tant mieux puisqu'y a plus de coton ! » ; apparemment elles étaient nombreuses dans ce cas depuis le début des bombardements.

Le chef de l'association de quartier nous avait mis en garde : « les Américains peuvent arriver d'un jour à l'autre, cette ration exceptionnelle de vivres, on vient de la rafler à leurs prisonniers, ne la faites pas durer, on ne sait jamais ! » ; ce fut évidemment la première chose que je déclarai en arrivant chez nous : on avait tellement l'habitude de faire durer interminablement les vivres que si maman m'avait dit qu'aujourd'hui on n'avait droit qu'aux haricots, je crois que j'en aurais pleuré, les yeux rivés sur cette ration, parce que ça faisait tellement longtemps qu'on subissait les privations... Pourtant je n'avais touché à rien sur le chemin, même pas au sucre, en fait, j'étais trop excité, imaginant mon triomphe quand j'arriverais en héros avec mon trophée.

Suivant mon idée, maman mit un biscuit et les cigarettes en offrande devant la photo de papa disposée dans un coin de l'abri, et c'est seulement après avoir goûté d'un peu tous les produits

américains que je me dis tout à coup : « S'il était vraiment là, papa, avec son âme... qu'est-ce qu'y dirait qu'on lui offre des choses qu'on avait raflées aux *"Anglo-Saxons = Démonsoiffés de sang"* !... »

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Mon excitation un peu calmée, je m'intéressai aux brindilles noires : apparemment c'était la seule denrée qu'il fallait cuire, mais j'avais beau les humer, en sucer une, impossible de savoir comment. « Je vais aller demander », je n'avais qu'une envie, c'était de continuer à bouffer ; je filai chez la voisine, une blanchisseuse, qui se creusait aussi la tête : « Ben... J pense que je vais essayer de les faire bouillir un peu ? Ça m fait drôlement penser aux algues *hijiki*⁽⁴³⁾ », si c'était ça, il y a encore peu de temps on en mangeait pour accompagner les beignets de pâte de soja ... le vrai régal des petits commis d'Ôsaka, à ce qu'on disait. À peine rentré, je fis un feu dans le brasero en terre rafistolé au fil de fer, posai dessus notre unique casserole rescapée de l'incendie, et selon le conseil de la voisine, je mis les algues à bouillir ; l'eau tourna progressivement au brun, « Hé, venez voir ! C'est normal ? », interrogée, maman s'approcha en traînant sa jambe malade : « C'est l'amertume qui s'en va. Il doit y en avoir une bonne dose dans les algues américaines ! », j'égouttai soigneusement, changeai l'eau, mais chaque fois elle finissait par reprendre cette couleur marronnasse... la quatrième étant restée à peu près claire, j'assaisonnai de sel et goûtai : c'était poisseux, coriace sous la dent, et en plus effroyablement insipide... pour tout dire : les ersatz de grosses nouilles noires à base de gelée d'algues étaient un délice en comparaison ! et puis j'avais beau mâcher, et remâcher encore, ça restait coincé dans la bouche, pas moyen d'avaler... « C'est quoi ces trucs ?... C'est bizarre, j'les aurais pas fait cuire trop longtemps ? » Maman et ma sœur firent une drôle de tête quand à leur tour elles en goûtèrent, « Même en Amérique, on mange des choses infectes ! » grommela maman ; malgré tout on fut incapables de les jeter, elles se conserveraient puisqu'elles étaient cuites, et mettant la gamelle de côté, on se rafraîchit la bouche avec du chewing-gum ; personne n'avait trouvé comment accommoder ces algues d'Amérique, et ce n'est que trois jours plus tard qu'on a appris de quoi il s'agissait, grâce aux explications données par un soldat au chef de l'association de quartier : « Il m'a dit que c'est du *"Black tea"*. Il semblerait que ce soit le thé noir qu'on boit en Amérique. » Il n'en restait déjà plus une feuille nulle part.

Il y avait plein de papiers argentés de chewing-gum par terre dans les passages entre les ruines ; quelqu'un en avait trouvé un baril entier, mais il aurait eu beau faire et mastiquer avec ardeur, il n'en serait jamais venu à bout, d'ailleurs ses mâchoires auraient déclaré forfait, et la crainte de voir surgir les Américains aidant, ils les avaient distribués aux enfants qui les mâchouillaient en les tenant comme des

sucettes à la cannelle, puis les jetaient dès qu'ils n'avaient plus de goût ; d'abord, les gosses gardèrent précieusement les papiers, les lissant avec soin, dans l'intention d'en faire des cocottes, mais d'en avoir beaucoup ça ne les émerveillait plus du tout, alors ils les semaient par les rues, on aurait dit un tapis de neige scintillant au soleil de l'été, et tout le monde faisait l'autruche, sans s'inquiéter que les Américains puissent découvrir tout de suite le pot aux roses ; cette ration spéciale fut vite épuisée, sauf le sucre que nous léchions parcimonieusement, et on se retrouvait de nouveau réduits au gruaud de boulettes de farine et à la bouillie de riz ; seuls ces papiers de chewing-gums, tels les détritiques bariolant de leurs couleurs l'enceinte d'un temple au lendemain de la fête, inscraient, dans le monotone décor terreux, le rêve de cette manne américaine.

Pour Toshio, l'Amérique, ce sont les *hijiki* d'Amérique, la neige tombée en plein été sur des ruines calcinées, les fesses musclées des soldats prises dans l'étoffe satinée de leur pantalon, la large main tendue pour un « *Squeeze !* », du chewing-gum pour sept jours de rations de riz, « *Hav'a good time !* », la photo de MacArthur⁽⁴⁴⁾ debout à côté de l'Empereur qui ne lui arrive qu'à l'épaule, « *Kyoû.Kyoû* » comme emblème de l'amitié nippon-américaine, les demi-livres de café moulu « *M.J.B.* », le D.D.T. dont l'a aspergé un soldat noir américain dans une gare, un bulldozer solitaire qui aplanit les ruines, les jeeps équipées d'une canne à pêche, et un arbre de Noël dans une maison de civils américains couvert de guirlandes électriques qui clignotent paisiblement.

Cédant aux instances de Kyôko, Toshio a demandé au chauffeur de la société d'aller chercher les Higgins à Haneda, et c'est bien pour faire cesser ces importuns « Papa, tu viens avec nous, n'est-ce pas ? », qu'il se retrouve maintenant avec elle dans la cohue de l'aéroport ; d'ailleurs, à quoi ça aurait servi de lui répéter qu'il avait trop de travail ? ... Lui opposer un refus ? Il avait bien trop peur qu'elle n'aille lui demander devant quoi il reculait comme ça... ; décontractée, et fière de son expérience – unique – de voyageuse outre-atlantique, elle se promène dans le secteur des lignes internationales, « Tu te souviens, Keïchan ? C'est par là qu'on est passé pour aller à l'avion. Là-bas, c'est la douane. » « Je vais boire quelque chose au bar » ; profitant du moment qui reste avant leur arrivée, Toshio prend l'escalator pour le premier étage : « Un double whisky, sec ! », il l'avale d'un trait, à la manière d'un alcoolique. Sa première résolution ce matin au réveil : « Je le jure, pour rien au monde, je ne dirai un mot d'anglais »... De toute façon même s'il l'avait voulu il en était bien incapable, n'empêche, on ne sait jamais : si cet espèce de charabia de l'époque de Naka no Shima lui revenait, et que acculé, il se mette à l'utiliser ?... Dès le premier mot, « *Irasshai !* »⁽⁴⁵⁾ ou bien « *Konnichiwa !* »⁽⁴⁶⁾... Ils

peuvent toujours prendre l'air éberlué, je me fiche qu'ils ne sachent pas quoi répondre ! Quand on vient au Japon, on parle japonais ! Non, mais est-ce qu'ils croient que je vais leur dire « *Good night* » ! Rien, c'est décidé !... ; l'alcool a eu raison de l'inquiétude qui l'oppressait depuis le matin et il se sent tout à coup d'humeur plutôt combative.

Un jeune barbu américain en pantalon de toile et tongs de plastique comme s'il faisait un tour à la ville à côté, un couple effroyablement grand, un homme d'affaire que dénoncent des enjambées rapides d'habitué, des passagers japonais tout sourire – comparés aux étrangers, ils ont bel et bien des yeux étirés et le teint brouillé – les visages maflus à la tignasse bien fournie des *nisei*^{47} de Hawaï... La foule des passagers se presse au guichet de sortie, « Hi, mister and mistress Higgins ! » lance Kyôko d'une voix stridente ; Toshio aperçoit un homme en blazer bleu marine, pantalon gris et cravate de cuir, avec une barbe blanche qui lui est familière, et une femme âgée aux lèvres d'un rouge agressif, nettement plus petite que ce qu'il en paraissait sur les photos ; oui, oui... ils font signe qu'ils les ont vus, s'approchent, serrent Kyôko dans leurs bras, caressent la tête de Kei.ichi, « *How... How are you ?* », apparemment Kyôko aussi éprouve quelques difficultés à se mettre à l'anglais, elle bredouille trois mots, et pour faire diversion désigne Toshio : « *My husband* », Toshio bombe le torse, tend la main, et dit d'une voix enrouée : « *Irasshai !* », M. Higgins : « *Konnichiwa ! Hajimemashite !* »^{48} – maladroite comme réponse, mais en japonais quand même... – décontenancé, Toshio qui ne s'y attendait pas se sent obligé de répondre en anglais, il rassemble à la hâte deux ou trois mots qu'il enfile au petit bonheur la chance : « *Welcome, bery good !* », Higgins avec un sourire ravi continue en japonais : « Très content d'être au Japon ! »... Mais je vous en prie, c'est nous, balbutie Toshio ; entre-temps, Kyôko qui a réapprivoisé son anglais communique à grands renforts de mimiques et de gestes avec Mme Higgins, cette dernière se tourne alors vers Toshio : « *How are you ?* », du coup, il lui répond la même chose... Et ses bonnes résolutions, où sont-elles passées ?

Toshio, « *Ladies first* » oblige, installe le couple et Kyôko à l'arrière de la voiture, lui monte avec Kei.ichi à côté du chauffeur ; « Monsieur Higgins, ce n'est pas gentil de ne m'avoir rien dit à Hawaï. Vous saviez le japonais », dit Kyôko. « Non, je n'ai pas osé. Mais on devait venir vous voir, j'ai fait des efforts pour me rappeler »... Pendant la guerre, il avait suivi les cours de conversation du département de japonais de l'université du Michigan, et en 1946, il était venu pour six mois avec les forces d'occupation. En entendant ça, Toshio se rappelle certain bruit de l'époque selon lequel il y aurait eu des Américains qui se baladaient dans les rues en faisant mine de ne pas comprendre le japonais, mais arrêtaient quiconque était pris en flagrant délit de

diffamation pour l'envoyer aux travaux forcés à Okinawa... Et de quoi viviez-vous ? Higgins raconte qu'il avait pu trouver du travail dans la presse – en 1946, le Japon n'était qu'un tas de ruines, se disait Toshio. La voiture file sur l'autoroute, à chaque instant l'envie le brûle de faire observer fièrement : « Le Japon a drôlement changé, n'est-ce pas ? », Higgins devrait être le premier à manifester son étonnement mais il se tait, quant à madame, tout ce qu'elle trouve à répondre aux commentaires de Kyôko à propos des illuminations de la tour de Tôkyô et autres détails du paysage des gratte-ciel, c'est : « *How wonderful !* » en opinant de la tête ; « Monsieur Higgins, vous aimez l'alcool ? », « Oh, yes ! », ... Ça y est, l'air réjoui, il a enfin fait signe que oui, et tend un cigare à Toshio qui s'était retourné : « San kyû » – le voici qui s'exprime en anglais sans plus de réticence – avant de fumer un cigare, on commence par en couper le bout... Évidemment, les officiers américains le faisaient avec les dents et recrachaient le morceau par terre mais... Toshio, le cigare à la main, jette un coup d'œil vers Higgins, occupé, comme s'il n'y avait plus que ça qui l'intéressait, à lécher consciencieusement le sien, en tirant une langue immense, un vrai animal ; Toshio le voyant chercher des allumettes, lui offre précipitamment son briquet.

« Nous arrivons sur Ginza », la voiture a quitté l'autoroute en direction du quartier de Yotsuya où se trouve la maison ; elle est à la hauteur du carrefour de Ginza-Yonchôme, quand Toshio, n'y tenant plus, rentre dans la peau du guide-touriste : cette fois-ci, le flot des néons de Ginza dont la réputation a surpassé celui de Hollywood ou de New York va les étonner, mais : « Ah, Ginza, je sais ! C'était là qu'il y avait le P.X.⁽⁴⁹⁾ » Toshio n'a pas eu le temps de lui indiquer le luxueux immeuble de la société Wakô qui en occupe aujourd'hui l'emplacement, que déjà la voiture l'a dépassé ; « Ça vous ferait plaisir de dîner à Ginza ? », propose subitement Toshio, et bien que Kyôko ait tout organisé pour ça à la maison, elle se range à la proposition sans protester, les Higgins s'en remettant entièrement à eux, descendent gaiement de la voiture.

... Préfèrent-ils un restaurant où œuvre un chef occidental comme le *L*, voire le *K*, ou un dîner de *sukiyaki* et de *tempura*⁽⁵⁰⁾ ? Toshio hésite, « Y a-t-il un bar à *sushi* ? », « Comment ! Vous aimez les *sushi*⁽⁵¹⁾ ? », « Bien sûr ! Aux États-Unis aussi il y a des bars à *sushi*, le *Kamezushi*, le *Kiyozushi*, c'est excellent ! » ; Mme Higgins, visiblement désespérée par la foule compacte, interroge son mari qui se tourne en riant vers Toshio : « Mon épouse se demande si c'est jour de fête ? », Toshio voudrait répondre à cette phrase dite en japonais correct par quelques mots d'anglais bien senti mais rien à faire : « *All-ways rush...* hein ? » – sans le vouloir il vient d'employer l'anglais des prostituées – Mme Higgins aurait-elle compris ? Elle acquiesce et, volubile, se lance

dans un monologue auquel Toshio, bien qu'il n'y comprenne rien, opine avec des *japanese smile*.

Le couple tient ses baguettes un peu trop haut, n'empêche qu'ils sont adroits pour saisir les *sushi*, « Aux États-Unis aussi on appelle cela "*toro sushi*"^{52}, "*kohada*"^{53}, "*kappamaki*"^{54} », et ils boivent même du thé vert, le tout très à l'aise, comme s'ils étaient au Japon depuis des années ; « M. Higgins et moi allons boire un petit verre ensemble avant de rentrer. Partez devant. » « D'accord ? cela vous dit ? » demande Toshio à Higgins, « Ou-oui ! », celui-ci a approuvé en riant, Kyôko proteste, l'air irrité : « Mais, ils sont fatigués ! Et puis ce n'est pas gentil pour Mme Higgins ! », mais celle-ci semble avoir admis les explications de son mari, Toshio appuie quand même lourdement : « *Stag party*. » Kyôko réplique, dans un anglais assez emprunté il est vrai : « *Bon. Dans ce cas, nous on va faire les boutiques, n'est-ce pas ?* », et après qu'elle ait enfoncé le clou comme à son habitude : « Ne rentrez pas trop tard ! », les deux hommes s'éloignent en compagnie de Kei.ichi ; M. Higgins a gentiment fait remarquer : « Il se fait tard pour votre petit garçon. Ça ira ? »... Tiens, zut ! c'est vrai que les enfants restent à la maison quand le couple américain sort le soir !... J'avais pourtant lu ça dans *Blondie*, Toshio s'est senti stupide.

Ils entrent dans le club où Toshio invite d'habitude ses sponsors les plus importants ; « Ça alors... Vous travaillez avec des étrangers, maintenant ? » Toshio se dépêche de prévenir pour éviter les faux pas – il vaut mieux mettre les choses au point tout de suite : « Non. Monsieur a vécu au Japon autrefois. Il parle bien japonais », mais à la vue d'un étranger, cet efficace patron avait déjà fait signe à deux hôtesse parlant l'anglais ; Toshio est embarrassé et ne trouve pas grand-chose à dire pendant que Higgins discute avec enthousiasme, visiblement soulagé d'être libéré d'une langue inhabituelle : « Exceptionnel, l'anglais de ces dames ! », sans plus attendre, il leur entoure les épaules, leur saisit les mains – « Holà ! Ce vieux, il aimerait tellement les femmes ? » – Toshio s'avise aussitôt qu'il lui faut en trouver une s'il veut être à la hauteur de ses fonctions, et même pour demain, il lui suffirait d'appeler cet entremetteur qu'il utilise pour ses clients... « Monsieur Higgins, vous avez des projets pour demain ? », celui-ci sort son agenda et le montre à Toshio : « À quatorze heures, je vais au *Press Club*. Et à dix-sept heures, j'ai rendez-vous avec un ami de la C.B.S. avec lequel je dois dîner. Pourquoi ? » Toshio est presque désappointé de voir que Higgins a tant de relations au Japon, « Tant pis. On fera ça le soir. J'avais l'intention de vous présenter une *nice girl* », « Merci. » – ça n'a pas l'air de le réjouir – « Ça vous irait après le dîner avec votre ami de la C.B.S. ? », « Vers quelle heure ? », « Disons, à vingt heures ? », « O.K. », Toshio se lève vivement de sa chaise pour aller téléphoner au patron des *call-girls*,

comme s'il allait régler une affaire de la plus haute importance : « C'est un étranger... Vous voyez ce que je veux dire ? Mais relativement âgé, n'est-ce pas, alors une fille jeune autant que possible », le type lui dit de prévoir une majoration de cinquante pour cent, c'est ce qu'il faut compter pour les étrangers, mais en contrepartie il lui promet une fille avec des formes rebondies ; Toshio en demande une pour lui également et fixe le rendez-vous dans un hôtel du quartier de Sugamo⁽⁵⁵⁾.

Higgins qui se fait verser demi-verre sur demi-verre de whisky, reste néanmoins parfaitement clair ; le voici qui sort de sa mallette – Toshio leur avait pourtant dit de confier leurs bagages au chauffeur – une enveloppe cartonnée : « Des photos de nu. Mes œuvres. » Toshio entrevoit des filles solidement plantées sur leurs jambes, qu'elles tiennent légèrement écartées dans des attitudes provocantes ; Higgins étale ses clichés sur la table, au milieu des coupes de fruits et d'amuse-gueules, et contemple d'un air réjoui la mine effarée des hôtes : « Bonnes photos, n'est-ce pas ? Quand j'étais ici autrefois, j'en faisais souvent », ... à l'époque il devait soudoyer les filles avec ses chewing-gums, chocolats et bas ? Toshio s'est subitement senti l'envie d'en découdre avec lui, mais oublie aussitôt, captivé par la photo porno, ou peu s'en faut, d'une blonde aguichante, juste sous ses yeux ; un petit truc vole devant son nez, il jette un regard furtif vers Higgins : celui-ci se passe un fil de nylon entre les dents, puis expédie d'une pichenette distraite ce qu'il en a extrait, les hôtes essuient obligeamment tartre et salive, mais ne cherchent pas à faire cesser ce geste incongru.

Tous deux poursuivent leur virée à travers les bars ; dans les deux où ils s'arrêtent, Higgins, parfaitement lucide, continue d'avaler innocemment ses whiskies secs, ils prennent un taxi, entonnent en chœur « *You Are My Sunshine* », et échouent à trois heures du matin à la maison ; après avoir montré sa chambre à Higgins au premier étage, Toshio qui va se glisser à côté de Kyôko et Kei.ichi endormis, découvre au chevet du lit ce qu'il suppose être les cadeaux : un déballage de chewing-gums, *cookies*, eau de Cologne, bouteille de Brandy, *muu* bon marché d'indigènes hawaïens.

Le lendemain, Toshio qui tient une terrible gueule de bois passe un coup de fil au bureau pour avertir qu'il sera en retard, et il a encore des comprimés plein la bouche au moment où il salue le couple déjà levé ; Higgins, lui, ne porte pas trace de leurs excès de la veille, il contemple l'herbe du jardin : « Vous croyez pas qu'il faudrait la tondre un peu ? » ; Kyôko a bien veillé sur l'ordre de la maison mais elle n'est pas allée jusqu'à mettre la main au jardin, dense fouillis de végétation, parsemé çà et là de crottes de chien desséchées. Higgins repousse carrément le café glacé préparé tout spécialement par Kyôko, demande du thé vert et se contente d'une tranche de pain, sans

toucher ni à la salade verte ni aux œufs sur le plat ; « On ne trouve pas de journaux en anglais par ici ? », certes on en trouverait chez le marchand, mais Toshio ne se sent pas assez bien pour aller en acheter ; « Aujourd'hui, j'emmène Mme Higgins au kabuki, et après nous dînerons dehors. Puisque, à ce qu'elle m'a dit, vous êtes pris tous les deux ? » dit Kyôko, s'enquérant de leurs projets, évidemment Toshio ne peut lui raconter qu'ils vont se payer des filles, ni même qu'ils seront ensemble ce soir, d'ailleurs Higgins, bien qu'il écoute ce qui se dit, garde résolument le silence en léchant son cigare, « Sois tranquille. Je ferai le nécessaire pour lui » ; Mme Higgins s'est emparée de Kei.ichi et ne le lâche plus avec ses cours de prononciation anglaise : « *Good morning. How are you ?* », boudeur, Kei.ichi répète comme bon lui semble, « Et si tu laissais Kei.ichi à ta mère ? » demande Toshio en douce à Kyôko, dans la cuisine, « Ma mère ? Et pourquoi ? Elle ne va pas bien ces temps-ci. » « Qui sait, vous allez peut-être rentrer tard ? Surtout qu'il va vite en avoir marre d'être avec des adultes... D'ailleurs, je voudrais bien qu'on ne l'habitue pas à veiller ! », « Oh, rassure-toi ! Il s'entend très bien avec Mme Higgins et comme ça, il apprend même un peu d'anglais » ... à moins que Toshio ne rentre assez tôt pour le garder à la maison ? – s'imaginerait-elle par hasard qu'il trouve inconvenant que des femmes sortent seules le soir ? La voici qui ajoute sèchement : « Tu parles de l'habituer à veiller ? Mais déjà en temps normal, il attend que tu arrives pour s'endormir, et quelle que soit l'heure à laquelle tu rentres. "Je veux voir papa", qu'il dit », ... aïe, le vent a tourné ! Sans plus de commentaires, Toshio s'en va jeter un coup d'œil sur le jardin d'où fusent des cris enthousiastes d'enfant : Higgins a sorti la tondeuse oubliée dans la resserre depuis le jour où on a planté le gazon, et tond tranquillement, en tirant sur son cigare, on jurerait une publicité : « Holà ! Monsieur Higgins, arrêtez, je vous prie ! » Kyôko se tourne aigrement vers Toshio : « Voilà, c'est réussi ! Je ne t'avais pas dit de le faire ? Cet engin est trop lourd pour moi. Je vais avoir l'air de quoi maintenant... ? »

Kyôko, Kei.ichi et Mme Higgins sont partis après le déjeuner pour passer chez le coiffeur avant de se rendre au kabuki ; Toshio, qui se sent pourtant mieux, n'arrive pas à s'en aller : ça l'ennuie d'abandonner Higgins seul ; justement, l'Américain sort de son bain – tondre l'avait mis en nage – « Est-ce que vous aimez aussi la bière ? » lui demande Toshio, histoire de l'occuper, « Vous n'auriez pas plutôt du whisky ? » ; l'après-midi commence, la partie de souïlographie bat son plein, jusqu'à ce que Higgins sorte pour son rendez-vous de quinze heures ; Toshio, n'ayant plus d'autre solution que de prendre une journée de congé, continue tout seul d'absorber des whiskies coupés d'eau ; dans son désœuvrement, il monte jeter un coup d'œil au

premier étage : les vêtements de Mme Higgins traînent pêle-mêle à travers la chambre ... non, c'est pas possible que la dizaines de petites culottes de couleurs gueulardes qu'il découvre en examinant le contenu de la valise ouverte, soient celles d'une vieille dame !

À dix-neuf heures, ils se retrouvent dans le hall de l'hôtel *N...* ; déjà gris, Toshio s'excite, il est bien le seul : « Prenez donc les deux filles, si le cœur vous en dit ! Je vous abandonne ma part. Croyez-moi, mon vieux, c'est des *Number one girl*, qu'on nous amène... Du caviar ! *You know...* ? Des cavernes de caviar ! » Higgins ne semble pas comprendre, « Leur xxx, *you know ? It's likes caviar...* ! » Toshio ajoute, pour être plus précis : « Vous voyez ?... Le "*piège à poulpe*" ! » Cette fois, Higgins qui a pigé éclate de rire : « Ah, je croyais qu'ici on appelait ça la "*moule*" » ... bigre, il a dû s'en donner à cœur joie autrefois ! Arrive le patron des filles, tout seul, ses promesses de la veille en reste : « C'est rare les filles qui acceptent de travailler avec des étrangers. Et puis vous m'avez pris de court, j'ai eu à peine la journée pour tout organiser. Mais rassurez-vous, j'ai quand même pu faire quelque chose. J'en ai trouvé une, un peu plus âgée que vous ne l'aviez demandé, mais sur le plan technique, c'est du garanti », il ajoute qu'elle a trente-deux ans et qu'elle travaillait sur la base militaire américaine de Tachikawa^{56} ; « Comment est la mienne ? », « Pour vous, j'ai une perle, une vraie jeunesse. » Toshio suggère qu'on double les honoraires de celle-ci, ça serait peut-être la solution... Vous comprenez, dit-il, c'est un de mes bons clients, comment être sûr qu'une femme de trente-deux ans va lui plaire ? Vu qu'il lui a promis une *Number one*, il ne peut décemment pas lui passer une femme un peu spéciale..., en somme, il l'implore comme un désespéré, ce que l'entremetteur prend de haut : « Désolé, mais je ne peux pas la forcer à accepter. Tout ce que je peux faire, c'est aller lui exposer la situation. » Toshio le prie de ne surtout pas regarder à l'argent ; il passe dans la chambre voisine : Higgins, assis dans le *tokonoma*, pour éviter de s'asseoir sur les *futon* étalés par terre, tripote son appareil photo : « Je pourrai prendre photos ? », bien sûr, tant qu'il veut, à condition que ce soit des portraits, parce que si c'est des photos comme celles d'hier soir, c'est moins sûr, n'empêche que Toshio ajoute : « O.K. Je vais négocier » – les belles manières de mac ! se dit-il – une vingtaine de minutes plus tard, les deux femmes arrivent en compagnie de leur patron qui fait signe de la main à Toshio : « C'est arrangé, elle est d'accord, au double du tarif normal. » « Est-ce qu'on peut faire des photos ? », « ... Des photos ? », « De nu. On ne risque rien, il repart tout de suite pour l'Amérique. » « ... Ça, ça ne dépend pas de moi, allez demander à l'intéressée. Je vous laisse l'interroger vous-même », lui dit-il, l'air de penser que c'est perdu d'avance ; la jeune est une vraie beauté, élancée façon mannequin, quant à la

« pro », affalée dans son coin, elle offre un visage anguleux à l'expression revêche – ce doit être la première fois qu'elles travaillent ensemble ; Higgins ne bouge pas, toujours silencieux dans son alcôve, ... Bon, il va falloir faire quelque chose, comme les entremetteurs... « Dis-moi, mignonne, comment t'appelles-tu ? », « Miyuki », répond la jeune, « Lui – non, inutile de le lui présenter sous un faux nom – c'est *mister* Higgins. » Et Toshio les invite à passer dans la chambre à côté ; profitant de ce que Higgins y est entré le premier, Toshio glisse un mot à Miyuki : « Cet étranger est un fana de photos et il en voudrait de toi. Il rentre tout de suite en Amérique. C'est juste pour avoir dans son album un spécimen de femme japonaise. Bien entendu, tu seras indemn... » « Quoi ? Vous plaisantez ? », elle ne lui a pas laissé le temps de finir et le fustige du regard comme si c'était lui qui allait faire les photos, penaud, Toshio retourne dans sa chambre ; la « pro » l'attend en combinaison noire, décidément, elle ne l'inspire pas, espérons qu'avec ses whiskies... Résigné, il se déshabille et s'allonge, elle, ronronnante comme une chatte, lui susurre à l'oreille : « Je suis une petite veuve... » – allez donc savoir pourquoi ! – et se couche sur lui ; elle pousse des petits grognements... mais tout ce à quoi cette fameuse « technique » apprise au contact des étrangers lui sert, c'est uniquement à son propre plaisir, pendant qu'elle met ses lèvres partout et plante ses ongles dans la peau de Toshio qui se débat avec énergie contre ces empreintes indélébiles scellant son infidélité conjugale, ... Y a pas à dire, ce doit être autre chose à côté, cette Miyuki, elle est décidément pas mal... : les images lui défilent dans la tête, et c'est uniquement grâce à ce stimulus... qu'il arrive au but ; cela fait, il va prendre un bain, où découvrant les marques de baisers enflammées qui ornent ses aisselles, bras et seins, à l'instant même il refait surface, complètement dégrisé.

Il renvoie cette ancienne « gonzesse à Ricains », et se tire une bière du frigidaire ; Higgins ne donne toujours pas signe de vie, alors il se rallonge et sans s'en apercevoir, s'assoupit ; brusquement il se réveille et saute debout : Higgins et Miyuki viennent d'entrer, elle collée à son homme et ayant perdu toute son agressivité précédente.

Elle répète : « Monsieur Higgins est vraiment très fort en japonais ! » « Je vous en prie, merci beaucoup », répond-il en écho, tout en rembobinant son film – il a même pu prendre ses photos ! Le téléphone sonne : Toshio répond à l'entremetteur que ça a marché et que c'est ce qui comptait avant tout... « Au fait, j'ai un couple de *shiro-kuro* tout à fait exceptionnel à vous proposer. Est-ce que ça intéresserait votre Américain ? Je ne pense pas que vous puissiez trouver mieux ailleurs. Il faut compter dans les trente mille yen, film "X" inclus. L'homme, qui s'est fait un nom autrefois à Asakusa⁽⁵⁷⁾, accomplit maintenant son *come-back* après une période de repos. Mais

surtout, c'est un Organe absolument remarquable. Rien que ça, ça vaut le coup d'œil », « Monsieur Higgins, *you know Shiro-Kuro ?* », « No. Comprends pas. » « Euh, *obsheen show, you know ?... Fucking show* », une explication à l'aveuglette mais Higgins a compris, il sourit : « Oui, je connais. » Toshio répond à l'entremetteur : « C'est d'accord, allez-y. Demain, vers six heures », puis à l'adresse de Higgins : « *Tomorrow... Ici... Japanese Number One Penis !* », celui-ci acquiesce.

Ils repartent pour une tournée des bars ; visiblement, Higgins trouve normal que ce soit Toshio qui paie, mais bien entendu, si Higgins faisait mine de sortir son porte-monnaie, Toshio s'interposerait ; après une dernière étape dans un bar à *sushi* du quartier de Roppongi(58), ils rentrent ; Kyôko est encore debout : « Tout de même, tu aurais pu me dire que tu comptais sortir avec Higgins, lance-t-elle d'un ton acide, je m'inquiétais en voyant l'heure tourner, et il a fallu que ce soit Mme Higgins qui me rassure ! Comme ça, j'apprends que vous étiez entre hommes ? Mais pour qui va-t-elle me prendre ? En plus, ça ressemble à quoi de sortir tous les soirs jusqu'à des heures impossibles ? Et ton travail dans cette histoire, tu y penses ? D'ailleurs pourquoi les gens du bureau ont-ils téléphoné plusieurs fois aujourd'hui ? », on dirait qu'elle fait exprès de le harceler, « Que tu sois d'accord ou pas, c'est ton invité, non ? Je te rends service, alors je ne vois pas de quoi tu te plains. » « Qu'est-ce que tu me chantes là ? Me rendre service ? Je ne t'ai jamais demandé de l'emmener boire jusqu'à des trois ou quatre heures du matin, et tous les soirs en plus ! Il est assez vieux, tu vas le crever. » Toshio a failli lui demander en quoi Higgins était « un vieux », mais il s'en est bien gardé, « Cette bonne femme, elle non plus elle n'est pas gênée, elle fourre son nez partout, jusque dans le frigidaire ! » ajoute Kyôko qui se demande du coup si les belles-mères séviraient jusqu'en Amérique, mais, au fond, elle ne peut pas chercher noise à Toshio, parce que c'est bien elle qui les a invités ces gens, elle récolte ce qu'elle a semé... et sans plus rien dire, elle vient se blottir contre lui, voilà qui pourrait bien tourner à l'ébat conjugal, mais après ce qui s'est passé cette après-midi, il sera bien obligé de garder ses sous-vêtements : ça va sembler bizarre par cette chaleur, mais s'il se déshabillait, elle verrait les suçons..., comme si de rien n'était, il la repousse : « Je vais prendre un bain. » « Non. Impossible. Mme Higgins a vidé la baignoire. C'est agaçant, mais fais comme nous, avec Kei.ichi on n'a pas pu se laver, prends ton mal en patience », le ton est sec, mais par bonheur elle se retourne ; il se couche.

Toshio est harassé, comme on peut l'être après une bonne cuite, avec l'impression d'être irrésistiblement entraîné dans les ténèbres ; quelque part quand même, il reste parfaitement lucide : ... à y bien réfléchir, qu'est-ce qui l'oblige à s'occuper de ce vieux type ? à quoi ça

rime de se faire un devoir de lui faire plaisir, et de tout mettre en œuvre pour ça dès qu'il est en sa présence ?... Ce sont des gens de son pays qui ont tué son père, mais il ne lui en veut pas, loin s'en faut, car ce qui l'attire vers lui, c'est même une sorte de nostalgie... Mais alors, pourquoi lui payer à boire ? pourquoi lui mettre des femmes dans les bras ? essaierait-il d'effacer le souvenir de sa terreur de gosse de quatorze ans devant les silhouettes imposantes des occupants ? ou cherche-t-il à régler sa dette pour n'être pas mort de faim ? est-ce de la reconnaissance pour la farine de résidu de soja, bien connue pour nourrir aussi les bestiaux de chez eux ? ou pour la ration spéciale parachutée le jour de la défaite ? Bien sûr qu'ils se débarrassaient de leurs excédents agricoles, mais sans leur maïs, il y aurait eu quelques dizaines de milliers de morts en plus. ... Tout ça n'explique pas cette nostalgie qui le lie à Higgins... Ne serait-ce pas parce que Higgins lui-même est dans le regret de cette époque de l'occupation ? il était alors à la fleur de sa jeunesse, son retour ici ne peut donc que le rendre mélancolique... ? Est-ce que ça expliquerait cette manière qu'il a de se laisser offrir à boire sans broncher, son comportement un rien arrogant ? Il n'est pas sans comprendre que Higgins se comporte comme à l'époque de l'occupation dès qu'il met le pied sur la terre japonaise... mais pourquoi devrait-il s'y plier et jouer les souteneurs à la manière des adultes de l'époque ? surtout qu'en plus il y éprouve du plaisir... Y a rien à attendre du fait d'aller boire avec un Yankee !... À moins que lui aussi vive dans le regret de ces temps-là ?... Non, ça ne tient pas debout ! Pour tromper la faim qui vous ronge, s'habituer à ruminer comme une vache deux ou trois fois les aliments avant de les avaler pour de bon – du bon temps ça ?... lamentable ! Manquer de se noyer à cause d'un bateau américain qui s'amuse à vous poursuivre, comme ce jour où il s'est risqué à nager loin de la rive dans le lac du Kôrôen, ... Se faire battre par un soldat furieux qu'une fille l'ait plaqué... il a beau chercher, il n'a aucun souvenir agréable. Sa mère, c'est à cause de la guerre qu'elle est morte épuisée, et après, il en a vu de terribles avec sa sœur sur les bras ! Tout bien pesé, c'est à cause des Américains tout ça ! Alors, pourquoi suffit-il que Higgins se montre pour qu'il fasse le larbin... Mais pourquoi ? Est-ce qu'il ne serait pas comme la fille qui n'arrive pas à oublier le type qui l'a violée ?

Le jour se lève, une bonne nuit de sommeil a retapé l'humeur de Kyôko qui annonce que pour satisfaire un désir de Mme Higgins, elles partent pour la journée faire le tour de Tôkyô en car, « Tu comprends, si je ne profite pas de cette occasion, Kei.ichi ne verra jamais rien. Il ne connaîtra même pas le Sengakuji⁽⁵⁹⁾ » – Voici une « corvée » qui semble plutôt l'amuser ! – « Quels sont tes projets, aujourd'hui ? De nouveau avec Higgins ? » « Hmm. » « Ne rentrez pas trop tard ! Je compte préparer un bon dîner » ; ce matinal de Higgins est déjà sorti

se promener, en toute confiance, il ne connaît même pas le plan du quartier ; « J'ai trouvé une charmante église », annonce-t-il content, en sirotant son whisky, Toshio qui tient bien l'alcool pourtant, ne se sent pas de trinquer avec lui ; à sa proposition de partir ensemble – il lui faut quand même penser à travailler – Higgins répond sur un ton anodin : « Oh, moi, je prends mon temps. Mais allez-y, je vous en prie ! », Toshio est bien obligé de lui passer la clé, en lui recommandant de fermer lorsqu'il sortira – Pas gêné, le Higgins... On dirait vraiment qu'il vit sous leur toit depuis des années !

Quand Toshio, histoire de donner une explication, raconte à ses employés qu'il reçoit des invités américains chez lui, ils sont d'autant plus étonnés que jamais il n'avait été question d'étrangers parmi les connaissances de Toshio ; « Vous comptez vous lancer sur le marché américain ? Les techniques japonaises d'animation ont bonne cote, là-bas », Toshio n'a aucune envie de leur montrer qu'ils sont complètement à côté de la plaque, « Comptez sur moi si vous avez besoin d'un interprète », lui lance un employé, avec un regard pétillant, « Inutile. Ils ont de l'argent. Et ils sont ici en vacances. » « Fichtre, vous les connaissez depuis longtemps ? », « Hm. Depuis l'occupation. »... Oui, c'est bien là son sentiment : un Américain, ne serait-ce qu'un gosse, pour lui c'est de la graine d'occupant... Mais les jeunes Japonais ne peuvent pas comprendre, pour eux, l'Amérique c'est le « *must* » : on se doit d'aller une fois honorer ce temple dédié à l'argent, ce lieu qui redore un blason, ce paradis où, si on a des relations, on peut voyager pour rien.

Comme convenu, Toshio retourne à l'hôtel du quartier de Sugamo ; en chemin, il interroge Higgins pour savoir comment ça s'est passé la veille, celui-ci répond avec un clin d'œil : « Un très joli corps. Mais les Américaines, mes modèles surtout, ont davantage de volumes !... », ... évidemment, on s'en serait douté ! Attends, tu vas voir ce que tu vas voir : elle va t'épater la splendeur de notre *Number one penis*, ce *Shiro-Kuro*, la fierté du Japon ! Toshio bout d'impatience tandis qu'ils attendent le couple, qui arrive bientôt en compagnie de l'entremetteur : l'homme, plutôt petit, doit avoir l'âge de Toshio, la femme dans les vingt-cinq ou vingt-six ans ; après un salut un peu protocolaire, ils se retirent aussitôt sur un « veuillez patienter, nous allons nous changer » ; « Il paraît que c'est la première fois qu'ils se produisent devant un étranger. Enfin, en tout cas, je vous certifie que l'Objet est tout à fait exceptionnel, tellement énorme que j'en ai chaque fois des complexes », après l'entrée en matière de l'entremetteur, le couple, maintenant en *yukata*, vient s'allonger ; Higgins faisant signe qu'il aimerait aller s'asseoir à leur chevet, il faut croire qu'il est mal placé là où il est, l'entremetteur acquiesce : « Bien sûr, allez-y ! Mettez-vous tout près et ouvrez grand les yeux sur les

quarante-huit positions japonaises », Toshio renchérit : « ... *Forty eight positions* ! » Higgins opine de la tête.

L'homme embrasse consciencieusement le corps de sa compagne : lèvres... nuque... seins... la respiration de celle-ci s'accélère, les pans de son kimono s'écartent, sa peau apparaît... Patatras ! Toshio se retourne : Higgins, fasciné, vient de basculer de sa pile de coussins, mais le voici déjà qui se rassied, sans la moindre confusion... Victoire ! Toshio exulte : ça y est, il sait ! Jouer au larbin pour ce type, c'est le forcer par n'importe quel moyen à s'avouer vaincu, pour ça il suffit de le rendre ivre mort ou fou d'une femme, ce qu'il cherche, c'est vaincre son sourire narquois, faire plier cet éternel blasé, le soumettre en l'obligeant à s'enthousiasmer pour quelque chose de japonais !... Bientôt, la femme est nue, elle ne joue plus la comédie dans ces préambules insistants, et pantelante, attend ; l'homme vient enfin s'agenouiller entre ses jambes, ouvre son kimono... voilà la Chose ! Hm, effectivement..., mais c'est celle d'un vétéran : pas très hardie encore, quoique toute sombre et lovée, elle semble en attente du combat décisif..., l'homme crache dans ses mains et la masse doucement, Higgins allongeant le cou, la dévore des yeux, la femme dans un geste d'exaspération emprisonne de ses mollets les fesses de son compagnon pour l'attirer, mais lui continue avec une sorte de ferveur religieuse de s'acharner sur son membre, celui-ci redresse un peu la tête, mais pas suffisamment pour passer à l'action, massant toujours d'une main, il caresse de l'autre le corps de la femme, tente encore deux ou trois autres trucs – tiens, Toshio fait pareil lorsqu'il a trop bu et n'y arrive pas... – mais en vain ; à court de ressources, l'homme s'allonge comme ça sur elle, elle geint mais à l'évidence rien ne se passe... Ça ferait-il partie de leur jeu ? La panique se lit sur le visage de l'homme qui une fois encore se relève et recommence à la masser, elle se recroqueville davantage, jusqu'à regagner son point zéro, un *Number one* du riquiqui en fait de vétéran !... Enfin la femme a mesuré la situation : elle se redresse et prend la Chose dans sa bouche, sans résultat.

Toshio jette un coup d'œil vers l'entremetteur qui hoche la tête, un sourire crispé aux lèvres : l'homme gît, en nage, yeux clos, le visage tout près des pieds de Higgins... Sur quoi peut-il bien méditer ? De temps à autre, dans un soubresaut, il écarte les jambes comme une femme puis les referme, pendant que sa partenaire lui caresse du bout des doigts la poitrine et l'intérieur des cuisses, en désespoir de cause ; comme si c'était lui qui était devenu impuissant, Toshio rassemble ses forces : ... Qu'est-ce que tu fiches ? T'es le *Number one* ou pas ? Allez, vas-y, du cran ! Mets-le cet Américain, fous-lui-en plein la vue de ce pénis fabuleux dont le Japon est fier, oblige-le à s'avouer vaincu, terrorise-le ! Au point où on en est, c'est une question de zizi-

nationalisme : si ce n'est pas là que l'homme se dresse, il aura foulé l'honneur du peuple !...{60} La Chose de Toshio s'érige maintenant si vigoureusement qu'elle semble prête à remplacer l'autre, Toshio lorgne du côté de la braguette de Higgins : rien à signaler.

L'entremetteur, que ces trente minutes de combat acharné ont mis à bout de nerfs, lance : « Kitchan, qu'est-ce qui se passe ? », celui-ci reste prostré, il n'a plus la force de se relever, et dit d'une voix chevrotante : « Je vous prie de bien vouloir m'excuser, c'est la première fois que cela m'arrive... », la femme ajoute sur un ton perplexe : « Il était peut-être fatigué. Quoique je ne l'aie jamais vu comme ça. »

« Ce n'est rien. Dans ce cas, un moment de repos et une petite bière... » Pour Toshio, peu importe de sauver les apparences devant Higgins, cet homme qui s'est épuisé pour prouver sa virilité l'émeut bien davantage, il lui tend un verre, l'homme le repousse et dit d'un ton cérémonieux : « Cet incident me confond. Je vais vous rembourser et avec votre permission, nous serons très honorés de pouvoir nous produire gracieusement une autre fois. J'aimerais vous montrer ce dont nous sommes capables. » ... Rassurez-vous, c'est chose fréquente chez les hommes, allez, on boit ensemble, et bien que Toshio tente de le consoler, l'homme disparaît comme s'il prenait la fuite ; silencieusement, Higgins pourlèche son cigare.

« Je n'ai jamais vu ça, jamais. Je ne vois pas comment Kitchan a pu subir un tel échec », l'entremetteur se lance dans le récit des exploits du pénis qu'il conclut en ces termes : « Je suppose, bien sûr, que la présence d'un étranger n'y est pour rien », il sourit de manière contrainte à l'adresse de Higgins.

Ce type qu'il appelle Kitchan a probablement dans les trente-cinq ans, auquel cas je parie que c'est Higgins qui l'a rendu tout d'un coup impuissant : imaginons que Kitchan ait la même expérience de l'occupation que moi – et c'est sûrement le cas, peu importe qu'il ait été à Tôkyô et moi à Ôsaka et Kôbe – rien d'étonnant à ce qu'il se soit fait ratatiner comme ça... Imaginons qu'il se souvienne encore du « *Give me chewing-gum* », de sa terreur face à la prestance des G.I... il pouvait toujours essayer de se concentrer ! Aux pieds de Higgins bien calé dans ses coussins, les jeeps se sont mises à rouler sous son crâne, « *Come Come, Every Body* » a commencé à résonner dans sa tête, il a revu notre désespoir quand on a su que non seulement la Marine Impériale mais aussi les avions-suicide étaient détruits, il a ressenti cette impression de vide sous ce ciel de plomb étincelant au-dessus des ruines calcinées... Tous ces souvenirs le submergeant comme s'ils dataient de la veille, il y avait de quoi vous rendre impuissant, mais ça, Higgins ne comprendra jamais ! Il n'y a que les Japonais de ma génération qui peuvent comprendre... Tous les autres, ceux qui savent

discuter posément avec des Américains, ces types qui ne perdent pas la tête en se retrouvant au milieu d'eux une fois là-bas, ceux qui ne se mettent pas sur la défensive dès qu'il y en a un qui entre dans leur champ de vision, qui n'ont pas honte de leur anglais, tous ceux qui peuvent les dénigrer, ou les porter aux nues... Ceux-là ne peuvent pas comprendre l'Amérique de Kitchan, c'est-à-dire l'Amérique qui est en moi.

Toshio se sent complètement vidé lui aussi ; « Ce soir, ma femme prépare une *sukiyaki-party* à la maison », « Excusez-moi, mais j'ai rendez-vous avec mon ami à l'ambassade » et – par ironie ? – Higgins remercie aussi l'entremetteur avant de quitter la pièce à grandes enjambées, avec une assurance telle qu'on ne dirait pas qu'il y a vingt-deux ans qu'il n'a pas mis les pieds au Japon ; quand Toshio arrive, seul, Kyôko est en ébullition : « Quel toupet ! Elle savait que j'avais préparé quelque chose à dîner, cette bonne femme, eh bien elle a quand même décidé d'aller passer la nuit chez des amis à Yokohama ! », Kyôko a dû compter sur l'appétit des Américains, car sur un grand plat trône une montagne de lamelles de bœuf de Matsuzaka⁽⁶¹⁾, de cubes de pâte de soja et de *kon.nyaku*⁽⁶²⁾, de poireaux hachés et d'œufs, « Tant pis, on dîne... Faut pas en laisser, je saurais pas quoi en faire. Et d'ailleurs, y en a marre ! Elle n'a même pas l'air de s'apercevoir de tout ce que je fais pour elle ! Je me suis donnée un mal de chien dans le car pour lui expliquer ce qu'on voyait, pendant qu'elle, elle ne levait pas le nez de son "*guide-book*"... En plus, elle est drôlement près de ses sous, y a qu'à voir ce qu'elle a acheté, rien que des babioles, et tu sais, les jouets qu'elle a offerts à Kei.ichi... : on dirait qu'elle les a trouvés chez des camelots ! En plus, elle n'arrête pas de chicaner, elle se permet même de gronder Kei.ichi, comme si je n'étais pas là pour le faire... Ils sont gonflés quand même, ils viennent chez nous les mains vides, et il faudrait les prendre en charge ?... Tout ça parce qu'ils ont été gentils avec moi à Hawaï ? Voilà ce que c'est que de les remercier en les invitant à la maison !... Dis donc, on va les supporter longtemps encore ? J'aimerais bien le savoir ! Hé, tu m'écoutes ? Ils-ont-l'in-ten-tion-de res-ter-com-bien-de-temps, les-Higgins ? », « J'en sais rien... Un mois peut-être ? », « Tu veux rire ! Dans ce cas, je leur dirai clairement de foutre le camp ! » Kyôko est folle de rage.

Les Higgins finiront bien par s'en aller, mais même partis, il y aura toujours un Américain qui siégera au fond de moi, et cet Américain, mon Américain à moi, continuera chaque fois qu'il le peut à me traîner par le bout du nez en me faisant hurler : « *Give me chewing-gum !* », « *Kyôû-Kyôû.* » Une allergie incurable aux Ricains. « Toshio, qu'est-ce que tu fais demain ? C'est pas la peine qu'on s'occupe d'eux, non ? », il ne répond pas ; en fait, il se dit que cette fois pour changer,

il va sûrement lui trouver des *geisha*, et sûr qu'il va à nouveau faire le mac devant ces *japanese geisha girls* ; il a beau travailler des baguettes, la montagne de bœuf de Matsuzaka ne diminue pas d'une once, et l'estomac déjà bourré jusqu'à la nausée, il continue à se gaver, comme il l'avait fait avec les algues d'Amérique, ces trucs sans goût ni odeur... et Toshio bouffe, et bouffe encore, avec une rage désespérée.

- {1} Après *Introduction à l'anthropologie – Les pornographes* (1965) de Imamura Shôhei, *En avant la comédie, ou les vrais Japonais* (1970) de Ishida Jûshin d'après *Les algues d'Amérique*, et plusieurs autres adaptations à l'écran de l'œuvre de Nosaka, *La tombe des lucioles* vient de faire l'objet d'un dessin animé sorti au Japon en avril 88.
- {2} Dans le titre du récit, Nosaka a donné au mot « lucioles » une graphie originale signifiant littéralement : *feu qui tombe goutte à goutte*.
- {3} Unité monétaire équivalant au centième du yen.
- {4} Sortes de tabi (chaussettes en coton où le gros orteil est séparé des autres doigts) renforcées d'une semelle et que l'on chausse sans sandale.
- {5} Sortes de socques en bois.
- {6} Le tremblement de terre du siècle qui secoua la région de Tôkyô en 1923, et fut particulièrement meurtrier en raison des nombreux incendies qui se déclarèrent.
- {7} Soit les *kokumingakkô*, les écoles primaires « nationales » où l'accent était mis sur les valeurs nationalistes prônées par les autorités militaires durant la guerre. Le système des *kokumingakkô* fut mis en place en 1941 et disparut en 1947.
- {8} Portes ou fenêtres coulissantes faites d'un châssis en treillis tendu de papier de riz.
- {9} La superficie des pièces se compte, au Japon, en nombre de nattes, équivalant chacune à 1,5 mètre carré environ.
- {10} Au Japon, l'eau du bain sert à plusieurs personnes dans la mesure où on ne s'y plonge qu'après s'y être lavé.
- {11} Unité de volume équivalent à 18 litres environ.
- {12} Sorte d'oriflammes en forme de carpe, que l'on hisse en haut d'un mât le jour de la fête des petits garçons, le 5 mai.
- {13} Selon une série empruntée à l'ordre traditionnel du syllabaire japonais.
- {14} Les fameux kamikazes.
- {15} Lettré et homme politique chinois du IV^e siècle qui, faute d'autre lampe, capturait des lucioles pour étudier la nuit.
- {16} Nom donné durant la guerre au premier jour de chaque mois, dans le but évident d'exalter l'impérialisme militariste.
- {17} Sortes de beignets de légume ou de poisson.
- {18} Tranches de poisson cru.
- {19} Plat composé habituellement de viande et de légumes cuits dans de la sauce de soja
- {20} Sir Arthur Ernest Percival (1887-1966). Commandant en chef de la marine britannique en Malaisie, il doit sa notoriété à sa reddition inconditionnelle au général de la Marine Impériale japonaise, Yamashita, le 15 février 1942, à Singapour.
- {21} *Han.nya Shingyô*. Soûtra familier de tous les Japonais : son sujet est la doctrine de la vacuité, autrement dit du caractère irréel de tous les phénomènes de l'existence.
- {22} Slogan de la guerre.
- {23} Porte ou fenêtre coulissante, faite d'un châssis en treillis tendu de papier de riz.
- {24} L'un des sept dieux du bonheur. Représenté en général sous les traits d'un homme à la large bedaine, à la face rieuse et malicieuse, portant sur son dos un énorme sac de friandises pour les enfants sages.
- {25} 1562-1611. Connu sous le nom de « Général-Démon » qu'on lui attribua pour sa bravoure et ses exploits, lors de la première expédition en Corée (1592).
- {26} Papa, en japonais.
- {27} Intitulé d'un programme de conversation anglaise courante, diffusé quotidiennement par la radio nationale NHK, à partir de l'automne 45.
- {28} *English Speaking Society*. Club de conversation anglaise.
- {29} Île située au nord d'Ôsaka, et enserrée par les rivières Dôjima et Tosabori. Célèbre pour

son parc.

{30} Pantalon de travail en coton, serré aux chevilles, dont le port était obligatoire pour les femmes pendant la guerre.

{31} Le *miso* est une pâte de haricots de soja fermentée.

{32} Au Japon, on ne peut entrer dans le bain qu'après s'être soigneusement lavé et rincé à l'extérieur de celui-ci.

{33} Bouillon aromatisé au *miso*.

{34} Mets de choix constitué de poisson cru.

{35} Chanson à la mode de la fin des années 60.

{36} Kimono léger porté en fin de journée l'été, ou encore comme vêtement de nuit.

{37} L'enseignement de l'histoire ayant été l'un des grands supports de la propagande militariste et nationaliste pendant la guerre.

{38} Ou Ôkubo Tadakata (1560-1639). Vassal des premiers *shôgun* de la dynastie des Tokugawa.

{39} Groupement de familles d'une même rue ou d'un même quartier. Durant la guerre, ces structures étaient chargées de surveiller le rationnement, diffuser les informations et soutenir le zèle des populations civiles.

{40} Extrait du rescrit impérial annonçant la fin des hostilités. Le texte fut lu par l'Empereur en personne et radiodiffusé à travers le pays le 15 août 45 à midi. Tous les Japonais écoutèrent l'émission, bien que sans en comprendre le texte rédigé en langue impériale, et l'émotion d'entendre pour la première fois la voix de l'Empereur était telle qu'ils pouvaient à peine concentrer leur attention.

{41} Lié à la rivalité politique entre Hideyori, fils du général en chef Hideyoshi, et son tuteur : Ieyasu, beau-frère de Hideyoshi qui lui avait confié son fils en mourant. Le premier siège (hiver 1614) se solda par une « Réconciliation » entre Ieyasu et Hideyori, mais le siège reprit (campagne de l'été 1615) et ce dernier périt dans l'incendie du château.

{42} Une des nouvelles religions syncrétiques apparues dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Celle-ci reste répandue dans la région d'Ôsaka.

{43} *Hizikia fusiforme*. Algue sans saveur particulière, mais bon marché, et qui constitue un mets très populaire.

{44} Général américain qui participa à la guerre puis fut nommé Commandant suprême des forces alliées d'occupation (S.C.A.P.) au Japon, de septembre 1945 à avril 1951.

{45} Bienvenue !

{46} Bonjour !

{47} Littéralement : « deuxième génération », ou génération des enfants d'immigrants japonais installés le long de la côte américaine.

{48} Bonjour ! Enchanté !

{49} *Post Exchange*. Sorte de supermarché réservé aux résidents américains.

{50} Deux des plats les plus familiers aux Occidentaux, parmi ceux de la cuisine japonaise. Tous les deux sont d'ailleurs d'origine occidentale : l'un s'apparente au pot-au-feu, et l'autre aux beignets de la cuisine ibérique.

{51} Bouchées de riz assaisonné au vinaigre, surmontées de minces tranches de poisson cru ou d'omelette, ou fourrées d'un morceau de légume frais.

{52} Sushi de thon (la chair grasse du ventre).

{53} Sushi d'aloise.

{54} Sushi fourré d'un morceau de concombre cru et enroulé dans une feuille d'algues nori.

{55} Le quartier où se trouvait la fameuse prison dans laquelle furent incarcérés, jugés et pendus les criminels de guerre japonais, entre la fin 45 et le printemps 46.

{56} Ville actuellement rattachée à Tôkyô et qui se trouve dans la périphérie nord-ouest.

{57} Quartier de la ville basse de Tôkyô concentrant théâtres, music-halls et maisons de

geisha, ainsi que commerces et artisanats traditionnels.

{58} Quartier des restaurants, clubs et discothèques, très fréquenté par les Occidentaux ou par les Japonais en quête des dernières tendances américaines.

{59} Temple où se trouve la tombe des quarante-sept rônin (à propos de cet épisode légendaire de l'histoire japonaise, cf. *Le Mythe des 47 rônin*, P.O.F.).

{60} Allusion à un passage des *Entretiens de Confucius* (L. II, 18).

{61} La plus chère des viandes japonaises, les bœufs sont engraisés à la bière.

{62} Pâte gélatineuse obtenue à partir des racines d'une plante des montagnes.